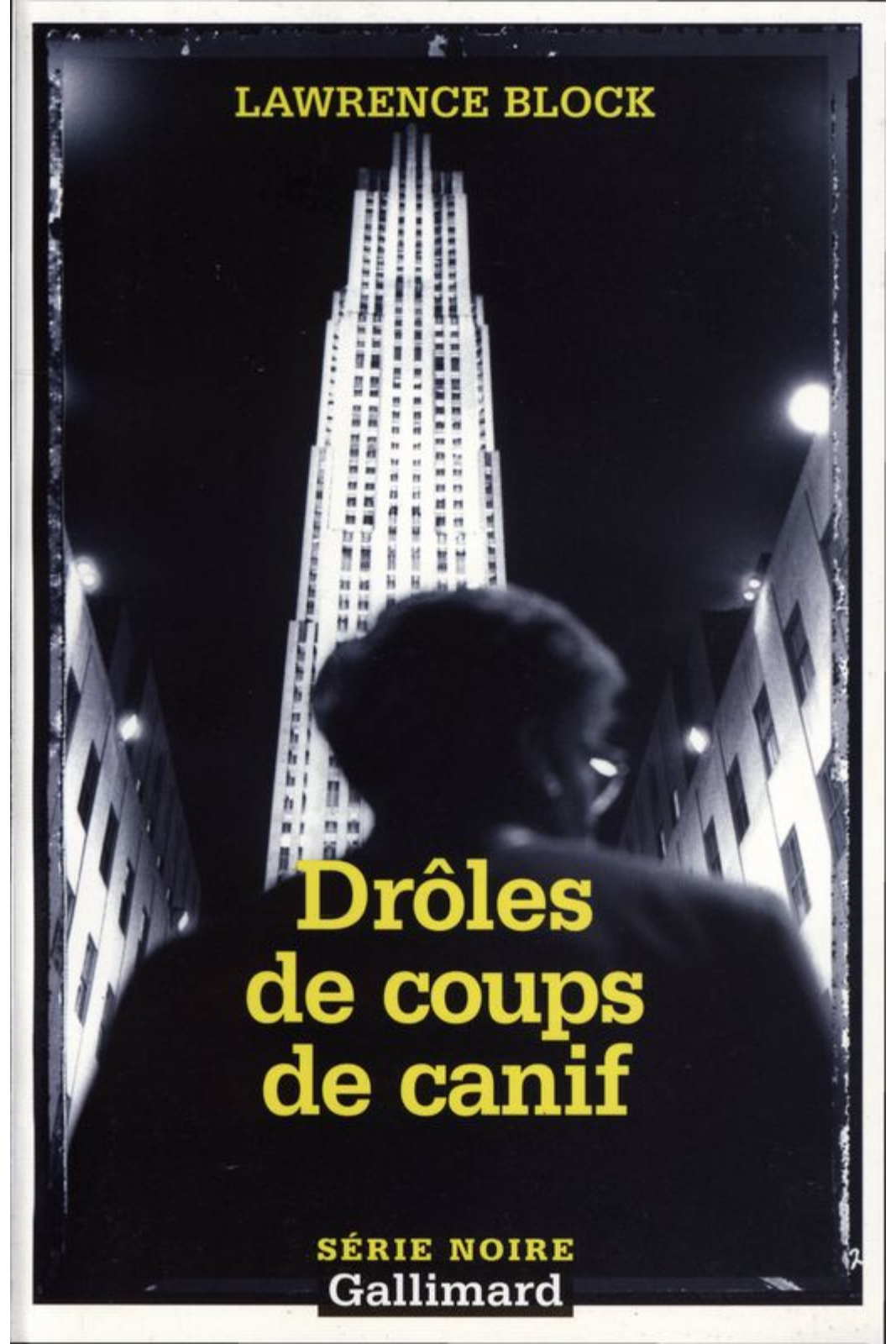


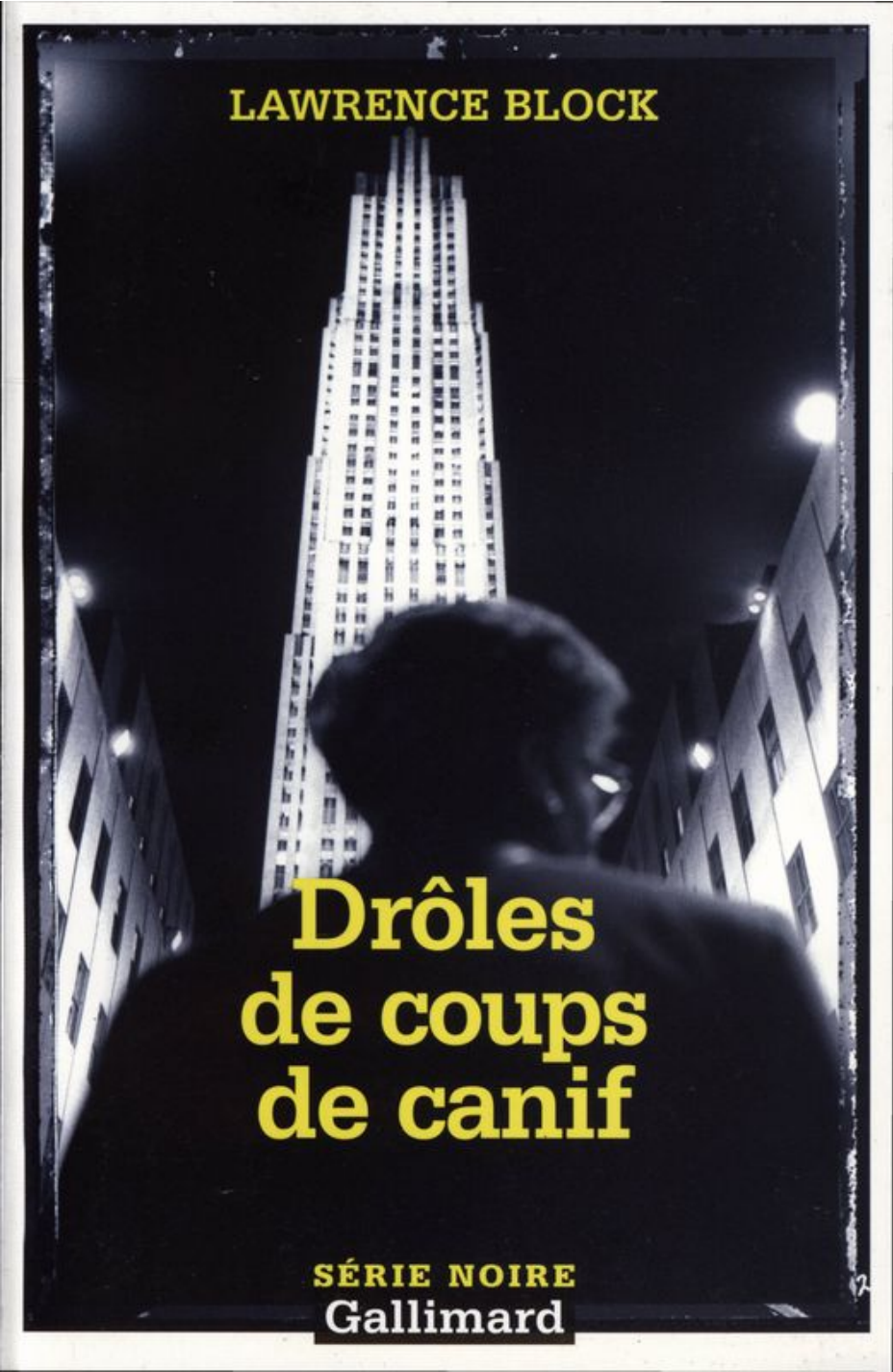


LAWRENCE BLOCK

**Drôles
de coups
de canif**

SÉRIE NOIRE
Gallimard





LAWRENCE BLOCK

**Drôles
de coups
de canif**

SÉRIE NOIRE
Gallimard

LAWRENCE BLOCK

Drôles de coups de canif

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR ROSINE FITZGERALD

GALLIMARD

Titre original :

OUT ON THE CUTTING EDGE

© *Lawrence Block, 1989.*

L'original de cet ouvrage a été publié par William Morrow and Company Inc. New York N. Y. (U. S. A.).

© *W. H. Auden, 1940, pour le poème September 1, 1939.*

© *Éditions Gallimard, 1990, pour la traduction française.*

Pour mon cousin Jeffrey Nathan
1943-1988

L'auteur a le plaisir de donner acte de la contribution importante de William Smart, de Karen et Cary Kimble et, en fait, de tout un chacun au Centre des Arts Créatifs de Virginie, où ce livre a été écrit.

Dans l'un des bistrots
De la Cinquante-Deuxième Rue,
J'hésite et la peur me prend,
En voyant fuir les espérances
D'une décennie déloyale et ignoble :
Des vagues de colère et de crainte
Parcourent toutes les terres assombries,
Obsession de nos vies individuelles ;
L'innommable odeur de la Mort
Abîme ce soir de Septembre...

W. H. Auden 1^{er} Septembre 1939

Préambule

À chaque fois que je l'imagine, c'est un jour d'été idéal, avec le soleil qui brille tout en haut du ciel d'un bleu intense. Il est certain que c'était l'été, mais je n'ai aucun moyen de savoir quel temps il faisait ou même si cela s'est passé pendant la journée. En narrant l'incident, quelqu'un a parlé du clair de lune, mais lui non plus n'était pas présent. La lune est peut-être le fruit de son imagination, tout comme la mienne a choisi un beau soleil et quelques nuages floconneux éparpillés dans un ciel bleu.

Ils se tiennent sur la véranda ouverte d'une ferme aux murs de bardeaux. Je me les représente parfois à l'intérieur, assis à une table en pin dans la cuisine mais, le plus souvent, ils sont sur la véranda. Ils ont une grande cruche emplie d'un mélange de vodka et de jus de pamplemousse, ils sont assis et ils boivent de la vodka-pamplemousse.

Il m'arrive de les voir marcher autour de la ferme, en se tenant par la main ou par la taille. Comme elle a beaucoup bu, elle est exubérante, démonstrative, et sa démarche est un peu chancelante. Elle meugle aux vaches, caquette aux poules, grogne aux cochons et rit au monde entier.

Ou bien je les vois marcher dans les bois, puis arriver au bord d'un ruisseau. Il y a un Français du XVIII^e siècle, qui peignait toujours des scènes champêtres, idéalisées, où des bergers et des laitières gambadaient pieds nus dans la nature. Il aurait pu faire un tableau de cette fantaisie de mon imagination.

Maintenant, ils sont nus, là, près du ruisseau, et ils font l'amour sur l'herbe fraîche.

Mon imagination est limitée sur ce sujet, à moins que ce ne soit que le souci de respecter l'intimité. Elle ne m'offre qu'un gros plan du visage de la fille. Des expressions se succèdent sur son visage, à la façon d'articles de journaux dans un rêve, qui se transforment et deviennent flous juste avant que je puisse les lire.

Puis il lui montre le couteau. Alors ses yeux s'élargissent et quelque chose disparaît de son regard. Un nuage cache le soleil.

C'est ainsi que je l'imagine et je ne pense pas que mon imagination soit proche de la réalité. Comment le pourrait-elle ? On ne peut se fier même au récit de témoins oculaires, et je suis tout sauf un témoin oculaire. Je n'ai jamais vu la ferme. Je ne sais même pas s'il y a un ruisseau dans la propriété.

Je ne l'ai jamais vue non plus, sauf en photographie. Je suis en train de regarder une de ces photos, et il me semble presque voir les expressions qui se succèdent sur son visage et ses yeux qui s'agrandissent. Sauf que, bien entendu, je ne vois rien de tel. Cette

photographie a ceci de commun avec toutes les photographies que ce que je peux voir n'est qu'un moment figé dans le temps. Ce n'est pas une photo magique. On ne peut y lire ni le passé ni l'avenir. Si on la tourne à l'envers, on peut lire mon nom et mon numéro de téléphone mais quand on la retourne, c'est toujours la même pose, la bouche un rien entrouverte, les yeux fixés sur l'appareil photo, l'expression énigmatique. Vous pouvez la contempler aussi longtemps que vous le voulez, elle ne vous révélera aucun secret.

Je le sais. Je l'ai regardée assez longtemps pour le savoir.

Dans la ville de New York, il y a trois principales corporations de comédiens. Voici plusieurs années qu'un acteur nommé Maurice Jenkins-Lloyd les décrivait brièvement ainsi, à qui voulait l'entendre : « Les *Players*, affirmait-il, sont des gentlemen qui se prétendent comédiens. Les *Lambs* sont des comédiens qui se prétendent gentlemen. Quant aux *Friars*..., les *Friars* ne sont ni l'un ni l'autre et se prétendent l'un et l'autre. »

J'ignore à quelle catégorie appartenait Jenkins-Lloyd. Quand je l'ai connu, il était presque toujours ivre et prétendait qu'il ne l'était pas. Il buvait dans un bistrot qui s'appelait Armstrong et qui se trouvait dans la Neuvième Avenue, entre les 57^e et 58^e rues. Il buvait du Dewar avec du soda et il pouvait en boire toute la journée et toute la nuit sans que cela se voie beaucoup. Il n'élevait jamais la voix, ne devenait jamais désagréable et ne roulait jamais sous la table. Vers la fin de la soirée, il bredouillait parfois un peu mais ça n'allait pas plus loin. Qu'il fût *Player*, *Lamb* ou *Friar*, il buvait comme un gentleman.

Et il en mourut. Moi, je buvais encore quand il mourut d'une rupture de varices œsophagiennes. Ce n'est pas la première cause de décès à laquelle on penserait pour un alcoolique mais, apparemment, cela arrive aussi à d'autres gens. Je ne sais pas très bien à quoi c'est dû, si c'est à l'effet cumulatif de toute la gnole versée dans un gosier, pendant tant d'années ou à l'effort de vomir une ou deux fois chaque matin.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas pensé à Maurice Jenkins-Lloyd. Je pensais à lui maintenant parce que je me rendais à une réunion des A. A., au premier étage de ce qui avait été le *Lambs Club*. Cet immeuble blanc, élégant, de la 44^e rue Ouest était, depuis plusieurs années, devenu un luxe que les *Lamb* ne pouvaient plus se payer, c'est pourquoi ils l'avaient vendu et partageaient maintenant des locaux avec un autre club, quelque part au sud de Central Park. Une église de je ne sais quel rite avait acheté la maison qui abritait maintenant un théâtre expérimental, ainsi que des installations pour d'autres activités religieuses. Le jeudi soir, le groupe Nouveau Départ des Alcooliques Anonymes payait une somme insignifiante pour l'utilisation d'une salle de réunion.

La réunion commençait à vingt heures trente et durait une heure. J'y arrivai avec dix minutes d'avance et me présentai au président de la séance. Je me servis une tasse de café et allai m'asseoir à la place qu'il m'avait désignée. Il y avait huit ou dix

tables longues d'un mètre quatre-vingt et disposées en rectangle ouvert. Ma place se trouvait à l'extrémité opposée à la porte, à côté de celle du président.

À vingt heures trente, il y avait environ trente-cinq personnes assises autour des tables, en train de boire du café dans des tasses en plastique. Le président ouvrit la séance, puis il demanda à quelqu'un de lire un passage du chapitre cinq du *Big Book*. Il y eut quelques annonces : un bal en fin de semaine dans le West Side, l'anniversaire d'un groupe à Murray Hill, une réunion supplémentaire ajoutée au programme, à Alanon House. Un groupe qui se réunissait régulièrement dans une synagogue de la Neuvième Avenue annulait ses deux prochaines réunions en raison des vacances juives.

Puis le président annonça :

— Ce soir, notre modérateur est Matt, du groupe « L'important d'abord. »

J'avais le trac, bien sûr. J'avais le trac depuis l'instant où j'étais entré dans la salle. J'ai toujours eu le trac avant de diriger une réunion, puis ça va. Quand il m'eut présenté, tout le monde applaudit poliment, et quand les applaudissements se turent, je dis :

— Merci. Je m'appelle Matt et je suis un alcoolique.

Je n'avais plus le trac et, toujours assis, je racontai mon histoire.

Je parlai environ vingt minutes. Je ne me rappelle pas ce que je dis. En général, quand on fait un témoignage, on raconte comment c'était avant, ce qui s'est passé et comment c'est maintenant, et c'est ce que je fis, mais on ne le dit jamais de la même façon.

Il y en a qui racontent des histoires suffisamment inspirées pour être dignes de la télévision par câbles. Ils vous disent qu'ils étaient de la cloche à East St Louis et qu'ils sont maintenant président d'IBM et qu'ils iront encore beaucoup plus loin. Je n'ai pas une histoire de ce genre à raconter. J'habite toujours au même endroit et je n'ai pas changé de métier. La seule différence est qu'avant je buvais et que maintenant je ne bois pas ; je ne suis pas plus inspiré que ça.

Quand j'eus terminé, tout le monde applaudit à nouveau poliment, puis on fit passer la corbeille dans laquelle chacun mit un dollar ou vingt-cinq *cents* ou rien du tout, pour aider à payer la location de la salle et le café. Il y eut une pause de cinq minutes, puis la réunion reprit. Le rituel varie selon les réunions ; ici, il y eut un tour de table et chacun à son tour put dire quelque chose.

Parmi les gens qui étaient dans la salle, il y avait une douzaine de personnes que je reconnus et une demi-douzaine d'autres que

j'avais l'impression d'avoir déjà vues. Une femme qui avait une mâchoire puissante et beaucoup de cheveux roux démarra à partir du fait que j'avais été flic.

— Vous auriez pu venir chez moi, dit-elle. Les flics débarquaient dans notre appartement une fois par semaine. Mon mari et moi on buvait, on se battait, alors un voisin ou un autre appelait les flics et ils venaient. Le même flic est venu trois fois de suite et, en moins de deux, voilà que je me suis mise à coucher avec lui et, aussi sec, je me suis bagarrée avec lui et quelqu'un a appelé les flics. Les gens n'arrêtaient pas d'appeler les flics pour qu'ils viennent chez moi, même si, pour commencer, j'étais avec un flic.

À neuf heures et demie du soir, nous dîmes le Notre Père et la réunion s'acheva. Quelques personnes vinrent me serrer la main et me remercier d'avoir dirigé la réunion. La plupart des gens se dépêchèrent de sortir pour allumer leur cigarette.

Dehors, l'air du soir était vif. C'était le début de l'automne et, après un été torride, la fraîcheur des nuits était la bienvenue. Je partis à pied et avais parcouru environ trois cents mètres en direction de l'est, quand un homme sortit de l'embrasure d'une porte et me demanda si je pouvais lui donner un peu d'argent. Son pantalon et son veston n'étaient pas assortis et ses pieds nus étaient chaussés de tennis éculées. Il paraissait trente-cinq ans, mais il était sans doute plus jeune. La rue vous vieillit.

Il avait besoin de prendre un bain, de se raser et de se faire couper les cheveux. Il avait besoin de beaucoup plus que ce que je pouvais lui donner. Ce que je lui donnai, c'était le dollar que je sortis de ma poche et lui mis dans la main. Il me remercia et demanda à Dieu de me bénir. Je me remis à marcher et avais presque atteint le coin de Broadway quand j'entendis quelqu'un crier mon nom.

Je me retournai et reconnus un gars qui s'appelait Eddie. Il était à la réunion et je l'avais vu de temps en temps dans d'autres réunions. Maintenant, il se pressait pour me rattraper.

— Salut, Matt, me dit-il. Vous voulez prendre un café ?

— J'en ai bu trois tasses à la réunion. Je crois que je vais tout simplement rentrer chez moi.

— Vous allez vers le nord de Manhattan ? Je vous accompagne.

Nous primes Broadway jusqu'à la 47^e rue, puis la Huitième Avenue, tournâmes à droite et continuâmes à marcher en direction du nord. En chemin, cinq personnes nous demandèrent de l'argent, je me débarrassai de deux d'entre elles et donnai un dollar à chacun des trois autres, en échange de quoi je fus remercié et béni. Après que la troisième eut pris son dollar et m'eut accordé sa

bénédiction, Eddie me dit :

— Bon sang, vous devez être le type le plus facile à taper de tous les quartiers ouest. Qu'est-ce que vous avez, Matt, vous ne savez pas dire non ?

— Je ne donne pas toujours.

— Mais presque toujours.

— Oui, presque toujours.

— J'ai vu le maire, l'autre jour, à la télé. Il dit qu'on ne devrait pas donner d'argent aux gens dans la rue. Il dit que la moitié sont des drogués, qu'ils vont juste se servir de l'argent pour acheter du crack.

— C'est ça ; et l'autre moitié le claquera bêtement pour se payer de la nourriture et un toit.

— Il dit que tous ceux qui en ont besoin peuvent avoir, gratis, un lit et un repas chaud, dans la ville de New York.

— Je sais. Alors on se demande pourquoi il y a tant de gens qui dorment dans la rue et mangent ce qu'ils trouvent dans les poubelles.

— Il veut aussi s'en prendre aux laveurs de vitres. Vous savez, ces types qui vous nettoient votre pare-brise même s'il en a pas besoin, et puis vous demandent une aumône ? Il dit que ça la fiche mal, les gens qui travaillent comme ça dans la rue.

— Il a raison, lui dis-je. Et puis ce sont des gars solides. Ils devraient agresser les gens ou faire des hold-ups dans les magasins de spiritueux, des trucs moins voyants, quoi.

— On dirait que vous n'avez pas une passion pour le maire.

— Oh, il est pas mal. Je pense qu'il doit avoir le cœur de la taille d'un raisin sec, mais c'est peut-être indispensable, une des qualités requises pour faire ce boulot. J'essaye de ne pas savoir qui est le maire ou ce qu'il dit. Je donne simplement quelques dollars par jour. Ça ne me fait aucun mal et ça n'aide pas beaucoup ceux à qui je les donne. C'est juste une habitude que j'ai, en ce moment.

— En tout cas, c'est pas les mendiants qui manquent, y en a partout.

C'était vrai. On en voyait dans tous les coins de la ville, dormant dans les jardins, les tunnels du métro et les salles d'attente des gares d'autocars ou de chemin de fer. Certains étaient des malades mentaux, certains se droguaient au crack et certains étaient simplement des gens qui n'avaient pas eu de chance et qui n'avaient plus de logement. C'est difficile de trouver du travail quand on n'a pas de domicile, difficile de se rendre suffisamment présentable pour obtenir un emploi. Pourtant, certains d'entre eux *avaient* un emploi. Seulement, à New York, il est difficile de trouver un appartement et encore plus difficile de se le payer.

Même si on pouvait garder son emploi, comment pouvait-on économiser assez d'argent pour se loger ?

— Dieu merci, moi j'ai un logement, dit Eddie. C'est l'appartement dans lequel j'ai grandi, vous vous rendez compte ? Pas loin de la 10^e Avenue. Pas le premier où j'ai vécu. Celui-là n'existe plus, l'immeuble a été démoli, c'est là qu'ils ont construit la nouvelle école secondaire. Nous l'avons quitté quand j'avais, je ne sais pas, peut-être neuf ans ? Ça doit être ça, parce que j'étais en neuvième. Vous savez que j'ai fait de la prison ?

— Pas quand vous étiez en neuvième.

Il rit.

— Non, un peu plus tard que ça. Vous comprenez, mon paternel est mort pendant que j'étais à Green Haven et quand j'en suis sorti, comme je n'avais pas de logement, je me suis installé chez ma mère. Ce n'était pas vraiment ma maison, c'était simplement un endroit où laisser mes vêtements et mes affaires, seulement quand ma mère est tombée malade, j'ai commencé à vivre là et, après sa mort, j'ai gardé l'appartement. Trois petites pièces au troisième étage, mais vous savez, Matt, c'est un loyer bloqué. Cent vingt-deux dollars soixante-quinze par mois. À New York, c'est ce que vous paieriez pour une nuit dans un hôtel à peu près convenable.

Le plus curieux, c'était que ce quartier prenait de la valeur. Hell's Kitchen, « la cuisine de l'enfer », avait été, pendant un siècle, un quartier de durs, de voyous, et maintenant, les promoteurs le faisaient appeler « Clinton » et transformaient les immeubles de rapport en copropriétés et se faisaient payer chaque appartement une petite fortune. Je n'ai jamais compris où allaient les gens pauvres et d'où venaient les riches.

Il dit :

— Il fait un temps magnifique, ce soir, n'est-ce pas ? Évidemment, on ne va pas tarder à râler qu'il fait trop froid. Un jour, on crève de chaud et cinq minutes après on se demande où est passé l'été. C'est toujours comme ça, hein ?

— C'est ce qu'on dit.

Il avait entre trente-cinq et quarante ans, il était maigre et mesurait un mètre soixante-quatorze ou quinze. Il avait le teint pâle, des yeux d'un bleu délavé et des cheveux châtain clair qu'il commençait à perdre ; son front dégarni et la saillie en avant de ses canines supérieures lui donnaient un peu une tête de lapin.

Si je n'avais pas su qu'il avait fait de la prison, je l'aurais sans doute deviné et pourtant je n'aurais su dire pourquoi, en dehors du fait qu'il avait l'air d'un filou. Peut-être un mélange de bravade et

de dissimulation, une attitude qui se manifestait physiquement par la position des épaules et l'expression sournoise du regard. Ce n'était pas écrit sur son visage mais la première fois que je l'avais remarqué dans une réunion, il m'était venu à l'esprit que cet homme avait été un malfaiteur et que cela l'avait très vraisemblablement conduit en prison.

Il sortit un paquet de cigarettes et m'en offrit une. Je secouai négativement la tête. Il en prit une pour lui, gratta une allumette et abrita la flamme du vent avec ses mains pendant qu'il l'allumait. Il souffla la fumée, puis tint la cigarette entre son pouce et son index, et la regarda.

— Je devrais arrêter ces petites saletés, dit-il. On devient sobre et on meurt du cancer – à quoi ça rime ?

— Depuis quand êtes-vous sobre, Eddie ?

— Ça va faire sept mois.

— C'est drôlement bien.

— J'assiste aux réunions depuis près d'un an mais il m'a fallu un moment pour arrêter de boire.

— Je n'ai pas réussi tout de suite non plus.

— Ah bon ? J'ai tâtonné pendant un ou deux mois. Puis je me suis dit que je pourrais encore fumer de l'herbe, parce que mon problème c'était pas la marijuana, mon problème c'était l'alcool. Mais ce que j'ai entendu aux réunions a dû finir par pénétrer et j'ai aussi laissé tomber l'herbe et maintenant ça fait presque sept mois que je touche plus ni à l'herbe ni à l'alcool, ni à rien.

— C'est formidable.

— Oui, c'est pas mal.

— Pour ce qui est des cigarettes, il paraît qu'il vaut mieux ne pas essayer de faire trop de choses à la fois.

— Je sais. Je pense que quand j'aurai fait un an, alors je pourrai peut-être arrêter le tabac. (Il tira un grand coup sur la cigarette dont le bout rougeoya.) C'est là que je tourne. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas aller prendre un café ?

— Sûr, mais je vous accompagne jusqu'à la Neuvième Avenue.

Nous continuâmes à marcher jusqu'au coin de l'avenue et restâmes là à bavarder pendant quelques minutes, mais je ne me souviens plus de quoi. Je sais qu'il me dit :

— Quand il vous a présenté, il a dit que vous étiez membre du groupe « L'important d'abord ». C'est le groupe qui se réunit à St. Paul ?

— Oui. « L'important d'abord » est le nom officiel mais tout le monde l'appelle tout simplement St. Paul.

— Vous y allez assez régulièrement ?

— Le plus souvent possible.

— Alors je vous y verrai peut-être. Euh, vous avez le téléphone, Matt ?

— Oui, oui. J'habite à l'hôtel, le Northwestern. Vous appelez la réception et ils me passeront la communication.

— Qui est-ce que je demande ?

Je le regardai un instant, puis je ris. J'avais, dans ma poche de poitrine, un petit paquet de photos 9 x 13, au dos desquelles figuraient mon nom et mon adresse. J'en sortis une et la lui donnai.

— Matthew Scudder, dit-il. C'est vous, hein ? (Il retourna la carte.) Mais ça, c'est pas vous.

— Vous l'avez déjà vue ?

— Non. Qui est-ce ?

— Une fille que je cherche.

— Je vous comprends. Cherchez-en deux pendant que vous y êtes. Je m'occuperai d'une des deux. Qu'est-ce que c'est, un travail que vous faites ?

— C'est ça.

— Elle est jolie. Et jeune, ou du moins elle l'était quand la photo a été prise. Quel âge elle a, vingt et un ans ?

— Maintenant, vingt-quatre. La photo a un ou deux ans.

— Vingt-quatre ans, c'est quand même jeune. (Il retourna à nouveau la carte.) Matthew Scudder. C'est drôle comme on peut savoir les choses les plus personnelles sur quelqu'un sans connaître son nom. Son nom de famille, je veux dire. Moi, c'est Dumphy mais peut-être que vous le saviez déjà.

— Non.

— Je vous donnerais mon numéro de téléphone si j'en avais un. Ça fait un an et demi qu'ils me l'ont coupé parce que je ne payais pas. Un de ces jours, il faudra que je régularise la situation. Ça m'a fait plaisir de vous parler, Matt. Je vous verrai peut-être demain soir à St. Paul.

— J'y serai sans doute.

— Alors j'irai. En attendant, prenez soin de vous.

— Vous aussi, Eddie.

Il attendit que le feu passe au rouge pour traverser l'avenue d'un bon pas. À mi-chemin, il se retourna, me sourit et lança :

— J'espère que vous trouverez cette fille.

Ce soir-là, je ne la trouvai pas – pas plus, d'ailleurs qu'une autre fille. Je parcourus à pied le reste du chemin jusqu'à la 57^e rue et m'arrêtai à la réception de l'hôtel. Il n'y avait pas de message mais Jacob me dit qu'il y avait eu trois appels téléphoniques pour moi, à une heure d'intervalle.

— C'était peut-être la même personne les trois fois, dit-il. Mais il n'a pas laissé de message.

Je montai dans ma chambre et ouvris un livre. J'en avais lu quelques pages quand le téléphone sonna. Je décrochai et entendis une voix d'homme demander :

— C'est Scudder ?

— Oui.

— Combien, la récompense ?

— Quelle récompense ?

— C'est pas vous qui essayez de retrouver cette fille ?

J'aurais pu raccrocher mais je demandai :

— Quelle fille ?

— Y a sa photo d'un côté et votre nom de l'autre. Vous essayez pas de la trouver ?

— Vous savez où elle est ?

— Répondez d'abord à ma question, dit-il. Combien, la récompense ?

— Il y aura peut-être une petite récompense.

— Petite comment ?

— Pas assez pour s'enrichir.

— Dites un chiffre.

— Peut-être deux ou trois cents dollars.

— Cinq cents dollars ?

La somme n'avait pas vraiment d'importance. Il n'avait rien à me vendre.

— D'accord, lui dis-je. Cinq cents.

— Merde. C'est pas beaucoup.

— Je sais.

Il y eut un instant de silence, puis il dit, d'un ton décidé :

— Bon. Voilà ce que vous faites. Vous voyez le coin de Broadway et de la 53^e rue, le coin nord, du côté qui est vers la Huitième Avenue. Venez m'y retrouver dans une demi-heure. Et apportez l'argent. Si vous avez pas le fric sur vous, c'est pas la peine de venir.

— Je ne peux pas me procurer cet argent à une heure pareille.

— Vous avez pas une de ces cartes bancaires pour prendre du fric à un distributeur ? Merde. Bon, ben combien vous avez sur vous ? Vous pouvez m'en donner une partie maintenant et le reste demain mais vous faut pas traîner, mec, parce que la môme sera peut-être plus au même endroit demain, vous pigez ce que je dis ?

— Plus que vous ne le croyez.

— Par exemple ?

— Quel est son nom ?

— Comment ça ?

— Comment s'appelle la môme ?

— C'est vous qui la cherchez. Vous savez pas son putain de nom ?

— En tout cas vous, vous ne le connaissez pas, n'est-ce pas ?

Il réfléchit un instant.

— Je sais comment elle se fait appeler *maintenant*, dit-il. (Plus ils sont bêtes plus ils rusent.) C'est probablement pas le nom que vous connaissez.

— Comment se fait-elle appeler ?

— Pas question. Ça fait partie de ce que vous achetez avec vos cinq cents dollars.

Ce que j'achèterais serait un avant-bras sur la trachée et peut-être un couteau entre les côtes. Ceux qui ont quelque chose qui vous intéresse ne commencent jamais par demander à combien se monte la récompense et ne vous donnent jamais rendez-vous au coin d'une rue. J'étais assez fatigué pour lui raccrocher au nez mais j'étais sûr qu'il rappellerait. Je lui dis :

— Taisez-vous un moment. Mon client ne m'autorise pas à donner une récompense avant que la fille ait été retrouvée. Vous n'avez rien à vendre et vous n'arriverez pas à me carotter un dollar. Je ne veux pas vous retrouver au coin d'une rue mais si je le faisais, je n'aurais pas d'argent sur moi. J'aurais un revolver, une paire de menottes et des renforts, puis je vous emmènerais quelque part où je pourrais vous tabasser jusqu'à ce que je sois sûr que vous ne savez rien. Après quoi je vous tabasserais encore parce que je vous en voudrais de m'avoir fait perdre mon temps. C'est ce que vous voulez ? Vous voulez qu'on se retrouve au coin de la rue ?

— Espèce d'ordure...

— Non, lui dis-je, vous vous trompez. C'est vous qui êtes une ordure.

Je raccrochai. « Connard », dis-je tout haut, à son adresse ou à la mienne, je ne sais pas vraiment. Puis je pris une douche et me couchai.

La fille s'appelait Paula Høeldtke et je ne m'attendais pas vraiment à la retrouver. J'avais essayé de le dire à son père mais il est difficile de dire aux gens ce qu'ils ne sont pas prêts à entendre.

Warren Høeldtke avait la mâchoire carrée, un visage ouvert et une grande tignasse raide et rousse qui commençait à grisonner. Il était le concessionnaire Subaru à Muncie, dans l'Indiana, et je le voyais très bien tenir la vedette dans ses propres pubs télévisées, où, tourné vers la caméra, il pointerait le doigt vers ses voitures et dirait aux gens qu'ils feraient une affaire en or en achetant une Subaru chez Høeldtke.

Paula était le quatrième des six enfants des Høeldtke. Elle avait fait ses études universitaires au collège Bail State, à Muncie même.

— C'est là qu'est allé David Letterman, m'avait dit Høeldtke. Mais je suppose que vous le saviez déjà. Évidemment, c'était avant l'époque de Paula.

Elle avait passé un diplôme d'art théâtral et, aussitôt après, était venue à New York.

— On ne peut pas faire carrière dans le théâtre à Muncie, m'avait-il expliqué. Pas plus qu'ailleurs, dans cet État. Il faut aller à New York ou en Californie. Mais je ne sais pas, même si elle n'avait pas tenu à devenir comédienne, je crois qu'elle serait quand même partie. Elle voulait absolument être indépendante. Ses deux sœurs aînées ont l'une et l'autre épousé des garçons qui n'étaient pas d'ici et, dans les deux cas, leur mari a décidé de venir s'installer à Muncie. Et son frère aîné, mon fils Gordon, il est dans le commerce des voitures, avec moi. Et il y a un garçon et une fille qui sont encore à l'école, alors on ne peut pas être tout à fait sûr de ce qu'ils feront plus tard, mais j'ai bien l'impression qu'ils resteront dans la région. J'étais quand même content qu'elle reste ici assez longtemps pour passer son diplôme.

À New York, elle avait suivi des cours de théâtre, travaillé comme serveuse, habité la 54^e rue Ouest et passé des auditions. Elle avait joué dans une unique représentation de *Another Part of Town* dans un théâtre de la Deuxième Avenue et avait participé à la lecture sur scène de la pièce *Very Good Friends*, dans le West Village. Høeldtke avait un exemplaire des programmes et il me les montra en me faisant remarquer le nom de Paula dans la distribution et la courte biographie qui présentait chaque comédien.

— Elle n'a pas touché de cachet pour ça, me dit-il. On n'est pas payé, vous savez, quand on débute. C'est pour qu'on puisse jouer

et que les gens vous voient – les imprésarios, les metteurs en scène, pour qu'ils pensent à vous en distribuant les rôles. On entend parler de ces cachets faramineux, un tel qui touche cinq millions de dollars pour faire un film, mais la plupart des acteurs ne gagnent rien ou pas grand-chose, pendant des années.

— Je sais.

— Nous voulions venir, sa mère et moi, assister à la pièce. Pas pour la lecture, parce que ça, c'était juste des comédiens qui se tenaient sur la scène et qui lisaient leur rôle, alors ce n'était pas très attrayant, encore que nous serions venus si Paula l'avait voulu. Mais elle n'a même pas voulu que nous venions pour la pièce. Elle a dit que ce n'était pas une très bonne pièce et que, de toute façon, elle n'avait qu'un petit rôle. Elle a dit qu'il nous fallait attendre qu'elle joue dans un truc correct.

La dernière fois qu'ils lui avaient parlé, c'était au mois de juin. Elle semblait aller très bien. Elle avait dit qu'elle irait peut-être passer quelque temps à la campagne, pendant l'été, mais elle n'avait pas donné de détails. Puis, quinze jours après, comme ils n'avaient plus de nouvelles, ils lui avaient téléphoné plusieurs fois mais ils étaient toujours tombés sur son répondeur.

— Elle n'était presque jamais chez elle, elle disait que sa chambre était minuscule et sombre et déprimante, alors qu'elle y passait le moins de temps possible. L'autre jour, quand je l'ai vue, j'ai compris pourquoi. En fait, je n'ai pas vraiment vu sa chambre, j'ai simplement vu l'immeuble et l'entrée, mais j'ai compris. À New York, les gens paient très cher pour habiter dans des endroits qui, partout ailleurs, seraient démolis.

Comme elle était rarement là, d'habitude, ils ne l'appelaient pas. Mais ils avaient mis au point un système. Un dimanche sur deux ou sur trois elle s'appelait chez eux avec préavis. Ils répondaient que Paula Høeldtke n'était pas à la maison, puis ils la rappelaient directement à son numéro.

— Ce n'était pas vraiment tricher, dit-il, puisque ça coûte la même chose que si elle nous avait appelés directement mais, de cette façon, c'était sur notre facture à nous et pas sur la sienne. Comme ça, elle n'était pas pressée de raccrocher, alors la compagnie du téléphone y gagnait aussi.

Cependant elle n'avait pas appelé et n'avait pas répondu aux messages laissés sur son répondeur. Vers la fin du mois de juillet, Høeldtke, sa femme et leur fille cadette étaient montés dans une des Subaru, s'étaient rendus dans le Dakota et avaient passé une semaine à faire du cheval dans un ranch et à visiter la région. Quand ils étaient rentrés, vers la mi-août et avaient essayé de joindre Paula, ils n'avaient même pas eu son répondeur mais un

enregistrement les informant que sa ligne avait été momentanément coupée.

— Si elle était partie passer l'été ailleurs, dit Høeldtke, elle pouvait avoir fait couper son téléphone pour faire des économies. Mais partir sans prévenir personne ? Ce n'était pas son genre. Elle était capable de faire quelque chose sur un coup de tête mais elle téléphonait pour nous mettre au courant. On pouvait compter sur elle.

Pas trop, quand même. Elle n'était pas un modèle d'exactitude. Parfois, au cours des trois années qui s'étaient écoulées depuis qu'elle avait quitté l'université, elle avait laissé passer plus de deux ou trois semaines entre ses coups de téléphone. Il était donc possible qu'elle soit allée passer l'été quelque part et qu'elle ait été trop préoccupée pour se manifester. Elle avait aussi pu appeler pendant que ses parents faisaient de l'équitation ou des excursions dans le Parc national de Wind Cave.

— Il y a dix jours, me dit Warren Høeldtke, c'était l'anniversaire de sa mère. Et elle n'a pas téléphoné.

— Et c'est une occasion qu'elle n'aurait pas laissé passer ?

— Jamais. Elle ne l'aurait pas oubliée et n'aurait pas manqué de téléphoner. Et si elle n'avait pas pensé à appeler le jour même, elle l'aurait fait le lendemain.

Ne sachant que faire, il avait appelé la police à New York mais ça n'avait servi à rien, ce qui n'a rien d'étonnant. Il s'était rendu au bureau de Muncie d'une agence nationale de détectives. Un des détectives du bureau de New York s'était rendu à la dernière adresse de Paula et avait constaté qu'elle n'y habitait plus. Si Høeldtke voulait verser des honoraires considérables, l'agence se ferait un plaisir de poursuivre les recherches.

— Je me suis dit : ça m'a déjà coûté cher et qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils sont allés là où elle habitait et ils ont appris qu'elle n'y habitait plus. Ça, j'aurais pu le faire moi-même. Alors, j'ai pris l'avion et je suis venu ici.

Il s'était rendu à la maison où Paula avait loué une chambre meublée. Elle était partie début juillet, sans laisser d'adresse. La compagnie du téléphone avait refusé de lui dire autre chose que ce qu'il savait déjà, à savoir que la ligne en question était coupée. Il s'était rendu au restaurant où elle avait travaillé et appris qu'elle avait quitté cette place au mois d'avril.

— Il est possible qu'elle nous l'ait dit, poursuivit-il. Elle a dû travailler dans six ou sept endroits différents, depuis son arrivée à New York, et je ne sais pas si elle nous a prévenus à chaque fois qu'elle changeait de place. Elle s'en allait parce que les pourboires étaient trop maigres ou parce qu'elle ne s'entendait pas avec

quelqu'un ou parce qu'on ne voulait pas la laisser partir quand elle avait une audition. Alors elle pouvait très bien avoir changé de place sans nous en parler ou elle pouvait nous l'avoir dit et nous n'avions pas fait attention.

Ne voyant plus ce qu'il pouvait faire lui-même, il était allé trouver la police. Là, on lui avait dit que, pour commencer, c'était une affaire qui ne relevait pas vraiment de la police, que Paula avait manifestement déménagé sans en avertir ses parents et que, étant adulte, elle avait légalement tous les droits de le faire. On lui avait dit aussi qu'il avait attendu trop longtemps, qu'elle avait disparu depuis près de trois mois et que les traces qu'elle avait pu laisser avaient eu le temps de s'effacer.

L'officier de police lui avait dit que s'il voulait poursuivre ses recherches, il avait intérêt à engager un détective privé. Le règlement lui interdisait de lui en recommander un plutôt qu'un autre. Toutefois il ne voyait pas ce qui l'empêcherait de dire ce qu'il ferait s'il était dans la même situation que M. Hoeldtke. Il se trouvait qu'un certain Scudder, qui était d'ailleurs un ancien flic, était justement domicilié dans le quartier où la fille de M. Hoeldtke avait habité et...

— Qui était ce flic ?

— Il s'appelle Durkin.

— Joe Durkin, dis-je. C'est très chic de sa part.

— Je l'ai trouvé sympathique.

— Oui, c'est un type bien.

Nous nous trouvions dans une cafétéria de la 57^e rue, à quelques pas de mon hôtel. Comme nous étions arrivés après l'heure du déjeuner, ils avaient accepté que nous restions là en ne prenant qu'une tasse de café. J'en commandai un autre. Hoeldtke n'avait pas fini sa première tasse.

— Monsieur Hoeldtke, lui dis-je, je ne suis pas sûr d'être l'homme qu'il vous faut...

— Durkin a dit...

— Je sais ce qu'il a dit. Seulement je pense que vous auriez plus de résultats en faisant appel aux gens que vous avez employés la première fois, ceux qui ont un bureau à Muncie. Ils peuvent mettre plusieurs détectives sur l'affaire et ils peuvent faire des recherches beaucoup plus étendues et complètes que je ne peux le faire.

— Vous voulez dire qu'ils travaillent mieux que vous ?

Je réfléchis un instant.

— Non, mais ils peuvent en donner l'impression. Pour commencer, ils vous fourniront des rapports circonstanciés vous disant exactement ce qu'ils ont fait, à qui ils ont parlé et ce qu'ils

ont appris. Ils vous donneront des notes de frais détaillées et feront le décompte précis des heures qu'ils ont passées à travailler sur l'affaire. (Je bus une gorgée de café, posai la tasse dans sa soucoupe, puis me penchai en avant et dis :) Monsieur Høeltdtke, je suis plutôt un bon détective mais je travaille à titre purement officieux. Dans cet État, il faut une licence pour exercer le métier de détective privé, et je n'ai pas de licence. Je n'ai jamais vu l'intérêt de me compliquer la vie en en demandant une. Je ne fais pas de notes de frais détaillées, je ne compte pas les heures passées sur une affaire et je ne fournis pas de rapports circonstanciés. Je n'ai pas de bureau non plus et c'est pourquoi nous nous sommes retrouvés dans cette cafétéria. Je n'ai à mon actif que les réflexes et les capacités que j'ai acquis au cours des ans et je ne suis pas sûr que ce soit ce que vous souhaitez engager.

— Durkin ne m'a pas dit que vous n'aviez pas de licence.

— Il aurait pu le faire. Ce n'est pas un secret.

— Pourquoi pensez-vous qu'il m'a conseillé de faire appel à vous ?

Je devais souffrir d'une crise de scrupules. Ou alors je ne tenais pas tellement que ça à ce travail car je répondis :

— En partie parce qu'il s'attend à ce que je lui reverse des honoraires.

Høeltdtke se rembrunit :

— Il ne m'en a pas parlé non plus, dit-il.

— Cela ne m'étonne pas.

— C'est contraire à l'éthique professionnelle, n'est-ce pas ?

— Sans doute mais, pour commencer, il n'aurait pas dû vous recommander quelqu'un. Seulement il faut reconnaître qu'il ne vous aurait jamais branché sur moi s'il n'avait pas considéré que j'étais l'homme qu'il vous fallait engager. Il pense que je ne vais pas vous arnaquer et que je ferai du bon travail.

— Il a raison de le penser ?

Je hochai affirmativement la tête et ajoutai :

— Ne pas vous arnaquer consiste en partie à vous dire tout de suite que vous gaspillez sans doute votre argent.

— Parce que...

— Parce qu'elle reviendra probablement toute seule ou bien on ne la retrouvera jamais.

Il resta un instant silencieux à retourner dans sa tête ce que je venais de lui dire. Nous n'avions encore, ni l'un ni l'autre, abordé la possibilité que sa fille fût morte et il semblait bien que nous n'allions pas en parler, ce qui ne veut pas dire qu'il était facile d'éviter d'y penser.

— Combien d'argent me faudrait-il gaspiller ? demanda-t-il.

— Vous pourriez me verser mille dollars.

— Ce serait une avance, des honoraires ou quoi ?

— Je ne sais pas comment on pourrait appeler ça, répondis-je. Je n'ai pas de tarif journalier et je ne tiens pas le compte de mes heures de travail. Je me mets au boulot et je fais ce qui me paraît logique. Il y a un certain nombre de démarches de routine par lesquelles il faut commencer et que je ferai d'abord, bien que je ne m'attende pas à ce qu'elles mènent quelque part. Il y a deux ou trois autres choses que je peux essayer ensuite et nous verrons ce que ça donne. Quand il me semblera que vos mille dollars sont épuisés, je vous demanderai une rallonge et ce sera à vous de décider si vous voulez la payer.

Il ne put s'empêcher de rire.

— Ça ne fait pas très pragmatique, dit-il.

— Je sais. Mais j'avoue que je ne suis pas un pragmatiste.

— C'est curieux mais ça m'inspire confiance. Les mille dollars... je suppose que vos frais seraient comptés en plus ?

Je secouai négativement la tête et répondis :

— Je ne pense pas que les frais seront très importants et je préfère les payer moi-même, plutôt qu'être obligé d'en faire le détail.

— Est-ce qu'il vous faudrait passer des annonces dans les journaux ? J'avais pensé le faire moi-même, soit dans les petites annonces personnelles, soit mettre sa photo avec une offre de récompense. Évidemment, les mille dollars que je vous donnerais ne serviraient pas à payer ça. D'ailleurs rien que ça, ça coûterait probablement beaucoup plus, si on veut le faire à l'échelle nationale.

Je le lui déconseillai :

— Elle n'a plus l'âge où on peut mettre sa photo dans les journaux comme si c'était une fillette qui a fait une fugue et je ne pense pas que ce soit une bonne idée de passer des annonces dans les journaux. De cette façon, tout ce qu'on attire, c'est les escrocs et les chasseurs de prime, et ceux-là, on a tout intérêt à s'en passer.

— Je ne peux m'empêcher de penser qu'elle est peut-être devenue amnésique. Alors si elle voyait sa photo dans le journal ou si quelqu'un d'autre la voyait...

— C'est une possibilité, lui dis-je, mais gardons-la en réserve, pour le moment.

Pour finir, il me donna un chèque de mille dollars, deux photos de sa fille et les quelques renseignements qu'il avait sur elle, à savoir sa dernière adresse et le nom de plusieurs restaurants où elle avait travaillé. Il me laissa les deux programmes en m'assurant

qu'ils en avaient beaucoup d'autres. Je notai son adresse à Muncie et les numéros de téléphone de son domicile et de son magasin.

— N'hésitez pas à m'appeler quand vous voudrez, dit-il.

Je lui dis que je ne l'appellerai sans doute pas avant d'avoir quelque chose de positif à lui communiquer. À ce moment-là, il aurait de mes nouvelles.

Il régla nos cafés et laissa un dollar de pourboire à la serveuse. À la porte, il me dit :

— Je me sens mieux. J'ai l'impression d'avoir fait ce qu'il fallait. Vous me faites l'effet d'un homme loyal et sincère, et ça me plaît.

Sur le trottoir, un bonneteur avait attiré une petite foule et disait aux gens de ne pas quitter des yeux la carte rouge, tandis que lui, il surveillait les parages pour pouvoir plier boutique dès qu'il apercevrait un flic.

— J'ai lu quelque chose sur ce jeu, dit Høeldtke.

— Ce n'est pas un jeu. C'est une escroquerie pure et simple, le joueur ne gagne jamais.

— C'est bien ce que j'ai lu. Et les gens jouent quand même.

— Je sais, lui dis-je. Ce n'est pas facile à comprendre.

Quand il fut parti, j'entrai dans une boutique de photocopie et leur fis tirer cent exemplaires en 9 x 13 d'une des photos. Puis je rentrai à ma chambre d'hôtel où j'avais un timbre avec mon nom et mon numéro de téléphone. Je tamponnai le dos de chaque photo.

La dernière adresse connue de Paula Høeldtke était un hôtel meublé en brique rouge, assez miteux, de la 54^e rue, tout près de la Neuvième Avenue. Quand je m'y rendis un peu après cinq heures de l'après-midi, les rues étaient pleines d'employés de bureau qui rentraient chez eux. Il y avait, près de la porte, une plaque avec plus de cinquante sonnettes, et une sonnette toute seule, qui était celle de la gérante. Avant d'appuyer sur celle-là, je lus les noms correspondant aux autres sonnettes. Le nom de Paula Høeldtke n'y figurait pas.

La gérante était une femme grande, maigre comme un balai, dont le visage décrivait un triangle entre un front large et un menton pointu. Elle était vêtue d'une robe-tablier à fleurs, en coton, et portait une cigarette allumée. Elle passa un moment à m'examiner, puis elle dit :

— Désolée mais je n'ai rien de libre, pour le moment. Revenez me voir dans quelques semaines, si vous n'avez rien trouvé d'ici là.

— J'aimerais connaître le prix de vos chambres, quand vous en avez une de libre.

— Cent vingt-cinq par semaine mais certaines sont mieux et

valent un peu plus cher. Électricité comprise. En principe, il est interdit de faire la cuisine mais vous pourriez avoir une plaque chauffante et ça irait quand même. Chaque chambre a un petit bout de réfrigérateur. On ne peut pas y mettre grand-chose mais ça vous évite d'avoir du lait tourné.

— Je bois du café noir.

— Alors vous n'avez peut-être pas besoin du frigo mais ça n'a pas beaucoup d'importance puisque je n'ai rien de libre pour le moment et sans doute pour un bon bout de temps.

— Est-ce que Paula Høeldtke avait une plaque chauffante ?

— Comme elle était serveuse, je suppose qu'elle prenait ses repas là où elle travaillait. Vous savez, d'abord, quand je vous ai vu, j'ai pensé que vous étiez un flic, puis, je sais pas pourquoi, j'ai changé d'avis. J'ai eu la visite d'un flic, il y a environ deux semaines et puis l'autre jour, le monsieur qui est venu a dit qu'il était son père. Un homme très bien ; il avait des cheveux roux qui commençaient à grisonner. Il est arrivé quelque chose à Paula ?

— C'est ce que j'essaye de savoir.

— Vous voulez entrer ? J'ai dit tout ce que je savais au premier flic et j'ai recommencé avec son père, mais vous avez sans doute vos propres questions à poser. C'est toujours comme ça que ça se passe, n'est-ce pas ?

Je la suivis dans la maison. Au bout d'un longue entrée, il y avait, au pied de l'escalier, une table chargée d'enveloppes.

— C'est là qu'ils prennent leur courrier, dit-elle. Au lieu de le trier et de le mettre dans cinquante-quatre boîtes individuelles, le facteur largue tout le paquet là, sur la table. Vous le croirez ou non, mais c'est plus sûr comme ça. Il y a des endroits où ils ont des boîtes à lettres dans le vestibule et les camés passent leur temps à les forcer pour chercher les chèques de l'assistance publique. Par ici, ma porte est la dernière à gauche.

Sa chambre n'était pas grande mais d'une propreté impressionnante. Un lit de marine servait de canapé ; il y avait une chaise en bois, un fauteuil, un petit bureau à cylindre, en érable, et une commode en bois peint, avec un téléviseur dessus. Le sol était recouvert d'un linoléum qui imitait un carrelage et qui était lui-même aux trois quarts recouvert par une natte indienne.

Je m'assis sur la chaise pendant qu'elle ouvrait le bureau et feuilletait le registre des locations.

— Voilà, c'est là, dit-elle. La dernière fois que je l'ai vue, c'est la dernière fois qu'elle a payé son loyer, et c'était le 6 juillet. C'était un lundi, le jour où les locataires doivent payer leur loyer, et elle a payé \$ 135 quand il le fallait. Elle avait une chambre agréable, à l'étage au-dessus, assez grande par rapport à certaines.

Puis, la semaine d'après, je ne l'ai pas vue le lundi, alors le mercredi je suis montée chez elle. Je fais ça le mercredi quand les gens ne sont pas venus me payer leur loyer ; je vais frapper à leur porte. Je ne mets pas les gens dehors sous prétexte qu'ils ont deux jours de retard mais je vais les voir et je leur demande de régler leur loyer, parce qu'il y en a qui ne le paieraient jamais si je n'allais pas le leur demander.

« J'ai frappé à sa porte et elle n'a pas répondu, puis après, en redescendant, j'ai encore frappé à sa porte et elle n'était toujours pas rentrée. Le lendemain matin, ça devait être le jeudi 16, j'ai encore cogné sur sa porte et comme je n'avais pas de réponse, j'ai utilisé mon passe. (Elle fronça les sourcils.) Pourquoi est-ce que j'aurais fait ça ? Elle était là le matin, d'habitude mais pas toujours, et elle n'avait jamais que trois jours de retard pour son loyer. Ah, oui, je me souviens ! Il y avait du courrier pour elle qui était là depuis quelques jours, des lettres que j'avais remarquées plusieurs fois et entre ça et le fait que son loyer était en retard... toujours est-il que j'ai ouvert la porte.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— Pas ce que j'avais peur de trouver. Ce n'est pas agréable d'ouvrir une porte comme ça, vous savez. Vous qui êtes flic, je n'ai pas besoin de vous le dire, hein ? Des gens qui vivent seuls dans une chambre meublée et vous ouvrez leur porte en redoutant ce que vous risquez de découvrir. Mais pas cette fois-là, Dieu merci. Sa chambre était vide.

— Complètement vide ?

— Euh... non, pas tout à fait. Elle avait laissé sa literie. Les locataires doivent fournir leur propre literie. Avant, c'était compris, puis j'ai changé ça, il y a une quinzaine d'années. Ses draps, ses couvertures et une taie d'oreiller étaient encore sur le lit. Mais il n'y avait pas de vêtements dans la penderie, rien dans les tiroirs, pas de nourriture dans le réfrigérateur. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait déménagé, qu'elle était partie.

— Je me demande pourquoi elle a laissé la literie.

— Peut-être qu'elle allait s'installer ailleurs où la literie était fournie. Peut-être qu'elle quittait la ville et n'avait pas la place de tout emporter dans ses bagages. Peut-être qu'elle a tout simplement oublié. Quand on quitte une chambre de motel et qu'on fait ses bagages, on n'emporte pas les draps et les couvertures, à moins qu'on soit un voleur, et ici c'est un peu comme si on habitait dans un hôtel. J'ai déjà eu des gens qui sont partis en laissant leur literie. Et je vous jure que ce n'est pas la seule chose que des gens ont laissée en partant.

Si elle s'attendait à ce que je lui demande ce qu'ils avaient

laissé, elle fut déçue.

— Vous avez dit qu'elle était serveuse.

— Eh bien, c'est comme ça qu'elle gagnait sa vie.

Elle était actrice ou comptait bien le devenir. La plupart de mes locataires veulent faire un métier dans le spectacle. En tout cas, les plus jeunes. J'ai quelques locataires plus âgés qui vivent de leur retraite ou d'une pension. J'ai une vieille dame qui ne paye que dix-sept dollars et trente *cents* par semaine – vous vous rendez compte ? – et elle a une de mes plus belles chambres. Non seulement ça, mais je suis obligée de monter cinq étages pour aller les chercher et je vous garantis qu'il y a des mercredis matin où je me dis que ça ne vaut pas la peine de me fatiguer.

— Vous savez où Paula travaillait juste avant de partir ?

— Je ne sais même pas si elle travaillait. Si elle me l'a dit, je ne m'en souviens pas et ça m'étonnerait qu'elle me l'ait dit. Je ne suis pas très intime avec mes locataires, vous savez. Nous parlons de la pluie et du beau temps mais c'est à peu près tout. Parce que, vous savez, ça va et ça vient. Les vieux sont là jusqu'à ce que le Seigneur les appelle au bercail mais les jeunes s'installent et s'en vont les uns après les autres. Ils sont découragés et ils retournent à la maison ou bien ils font des économies et louent un vrai appartement, ou alors ils se marient ou ils vont s'installer chez quelqu'un, ou je ne sais pas ce qu'ils font mais ils s'en vont quand même.

— Paula est restée combien de temps ?

— Trois ans ou presque. Cette semaine, ça fera trois ans qu'elle est arrivée et ça je le sais parce que j'ai regardé quand son père est venu. Évidemment, comme elle est partie depuis deux mois, ça ne fait pas tout à fait trois ans. Toujours est-il qu'elle est restée ici plus longtemps que la plupart des autres. J'en ai quelques-uns qui sont restés plus longtemps que ça, sans compter les vieilles gens qui ont un loyer bloqué, bien sûr. Mais ils ne sont pas nombreux.

— Parlez-moi un peu d'elle.

— De quoi voulez-vous que je vous parle ?

— Je ne sais pas. Qui étaient ses amis ? Que faisait-elle de son temps libre ? Vous êtes observatrice, vous avez dû remarquer des choses.

— Je suis observatrice, oui, mais il y a des fois où je fais comme si je n'avais rien vu. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je crois.

— J'ai cinquante-quatre chambres en location et il arrive que deux filles se partagent les plus grandes. Je crois qu'en ce moment j'ai soixante-six locataires. Tout ce que je leur demande, c'est de ne pas faire de bruit, de se tenir correctement et de payer leur

loyer à l'heure. Je ne leur demande pas comment ils gagnent leur vie.

— Est-ce que Paula se prostituait ?

— Je n'ai aucune raison de le croire. Mais je ne jurerais pas qu'elle ne le faisait pas. Vous voulez que je vous dise ? Je parie qu'il y a au moins quatre de mes locataires qui gagnent leur vie comme ça, probablement plus de quatre, mais je ne sais pas qui elles sont. Si une femme se lève pour aller au travail, je ne sais pas si elle porte des assiettes dans un restaurant ou si elle fait autre chose dans un salon de massage ou je ne sais pas comment on appelle ça cette année. Mes locataires ne peuvent pas recevoir de visite dans leur chambre. Ça, c'est mon affaire. Ce qu'elles font quand elles sortent d'ici est leur affaire.

— Vous n'avez jamais vu aucun de ses amis ?

— Elle n'en ramenait jamais ici. C'était interdit. Mais je ne suis pas idiote. Je sais qu'il y a des locataires qui font entrer quelqu'un en douce de temps en temps, seulement, je suis suffisamment stricte, là-dessus, pour que personne n'essaye de le faire de façon régulière. Si elle avait des relations amicales avec des filles qui habitent ici, ou des jeunes gens, d'ailleurs, eh bien, ça, je ne peux pas le savoir.

— Elle ne vous a pas communiqué sa nouvelle adresse ?

— Non. Elle ne s'est plus jamais manifestée après la dernière fois où elle a payé son loyer.

— Qu'avez-vous fait de son courrier ?

— Je l'ai rendu au facteur. *Partie sans laisser d'adresse.* Elle ne recevait pas beaucoup de courrier. Une facture de téléphone et les publicités que tout le monde reçoit.

— Vous vous entendiez bien avec elle ?

— Oui, plutôt bien. Elle ne faisait pas de bruit, elle était polie et elle était propre. Elle payait son loyer. Elle a eu du retard, quelquefois, pendant ces trois ans. (La gérante feuilleta son registre.) Là, elle a payé deux semaines à la fois. Et là, elle n'a rien payé pendant presque trois semaines, puis elle a payé cinquante dollars de plus par semaine jusqu'à ce qu'elle soit à jour. J'autorise certains locataires à le faire s'ils sont là depuis pas mal de temps et si je sais que je peux leur faire confiance. Et à condition qu'ils n'en fassent pas une habitude. Il faut savoir se montrer compréhensif de temps en temps, parce qu'il arrive à tout le monde d'avoir des moments difficiles.

— À votre avis, comment se fait-il qu'elle soit partie sans rien vous dire ?

— Je n'en sais rien.

— Aucune idée ?

— Les gens font ça, vous savez. Un beau jour, ils disparaissent, ils se taillent discrètement en pleine nuit avec leur valise. Mais, en général, ils le font quand ils ont une ou deux semaines de retard pour leur loyer, tandis qu'elle était pratiquement à jour. Si ça se trouve, elle était complètement à jour, puisque je ne sais pas exactement quand elle est partie. Elle avait au maximum deux jours de retard mais elle peut très bien avoir payé le lundi et être partie le lendemain, et ça, je n'en sais rien puisque je ne l'ai pas vue une seule fois entre le jour où elle m'a payé son loyer et le jour où je suis entrée avec mon passe.

— C'est quand même bizarre qu'elle soit partie sans rien dire.

— Oh, c'est peut-être parce qu'il était tard et qu'elle n'a pas voulu me déranger. Ou c'était peut-être une heure normale mais je n'étais pas là. Je vais au cinéma dès que j'en ai l'occasion, vous savez. Rien ne me fait aussi plaisir qu'une séance de cinéma au milieu de l'après-midi d'un jour de semaine, quand la salle est pratiquement vide et qu'on est là, seul avec le film. J'ai pensé à m'acheter un magnétoscope. Comme ça, je pourrais voir tous les films que je veux à n'importe quelle heure, et ça ne coûte que deux ou trois dollars pour les louer. Mais ce n'est pas la même chose de regarder un film sur son propre téléviseur dans sa propre chambre et sur un petit écran de télé riquiqui. C'est la même différence que faire ses prières à la maison et à l'église.

Ce soir-là, je passai une heure à faire du porte-à-porte dans l'hôtel meublé, en commençant par le dernier étage et en redescendant. La plupart des locataires étaient absents. Je parlai à une demi-douzaine de gens et n'appris rien. Une seule personne reconnut Paula quand je lui montrai la photo, et elle ne s'était même pas aperçue que Paula avait déménagé.

Au bout d'un moment, je laissai tomber et passai chez la gérante avant de m'en aller. Elle regardait *Jeopardy* et me fit attendre jusqu'au flash publicitaire.

— C'est une bonne émission, dit-elle en coupant le son. Il y a des gens très forts qui viennent participer à ce jeu. Il faut avoir l'esprit drôlement rapide.

Je lui demandai quelle avait été la chambre de Paula.

— Elle avait le numéro douze. Je *crois*. (Elle regarda dans son registre.) Oui, c'est ça, le douze. À l'étage au-dessus.

— Je suppose qu'elle n'est déjà plus libre.

Elle se mit à rire.

— Je ne vous mentais pas en disant que je n'avais pas une chambre de libre. Je crois que je l'ai louée dès le lendemain. Attendez que je regarde. La jeune Price a pris cette chambre le 18 juillet. Quel jour est-ce que j'ai dit que Paula avait déménagé ?

— Ça, nous ne le savons pas précisément mais c'est le 16 que vous vous êtes rendu compte qu'elle était partie.

— Là, vous voyez ? Libre le 16 et louée le 18. Probablement louée le 17 et elle s'est installée le lendemain. Je n'ai, pour ainsi dire, jamais rien de libre. En ce moment même, j'ai six ou sept personnes sur une liste d'attente.

— La nouvelle locataire s'appelle Price, c'est bien ça ?

— Georgia Price. Elle est danseuse. J'ai beaucoup de danseuses parmi mes locataires, depuis un an ou deux.

— Je vais aller voir si elle est là. (Je lui donnai une des photos.) Si jamais vous aviez une idée, lui dis-je, mon numéro est au dos de la photo.

— C'est bien Paula, dit-elle. C'est très ressemblant. Vous vous appelez Scudder ? Attendez un instant, je vous donne une de mes cartes.

Sur sa carte d'affaires, je lus : *Florence Edderling. Chambres à louer.*

— On m'appelle Flo, dit-elle. Ou bien Florence, ça n'a pas d'importance.

Georgia Price n'était pas chez elle et j'en avais assez de frapper à des portes. J'achetai un sandwich dans une charcuterie fine et le mangeai en me rendant à la réunion.

Le lendemain matin, je portai le chèque de Warren Hoeldtke à la banque et pris de l'argent liquide, dont cent dollars en billets d'un dollar. J'en avais toujours une provision fourrée dans la poche droite de mon pantalon.

Il était impossible de se promener dans la rue sans que des gens vous demandent de l'argent. Parfois je les écartais. Parfois, je mettais la main à la poche et je leur donnais un dollar.

Il y avait maintenant quelques années que j'avais quitté la police, ma femme et mes fils, et que j'étais venu m'installer à l'hôtel. C'était à peu près à cette époque que je m'étais mis à distribuer des dimes, à savoir un dixième des sommes que je touchais, à la première église dans laquelle j'entraais. Je m'étais mis à passer beaucoup de temps dans les églises. Comme je ne sais pas ce que j'y cherchais, je ne sais pas non plus si je l'y trouvais, mais il me semblait équitable de leur faire don d'un dixième de mes revenus en échange de ce qu'elles m'apportaient.

Quand je cessai de boire, je continuai un certain temps à verser ma dime, puis je cessai parce que je ne voyais plus pourquoi je le faisais. Mais je ne voyais pas non plus pourquoi je ne le faisais pas. Ma première impulsion fut de donner cet argent aux A. A. mais les A. A. n'acceptaient pas de donations. Ils font passer la corbeille pour couvrir leurs frais mais ils ne vous demandent guère plus d'un dollar par réunion.

Alors je m'étais mis à donner l'argent aux gens qui étaient dans la rue et qui le demandaient. Apparemment, si je le gardais, je n'avais pas la conscience tranquille et je n'avais pas encore trouvé un meilleur moyen de l'utiliser.

J'étais sûr qu'un certain nombre de ces gens se servaient de mes aumônes pour acheter de l'alcool ou de la drogue – mais pourquoi pas ? On dépense son argent pour se procurer ce dont on a le plus besoin. Au début, je m'aperçus que j'essayais de trier les mendiants mais j'y renonçai vite. Cela me semblait présomptueux de ma part et, dans le même temps, j'avais trop l'impression de travailler, de faire, en quelque sorte, des recherches instantanées. Quand j'avais donné mon argent aux églises, je n'avais pas pris la peine de chercher à savoir ce qu'elles en faisaient et si j'étais d'accord. À ce moment-là, je voulais bien que mes dons servent à acheter des Cadillac pour des prêtres. Je ne voyais pas pourquoi je n'accepterais pas maintenant d'aider à payer la Porsche d'un

dealer de crack.

Quand je fus d'humeur à donner, je me rendis au commissariat de Midtown North où je remis cinquante dollars à l'inspecteur Joseph Durkin.

Je l'avais appelé pour le prévenir de ma visite et il m'attendait dans la permanence des inspecteurs. Je ne l'avais pas vu depuis plus d'un an mais il n'avait pas changé. Il avait pris un ou deux kilos mais il pouvait se le permettre. L'alcool commençait à laisser des traces sur son visage, mais ça, ce n'est pas une raison de cesser de boire. Vous avez déjà vu quelqu'un s'arrêter à cause de quelques petits vaisseaux rompus et un peu de couperose aux joues ?

Il me dit :

— Je me demandais si ce marchand de Honda vous avait contacté. Il avait un nom allemand mais je l'ai oublié.

— Høeldtke. Et ce sont des Subaru, pas des Honda.

— Ça fait une grosse différence, Matt. Et comment allez-vous ?

— Pas mal.

— Vous avez l'air en forme. Une vie saine, c'est ça ?

— C'est mon secret.

— Vous vous couchez tôt ? Beaucoup de fibres dans votre alimentation ?

— Il m'arrive d'aller au parc ronger l'écorce à même les arbres.

— Moi aussi. Je ne peux pas me retenir. (Durkin leva la main et lissa ses cheveux brun foncé, presque noirs, qui n'avaient pas besoin d'être lissés ; ils étaient bien aplatis sur son crâne, comme après qu'il les eut coiffés.) Ça me fait plaisir de vous voir, vous savez.

— Moi aussi, Joe, ravi de vous voir.

Nous échangeâmes une poignée de main, au cours de laquelle le billet de dix et les deux billets de vingt que j'avais calés dans ma paume changèrent de propriétaire. Sa main disparut un instant, puis reparut vide.

— Si je comprends bien, sa visite vous a été assez utile.

— Je ne sais pas, répondis-je. Il m'a donné de l'argent et je vais frapper à des portes. Je ne sais pas si ça servira à quelque chose.

— Vous l'avez tranquilisé, voilà tout. Au moins, comme ça il sait qu'il fait tout ce qu'il peut. Et vous n'allez pas le trander.

— Non.

— Je lui ai demandé une photo et j'ai demandé qu'on la montre aux gars de la morgue. Depuis le mois de juin, ils avaient deux femmes blanches non identifiées, mais la photo ne cadre ni avec l'une ni avec l'autre.

— Je pensais bien que vous aviez fait ça.
— Ouais mais c'est tout ce que j'ai fait. Cette affaire n'est pas du rayon de la police.

— Je sais.

— C'est pourquoi je vous l'ai envoyé.

— Je sais et je vous en remercie.

— De rien. Vous avez déjà une idée ?

— C'est un peu tôt. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a déménagé. Elle a fait ses bagages et elle est partie.

— C'est plutôt bon signe, dit-il. Comme ça, il y a un peu plus de chances qu'elle soit encore en vie.

— Je sais mais il y a des choses qui ne sont pas logiques. Vous dites que vous vous êtes assuré qu'elle n'était pas à la morgue. Mais les hôpitaux ?

— Vous pensez que ça pourrait être un coma ?

— C'est possible.

— Depuis quand est-ce qu'ils n'ont plus de ses nouvelles, fin juin ? Ça fait longtemps pour un coma.

— Il y en a qui durent des années.

— Oui, c'est vrai.

— Et la dernière fois qu'elle a payé son loyer, c'était le 6 juillet. Alors ça ne fait jamais que deux mois et quelques jours.

— Ça fait quand même longtemps.

— Pas pour les gens qui sont dans le coma. Pour eux, c'est le temps d'un clin d'œil.

Il me regarda. Il avait des yeux gris pâle assez inexpressifs mais j'y voyais maintenant une petite lueur d'amusement.

— En un clin d'œil, dit-il, d'abord elle déménage de son hôtel meublé, puis elle entre dans un hôpital.

— Ce ne serait jamais qu'une coïncidence. Elle déménage et en déménageant ou un ou deux jours plus tard, elle a un accident. Pas de pièces d'identité, un quidam doué d'esprit civique lui pique son sac pendant qu'elle a perdu connaissance et elle se retrouve anonyme dans une salle d'hôpital. L'accident est arrivé avant qu'elle ait pu téléphoner à ses parents pour les prévenir qu'elle déménageait. Je ne dis pas que ça s'est passé comme ça mais simplement que ça aurait pu.

— Sans doute. Vous vous renseignez auprès des hôpitaux ?

— J'avais l'intention de me rendre dans les hôpitaux du quartier. Roosevelt, St. Clare.

— Évidemment, l'accident aurait pu se produire n'importe où.

— Je sais.

— Si elle a déménagé, elle a pu aller s'installer n'importe où et elle pourrait donc se trouver dans n'importe quel hôpital de

n'importe quel quartier de la ville.

— C'est bien ce que je me disais.

Il me lança un regard significatif.

— Vous avez sans doute des photos de reste. Tiens, ça c'est pratique, avec votre numéro derrière. Je suppose que ça ne vous ennuerait pas si je les faisais circuler pour vous en leur demandant à tous s'ils reconnaissent en elle une de leurs anonymes.

— Ça me rendrait bien service.

— Je l'aurais deviné. Vous demandez beaucoup pour le prix d'une veste.

Dans le jargon des flic new-yorkais, une veste c'est cent dollars. Un chapeau vingt-cinq et une livre cinq dollars. Ces termes datent de l'époque où les vêtements coûtaient moins cher et où la monnaie anglaise n'avait pas été dévaluée.

— Regardez mieux, lui dis-je. Vous n'avez que deux chapeaux.

— Merde, alors. On vous a jamais dit que vous étiez salement pingre ?

Elle n'était pas à l'hôpital, du moins pas dans un des hôpitaux des cinq municipalités de la ville. Je ne m'étais pas vraiment attendu à ce qu'elle y fût mais c'était le genre de truc qu'il fallait vérifier.

Tandis que j'apprenais cela par l'intermédiaire de Durkin, je faisais d'autres recherches de mon côté. Au cours des jours suivants, je rendis encore quelques visites à l'hôtel meublé de Florence Edderling, où je frappai à d'autres portes et parlai à d'autres locataires que je trouvais chez eux. Il y avait des hommes aussi bien que des femmes dans l'immeuble, des personnes aussi bien âgées que jeunes, des New-Yorkais aussi bien que des gens d'ailleurs, cependant la majorité des locataires de Mrs. Edderling étaient comme Paula : des jeunes femmes arrivées plus ou moins récemment à New York, avec beaucoup d'espoir et très peu d'argent.

La plupart d'entre elles ne connaissaient pas Paula de nom mais elles reconnurent presque toutes sa photo ou eurent l'impression de la reconnaître. Tout comme Paula, elles passaient la plupart du temps en dehors de l'hôtel meublé et quand elles étaient dans leur chambre, elles s'y trouvaient seules, avec leur porte fermée.

— Je croyais que ce serait comme dans ces films des années quarante, me dit l'une d'elles, avec une logeuse qui aimait bien plaisanter et les filles qui se réunissaient au salon pour parler de leurs petits amis, de leurs auditions, ou pour se coiffer les unes les autres. Il y a bien eu un salon mais ça fait des années qu'on l'a cloisonné pour en faire deux chambres qui ont été louées. Il y a

des gens à qui j'adresse un signe de tête ou un sourire mais je ne connais pas vraiment une seule personne dans la maison. Je connaissais cette fille — Paula ? — de vue mais je n'ai jamais su comment elle s'appelait et je ne savais même pas qu'elle n'habitait plus ici.

Un matin, je me rendis au bureau d'un des syndicats des acteurs de théâtre, *l'Actors Equity*, et parvins à savoir que Paula Høeldtke n'avait pas été un de leurs membres. Le jeune homme qui chercha dans les registres me demanda si elle avait été à l'AFTRA ou à la SAG ; quand je lui répondis que je l'ignorais, il eut l'amabilité de téléphoner pour moi à ces deux syndicats. Elle n'était inscrite ni à l'un ni à l'autre.

— À moins, me dit-il, qu'elle n'ait utilisé un autre nom. Le sien n'est pas franchement impossible, il fait même bien sur le papier, mais c'est le genre de nom que bien des gens prononceraient mal ou du moins ne seraient pas sûrs qu'ils le prononcent bien. Vous pensez qu'elle a pu le transformer en « Paula Holden » ou quelque chose comme ça, de plus facile à dire ?

— Elle n'en a pas parlé à ses parents.

— Ce n'est pas toujours le genre de chose qu'on se précipite pour dire à ses parents, surtout s'ils tiennent beaucoup à leur nom. Ce qui est souvent le cas.

— Vous avez probablement raison. Mais elle a joué dans deux pièces sous son vrai nom.

— Je peux voir ? (Il me prit les programmes des mains.) Ah, mais ça, ça pourrait être utile. Oui, voilà, Paula Høeldtke. C'est bien comme ça que ça se prononce ?

— Oui.

— Bon. Remarquez, je ne vois pas d'autre manière de le prononcer mais quand même, on se demande. Elle aurait pu tout simplement l'épeler autrement, H-O-L-T-K-Y. Mais ça ne ferait pas bien sur le papier, n'est-ce pas ? Voyons. « Paula Høeldtke a passé un diplôme d'art théâtral à l'université de Bail State »... oh, la pauvre chérie... « où elle a joué dans *The Flowering Peach* et *Gregory's Gardien*. » *The Flowering Peach* est d'Odets mais vous avez une idée, vous, de ce que peut bien être

Gregory's Garden ? C'est peut-être un truc écrit par les étudiants. Et c'est tout ce qu'ils nous disent de Paula Høeldtke. Ça, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est ? *Another Part of Town*, drôle de choix pour faire connaître des comédiens. Elle tenait le rôle de Molly. Je ne me souviens pratiquement plus de la pièce mais je ne crois pas que ce soit le rôle principal.

— Elle a dit à ses parents qu'elle avait un petit rôle.

— Je ne pense pas qu'elle ait exagéré. Est-ce qu'il y avait quelqu'un de connu, là-dedans ? Tiens. « Axel Godine joue avec l'aimable autorisation de l'*Actors Equity*. » Je ne sais pas qui c'est mais je peux vous trouver son numéro de téléphone. Il tenait le rôle d'Oliver, alors il ne doit pas être tout jeune, mais on ne sait jamais avec ce genre de spectacle, la distribution des rôles est parfois fantaisiste. Est-ce qu'elle aime les hommes d'un certain âge ?

— Je n'en sais rien.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ? *Very Good Friends*. Pas mal, comme titre. Et où est-ce qu'ils jouaient ça ? Au Cherry Lane ? Je me demande pourquoi je n'en ai jamais entendu parler. Ah, bon, c'était une lecture sur scène et il n'y a eu qu'une représentation. Pas mal, ce titre, *Very Good Friends*, un peu suggestif mais pas vraiment coquin. Ah, c'est une pièce de Gerald Cameron. Il n'est pas mal. Je me demande comment ça se fait qu'elle ait joué là-dedans. L'auteur a dû vouloir voir ce que donnait sa pièce mais, en général, lui ou le metteur en scène essaient d'avoir des acteurs confirmés. Ah oui, d'ailleurs, qui était le metteur en scène ? Eh bien là, nous avons de la chance.

— Vous le connaissez ? demandai-je.

— Très bien, répondit-il. (Il chercha un numéro, prit le téléphone, et le composa. Puis il dit :) David Quantrill, s'il vous plaît, David ? Ici Aaron Stall-worth. Vous allez bien ? Ah, vraiment ? Oui, ça, j'en ai entendu parler. (Il mit sa main sur le micro et leva les yeux au ciel.) David, devinez ce que j'ai dans la main ? Non, tout compte fait, ne vous donnez pas cette peine. C'est le programme d'une lecture sur scène de *Very Good Friends*. Cette pièce a-t-elle jamais, si je puis dire, dépassé le stade de la lecture sur scène ? Je vois. Oui, je vois. Je ne l'avais pas entendu dire. Oh, quel malheur. (Son visage se rembrunit et il écouta un moment en silence. Puis il dit :) David, je vous appelle parce que j'ai en ce moment quelqu'un dans mon bureau ; il cherche une des actrices qui jouaient dans cette lecture. Elle s'appelle Paula Høeldtke et, d'après le programme, elle tenait le rôle de Marcy. Oui. Vous pouvez me dire comment il se fait que vous l'aviez engagée ? Ah, je vois. Dites, vous croyez que mon ami pourrait venir vous voir et vous en parler ? Il aura des questions à vous poser. Apparemment, notre Paula a disparu comme par enchantement et, bien sûr, ses parents sont fous d'inquiétude. Ça ne vous ennuie pas ? Très bien, je vous l'envoie tout de suite. Non, je ne crois pas. Vous voulez que je le lui demande ? Ah, je vois. Merci, David.

Il raccrocha et appuya le bout de deux doigts sur le milieu de

son front, comme pour essayer de chasser un mal de tête. Puis, les yeux baissés, il me dit :

— La pièce n'a pas été jouée au théâtre parce que Gerald Cameron voulait la réviser après la lecture mais il n'a pas pu le faire parce qu'il est tombé malade. (Il me regarda.) Très malade.

— Je vois.

— Tout le monde est en train de mourir. Vous n'avez pas remarqué ? Excusez-moi, je ne le fais pas exprès. David habite Chelsea ; je vais vous écrire son adresse. J'ai pensé que vous aimeriez mieux lui poser vous-même vos questions plutôt que de passer par mon intermédiaire. Il m'a demandé si vous étiez gay. Je lui ai dit que je ne croyais pas.

— Je ne le suis pas.

— Il a dû demander ça simplement par habitude. Parce que ça ne change pas grand-chose, hein ? Les gens ne *font* plus rien. Et puis, de toute façon, ça ne sert à rien de demander qui est gay et qui ne l'est pas. Il suffit d'attendre quelques années et de voir qui est encore en vie. C'est comme les phoques. Dans la mer du Nord et le long de la côte européenne. Les phoques meurent et personne ne sait pourquoi. Oh, ils ont isolé un virus qu'on connaît depuis longtemps, c'est le virus qui est cause de la maladie des chiens. Mais ce n'est pas comme si un berger allemand s'amusaient à mordre les phoques. On pense que c'est plutôt dû à la pollution. La mer du Nord est très polluée et ils pensent que cela a affaibli le système immunitaire des phoques, les laissant sans défense contre le premier virus venu. Vous savez ce que je pense ?

— Non, quoi ?

— La terre est atteinte du sida. Nous tourbillonnons tous gaiement dans le vide sur une planète mourante et ceux qui sont gays ne font que leur numéro habituel et, comme toujours, ils donnent le ton, sans vergogne. Ils batifolent sur l'arête vive de la mort.

David Quantrill habitait un loft au neuvième étage d'un ancien immeuble industriel de la 22^e rue Ouest. C'était une gigantesque pièce très haute de plafond, dont le vaste plancher était peint en blanc brillant.

Sur les murs d'un noir mat, pendaient quelques toiles abstraites aux couleurs violentes. Les meubles, peu nombreux, étaient en osier blanc.

Quantrill, un homme rondelet, n'avait qu'une quarantaine d'années mais était presque chauve. Les quelques cheveux qui lui restaient étaient longs, bouclés et lui tombaient dans le cou. Tout en tripotant une pipe de bruyère, il essaya de rassembler quelques

souvenirs de Paula.

— N'oubliez pas, me dit-il, que cela remonte à plus d'un an, que je ne l'avais jamais vue avant et ne l'ai jamais vue depuis. Mais comment a-t-elle bien pu atterrir dans *Friends* ? Quelqu'un la connaissait

— mais qui ?

Il lui fallut quelques minutes pour se rafraîchir la mémoire. Il avait attribué le rôle de Marcy à une autre comédienne, une femme qui s'appelait Virginia Sutcliffe.

— Puis Ginny m'a appelé, au tout dernier moment, pour me dire qu'on venait de lui téléphoner pour lui proposer de partir pendant quinze jours je ne sais où avec *Seesaw*. Baltimore ? Aucune importance. Toujours est-il qu'elle avait beau m'adorer, et cætera, et cætera. Elle m'a dit qu'il y avait, dans son cours, une fille qui serait parfaite pour le rôle de Marcy. Je lui ai dit que je voulais bien la voir, alors elle est venue et elle m'a lu une scène et je l'ai trouvée bien. (Il prit la photo de Paula.) Elle est jolie, n'est-ce pas, mais il n'y a rien de vraiment frappant dans son visage. Comme dans sa présence sur scène. Mais ça pouvait aller et je n'avais pas le temps de courir le royaume avec la pantoufle de vair, à la recherche de Cendrillon. Je savais que je ne la prendrais pas pour la production proprement dite. Je donnerais le rôle à Ginny, à condition qu'elle soit en harmonie avec le reste de la distribution et que je lui ai pardonné de m'avoir laissé tomber pour aller se balader à Baltimore.

Je lui demandai comment je pouvais joindre Ginny. Il avait son numéro de téléphone qu'il composa et, comme ça ne répondait pas, il appela le service d'abonnés absents de Ginny et apprit qu'elle se trouvait à Los Angeles. Il téléphona à l'impresario de Ginny, lui demanda à quel numéro on pouvait la joindre en Californie et le composa. Ils bavardèrent un instant, puis il me la passa.

— Je me souviens à peine de Paula, me dit-elle. Je la connaissais parce qu'elle venait au cours de théâtre, et j'ai pensé qu'elle irait très bien dans le rôle de Marcy. Elle avait ce côté un peu gauche, hésitant. Vous connaissez Paula ? (Je lui dis que je ne l'avais jamais vue.) Et vous ne connaissez probablement pas la pièce non plus, alors vous n'avez aucune idée de ce que je veux dire. Je ne l'ai plus jamais revue après ça, alors je ne savais même pas que David l'avait engagée.

— Vous étiez dans le même cours de théâtre que Paula ?

— C'est ça. Mais on ne peut pas dire que je la *connaissais vraiment*. C'était un atelier d'improvisation, dirigé par Kelly Greer ; deux heures tous les jeudis après-midi dans un studio au premier

étage d'un immeuble en haut de Broadway. Elle jouait une scène dans laquelle deux personnes attendaient l'autobus, et j'avais trouvé ça bien.

— Est-ce qu'elle avait des relations amicales avec d'autres personnes qui venaient au cours ? Est-ce qu'elle avait un petit ami ?

— Ça, franchement, je n'en sais rien. Je ne me souviens même pas avoir eu une vraie conversation avec elle.

— Vous l'avez revue après votre retour de Baltimore ?

— Baltimore ?

— Je croyais que vous aviez joué dans une pièce, là-bas, pendant quinze jours et que c'était pour ça que vous n'aviez pas pu participer à la lecture.

— Ah, *Seesaw*, dit-elle. Ce n'était pas deux semaines à Baltimore mais une semaine à Louisville et une semaine à Memphis. Au moins, ça m'a donné l'occasion de voir Graceland. Après ça, je suis allée passer Noël en famille dans le Michigan et quand je suis rentrée à New York, j'ai eu trois semaines de boulot dans un feuilleton ; ça tombait vraiment bien mais j'ai dû dire adieu à mes jeudis après-midi. Quand je me suis retrouvée avec du temps devant moi, j'ai eu l'occasion d'entrer dans un des cours d'Ed Koven et comme ça faisait longtemps que je voulais travailler avec lui, je n'ai pas hésité, j'ai préféré ça au travail d'improvisation. Alors je n'ai pas revu Paula. Est-ce qu'elle a des ennuis ?

— C'est possible. Vous dites qu'elle allait aux cours de Kelly Greer ?

— C'est ça. Le numéro de Kelly est dans le répertoire qui se trouve sur mon bureau à New York, ce qui ne vous sert à rien. Mais je suis sûre que vous le trouverez dans l'annuaire. À Kelly Greer, G-R-E-E-R.

— Je trouverai sans doute ce Kelly Greer.

— Cette. Ça m'étonnerait que Paula étudie encore avec elle. En général, on ne reste pas éternellement dans le même atelier d'improvisation, d'habitude, on y passe seulement quelques mois, mais peut-être que Kelly pourra vous dire quelque chose. J'espère que Paula va bien.

— Moi aussi.

— Je la revois encore jouer cette scène comme à tâtons. Elle avait l'air si... comment dire... ? Si *vulnérable*.

Kelly Greer était un petit bout de femme énergique. Elle avait une épaisse toison de boucles grises et d'énormes yeux bruns. Elle était dans l'annuaire et j'avais pu la joindre à son appartement. Au

lieu de m'inviter à monter chez elle, elle m'avait donné rendez-vous dans un restaurant végétarien de Broadway, au niveau de la 81^e rue.

Nous nous assîmes à une table près de l'entrée. Je commandai un *bagel* et du café. Elle prit des boulettes de kacha et but deux grands verres de babeurre.

Elle se rappelait Paula.

— Elle n'avait pas d'avenir dans le théâtre, dit-elle. Je crois qu'elle le savait, ce qui lui donnait un point d'avance sur la plupart des autres.

— Elle ne valait rien ?

— Elle n'était pas mal. La plupart des autres sont comme ça. Oh, il y en a bien quelques-uns qui sont franchement minables mais la plupart de ceux qui arrivent jusque-là ont certaines capacités. Ils ne sont pas mal. Ils peuvent même être bien, ils peuvent même être très bien. Mais ce n'est pas assez bien.

— Que faut-il d'autre ?

— Il faut être formidable. Nous voulons croire que pour réussir au théâtre, il faut qu'on nous donne notre chance, ou que c'est une question d'avoir de la chance en général. Ou qu'il faut connaître des gens bien placés ou coucher avec des gens bien placés. Mais ce n'est pas vraiment comme ça qu'on arrive. Les gens qui réussissent sont extraordinaires. Il ne suffit pas d'avoir du talent. Il faut être *bourré* de talent. Il faut illuminer la scène ou l'écran de cinéma ou de télévision. Il faut être étincelant.

— Et Paula ne l'était pas.

— Non, et je crois qu'elle le savait, ou du moins qu'elle s'en doutait, et qu'elle n'en était pas catastrophée. D'ailleurs ça, c'est une autre chose : en plus du talent, il faut avoir la passion de ce métier. Il faut vouloir, de toutes ses forces, devenir comédien, et je crois qu'elle n'était pas comme ça. (Elle réfléchit un instant.) Mais pourtant elle voulait quelque chose.

— Quoi ?

— Je l'ignore. Je ne sais pas si elle le savait. L'argent ? La gloire ? C'est le moteur de beaucoup d'entre eux, surtout sur la côte Ouest. Ils pensent que devenir acteur est un moyen de devenir riche. Personnellement, je ne vois pas de moyen plus improbable.

— C'est ce que voulait Paula ? L'argent et la gloire ?

— Ou le prestige. Ou les sensations fortes, l'aventure. En fait, est-ce que je la connaissais vraiment ? Elle a commencé à venir à mes cours l'an dernier, en automne, et elle a continué d'y assister pendant environ cinq mois. Et elle n'était pas particulièrement assidue. Il y avait des fois où on ne la voyait pas. C'est assez courant ; il arrive que les élèves aient une audition ou un

empêchement de dernière minute.

— Quand a-t-elle arrêté ?

— Elle n'a jamais prévenu officiellement qu'elle arrêta. Elle a simplement cessé de venir. J'ai vérifié. La dernière fois qu'elle est venue au cours, c'était en février.

Elle avait noté le nom et le numéro de téléphone d'une douzaine de personnes, hommes et femmes, qui avaient suivi ses cours en même temps que Paula. Elle ne se rappelait plus si Paula avait eu un petit ami ou si quelqu'un était venu la chercher après les cours. Elle ne savait pas si Paula avait entretenu des relations particulièrement amicales avec certains ou certaines de ses camarades de classe. Je recopiai les noms et les numéros de téléphone, à l'exception de ceux de Virginia Sutcliffe à qui j'avais déjà parlé.

Je lui dis que Ginny pensait que Paula avait l'air vulnérable.

— Ils sont tous vulnérables, me dit-elle.

J'appelai les camarades de cours de théâtre de Paula, parlai à certains face à face et à d'autres au téléphone. Je parcourus ainsi la liste de Kelly Greer, tout en continuant à frapper à des portes de l'hôtel meublé de Flo Edderling, en rayant peu à peu des noms sur ma liste des locataires non encore interrogés.

Je me rendis, comme l'avait déjà fait mon client, au dernier restaurant où l'on savait que Paula avait travaillé. Il s'appelait le Druid's Castle, il était décoré dans le style d'un pub anglais et il se trouvait dans la 46^e rue Ouest. Le menu comportait des plats du genre hachis parmentier et un truc qui s'appelait le crapaud-dans-le-trou. Le gérant me confirma que Paula les avait quittés au printemps.

— Elle travaillait bien, dit-il. Je ne me rappelle plus pourquoi elle est partie mais nous nous sommes quittés en bons termes. Si elle voulait revenir, je l'engagerais tout de suite.

Une des serveuses se rappelait Paula en ces termes :

— Elle était sympa mais un peu ailleurs, comme si elle pensait à autre chose qu'à ce qu'elle faisait.

Je me rendis dans un grand nombre de restaurants entre la 40^e et la 50^e rue et appris que Paula avait travaillé dans deux d'entre eux avant le Druid's Castle. Ce renseignement m'aurait été utile si j'avais eu l'intention d'écrire sa biographie, mais cela ne me disait pas où elle était passée à la mi-juillet.

Dans un bar de la Neuvième Avenue, à la hauteur de la 52^e rue, qui s'appelait le Paris Green, le gérant me dit qu'il avait l'impression de l'avoir déjà vue mais qu'elle n'avait jamais travaillé dans son établissement. Le barman, un grand maigre à la

barbe semblable à un nid de tisserin, me demanda s'il pouvait voir la photo.

— Elle n'a jamais travaillé ici, dit-il, mais elle venait de temps en temps. Mais ça fait environ deux mois que je ne l'ai pas vue.

— C'était au printemps ?

— Sans doute, parce que c'est au mois d'avril que j'ai commencé à travailler ici. Vous dites qu'elle s'appelait comment ?

— Paula.

Il tapa du doigt sur la photo.

— Le nom ne me dit rien mais c'est elle. J'ai dû la voir ici cinq ou six fois. Tard. Elle arrivait tard. On ferme à deux heures et elle arrivait un peu avant. En tout cas, c'était après minuit.

— Elle était seule ?

— Impossible, autrement je lui aurais fait du plat. (Il sourit.) Ou au moins quelques zakouskis – vous voyez ? Elle était avec un gars, mais est-ce que c'était toujours le même ? Je crois bien mais je ne pourrais pas le jurer. N'oubliez pas que je n'ai jamais pensé à elle depuis la dernière fois que je l'ai vue et ça, c'était il y a au moins deux mois.

— La dernière fois qu'on l'a vue, c'était la première semaine de juillet.

— C'est à peu près ça, à une ou deux semaines près. La dernière fois que je l'ai vue, elle buvait des vodka pamplemousse, ils buvaient tous les deux des vodka pamplemousse.

— Que buvait-elle, d'habitude ?

— Pas toujours la même chose. Des cocktails à base de tequila, des vodka citron, peut-être pas exactement ça mais ce genre de chose. Des boissons de femme. Lui, c'était un buveur de whisky mais, pour changer, il avait commandé un truc rafraîchissant – et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il faisait chaud, dehors.

— Très juste, mon cher Watson. (Il sourit encore.) Soit je ferais un bon détective, soit vous feriez un bon barman, parce que là, nous sommes tous les deux arrivés à la même conclusion. Je peux vous offrir un verre pour fêter ça ?

— Je veux bien un Coca.

Il se servit une bière pression et me donna un Coca-Cola. Il but une petite gorgée de bière et me demanda ce qui était arrivé à Paula. Je lui répondis qu'elle avait disparu.

— Il y a parfois des gens qui disparaissent, comme ça, dit-il.

Je travaillai avec lui pendant une dizaine de minutes à la fin desquelles j'eus un portrait du cavalier de Paula. Un homme de ma taille, peut-être un peu plus grand. Environ trente ans. Cheveux noirs, ni barbe ni moustache. La tenue confortable et décontractée

des gens qui aiment la vie au grand air.

— C'est comme si je faisais retrouver des informations perdues à un ordinateur, dit-il avec un étonnement ravi. Je me rappelle des choses que je ne savais même pas que je savais. Seulement, ce qui m'ennuie, c'est l'idée que je pourrais inventer des trucs sans le vouloir, rien que pour vous faire plaisir.

Je reconnus que cela arrivait parfois.

— De toute façon, la description que je vous ai faite doit correspondre à la moitié des hommes du quartier. S'il était du quartier, ce dont je doute.

— Vous ne l'avez vu que les cinq ou six fois où il était avec elle ?

Il eut un hochement de tête affirmatif et dit :

— Alors, en ajoutant ça à l'heure à laquelle ils arrivaient, je dirais qu'il passait la prendre après le boulot ou qu'elle passait le prendre après le boulot ou bien qu'ils travaillaient tous les deux au même endroit.

— Et s'arrêtaient ici le temps de boire un petit verre rapide.

— Plus d'un.

— Elle buvait beaucoup ?

— C'est lui qui était un gros buveur. Elle sirotait son verre mais elle ne traînait pas. Sans qu'on ait l'impression que ses verres s'évaporaient. Mais on ne voyait pas qu'elle avait bu. Lui non plus. Une preuve de plus qu'ils travaillaient quelque part et prenaient un premier verre ici, plutôt qu'un dernier verre.

Il me tendit la photo. Je lui dis de la garder.

— Et si jamais vous avez une idée...

— Je vous téléphonerai à ce numéro.

Un petit bout par-ci, un petit bout par-là... Le soir où je racontai mon histoire au groupe Nouveau Départ, cela faisait plus d'une semaine que je cherchais Paula Høeldtke, et j'avais sans doute fourni à son père pour mille dollars d'heures de travail et de semelles de cuir, même si je ne pouvais pas faire valoir mille dollars de résultats.

J'avais parlé à des douzaines de gens et j'avais rempli des douzaines de pages de notes. J'avais distribué la moitié des photos que j'avais fait tirer.

Qu'avais-je appris ? Je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait fait après avoir disparu de sa chambre meublée à la mi-juillet. Je n'avais aucune preuve qu'elle ait eu un emploi postérieur à celui de serveuse, qu'elle avait quitté au mois d'avril. Et l'image que je commençais à me faire était beaucoup moins claire et nette que la photographie que je distribuais dans tout le quartier.

Paula était comédienne, ou voulait le devenir, mais elle n'avait pratiquement pas travaillé et avait manifestement cessé d'aller à ses cours. Elle s'était rendue, tard le soir, peut-être une demi-douzaine de fois, dans un débit de boissons, en compagnie d'un homme. C'était une fille solitaire mais elle n'avait guère passé de temps dans sa chambre. Où allait-elle en solitaire ? Allait-elle se promener dans le parc ? Allait-elle parler aux pigeons ?

Le lendemain matin, ma première pensée fut que j'avais trop vite expédié mon mystérieux correspondant. Il ne valait sans doute pas grand-chose mais ce que j'avais jusque-là ne valait rigoureusement rien.

Tout en prenant le petit déjeuner, je me dis qu'au départ, je ne m'étais pas vraiment attendu à trouver quoi que ce soit. Paula Høeldtke avait mis fin à ses activités de comédienne et de serveuse. Elle avait mis fin à sa qualité de locataire de l'hôtel meublé de Florence Edderling et à son rôle de fille de ses parents. À l'heure actuelle, elle vivait probablement une nouvelle vie et elle réapparaîtrait quand elle en aurait envie. Ou bien elle était morte et, dans ce cas, je ne pouvais guère l'aider.

J'envisageai un instant d'aller au cinéma mais je finis par passer la journée à rendre visite à des imprésarios. Aucun d'entre eux ne reconnut son nom ou son visage.

— Je suppose qu'elle n'allait qu'à des auditions libres, me dit l'un d'eux. Il y en a qui se cherchent tout de suite un agent, d'autres achètent les journaux professionnels et vont à n'importe quelle audition dans l'espoir de décrocher quelques petits rôles pour faire voir à un agent qu'ils ne sont pas n'importe qui.

— Quelle est la meilleure façon de s'y prendre ?

— La meilleure façon ? Avoir un oncle dans la partie, voilà la meilleure façon de s'y prendre.

Quand je fus las de parler à des imprésarios, je me rendis une fois de plus à l'hôtel meublé. Je sonnai à la porte de Florence Edderling qui m'ouvrit en secouant la tête.

— Je crois que je devrais vous faire payer un loyer, dit-elle. Vous passez plus de temps ici que certains de mes locataires.

— Je n'ai plus que quelques personnes à voir.

— Prenez tout votre temps. Personne ne s'est plaint et si ça ne les ennuie pas, moi ça ne me dérange pas du tout.

Parmi les locataires que je n'avais pas encore interrogés, seule une jeune fille se trouvait chez elle, ce soir-là. Elle habitait l'immeuble depuis le mois de mai et ne connaissait absolument pas Paula Høeldtke.

— Je voudrais bien pouvoir vous aider, me dit-elle, mais je ne crois même pas l'avoir jamais vue. Ma voisine qui a la chambre de l'autre côté du couloir m'a dit qu'elle vous avait parlé et que cette fille a disparu, ou quelque chose comme ça.

— On dirait bien, oui.

Elle haussa les épaules.

— J'aimerais pouvoir vous aider, mais..

*

Dans les premiers temps où j'ai cessé de boire, je me suis remis à fréquenter une femme qui s'appelle Jan Keane. Je l'avais connue avant mais nous avons cessé de nous voir quand elle était entrée aux A. A. Nous avons repris nos relations quand j'ai commencé à assister aux réunions.

Elle est sculpteur et habite et travaille dans un loft de Lispenard Street, qui se trouve à TriBeCa, tout près de Canal Street. Nous nous sommes mis à passer pas mal de temps ensemble, à nous voir trois ou quatre soirs par semaine et, de temps en temps, pendant la journée. Nous allions parfois ensemble aux réunions, mais nous faisons aussi d'autres choses. Nous allions au restaurant ou nous prenions chez elle les repas qu'elle préparait. Elle aimait visiter les galeries d'art de SoHo ou de l'East Village. Je l'avais rarement fait avant et je me suis aperçu que j'aimais ça. Je m'étais toujours senti un peu mal à l'aise dans ce genre de situation, sans savoir que dire quand je me trouvais devant un tableau ou une sculpture, et c'est grâce à elle que j'avais appris qu'il est tout à fait admis qu'on ne dise rien du tout.

Je ne sais pas ce qui s'est passé. Nos relations sont devenues plus intimes, comme c'est souvent le cas, et ont atteint le stade où je vivais à moitié dans Lispenard Street, où quelques-uns de mes vêtements étaient dans sa penderie et mes chaussettes et mes sous-vêtements dans un tiroir de sa commode. Au cours de nos conversations, il nous arrivait de nous demander s'il était raisonnable que je garde ma chambre à l'hôtel. N'était-ce pas du gaspillage que de payer un loyer alors que je n'étais pratiquement jamais là ? D'autre part, n'avais-je pas intérêt à la garder pour recevoir mes clients ?

Il y eut sans doute un moment où il eût été opportun que j'abandonne ma chambre et que je me mette à payer ma part des dépenses du loft. Il y eut aussi un moment où nous aurions pu parler d'engagement, de permanence et, pourquoi pas, de mariage.

Cependant, nous ne l'avions pas fait et, comme nous ne l'avions pas fait, la situation entre nous ne pouvait rester telle qu'elle était. Nous nous étions peu à peu éloignés, comme ça, par à-coups. Pendant les moments que nous passions ensemble, nous étions de plus en plus souvent songeurs ou silencieux, et nous étions de moins en moins souvent ensemble. Nous avons décidé – je ne me souviens franchement pas lequel de nous deux avait émis cette suggestion – qu'il nous fallait voir d'autres gens. C'est ce que nous

avons fait et nous nous étions aperçus que nous étions ainsi beaucoup plus mal à l'aise en compagnie l'un de l'autre. À la fin, doucement et sans que cela fasse un drame, je lui avais rendu deux livres qu'elle m'avait prêtés, j'avais récupéré mes vêtements qui étaient encore chez elle, j'avais pris un taxi pour rentrer à mon hôtel et voilà.

Cela avait traîné assez longtemps pour que la fin soit plutôt un soulagement mais je me sentais quand même souvent très seul et j'éprouvais une impression de perte. J'avais été moins éprouvé, quelques années plus tôt, par l'échec de mon mariage ; évidemment, comme, à cette époque-là, je buvais, j'étais beaucoup plus insensible.

Alors j'avais assisté à beaucoup de réunions et, au cours des réunions, j'avais parfois parlé de ce que je ressentais, parfois je l'avais gardé pour moi. Peu de temps après la séparation, j'avais essayé de sortir avec une femme mais, apparemment, je n'avais pas le cœur à ça. Maintenant, il m'arrivait de penser qu'il était peut-être temps pour moi de me remettre à sortir avec des femmes, ou une femme. C'est une pensée que j'avais souvent mais, jusqu'à présent, je n'avais rien fait pour la mettre en pratique.

Cela donnait un caractère un peu incongru à mes porte-à-porte dans un hôtel meublé du West Side et à mes conversations avec des femmes célibataires.

La plupart d'entre elles étaient un peu trop jeunes pour moi, mais elles ne l'étaient pas toutes. Il y a, dans les visites du genre de celles que je faisais, un je-ne-sais-quoi de favorable au flirt. Cela, je l'avais appris lorsque j'étais flic, un flic marié, d'ailleurs.

Parfois, en posant mes interminables questions sur l'insaisissable Paula Hoeldtke, j'avais conscience de ressentir une forte attraction pour la femme que j'interrogeais. Il arrivait aussi que je me rende compte que le courant passait dans les deux sens et que l'attraction était réciproque. J'imaginai un scénario qui nous conduisait à une intimité sentimentale et du pas de la porte au lit.

Ce pas, je ne pouvais jamais me décider à le franchir. Je ne me sentais pas dans le coup et, quand je quittais l'hôtel meublé après avoir parlé à six, à huit ou douze personnes, j'étais d'une humeur sombre et je me sentais indiciblement seul.

Cette fois-ci, il suffit d'une conversation pour me mettre dans cet état. Je retournai à ma chambre d'hôtel et restai assis devant mon téléviseur jusqu'à ce qu'il soit l'heure de me rendre à la réunion.

Ce soir-là, à St. Paul, le modérateur était une ménagère

d'Ozone Park. Elle nous raconta que, dans le temps, elle buvait son premier verre de la journée au moment où la Pontiac de son mari quittait l'allée de la maison. Elle cachait sa vodka sous l'évier, dans un récipient qui avait contenu un liquide pour nettoyer le four.

— La première fois que j'ai raconté cette histoire, dit-elle, une femme s'est écriée : « Oh, mon Dieu, et si vous vous étiez trompée de bouteille et vous aviez bu le vrai détergent pour le four ? » Je lui ai répondu : « Faut pas rêver, mon chou. Je ne risquais pas de me tromper de bouteille. Il n'y avait pas de vrai détergent pour le four. J'ai vécu dans cette maison pendant treize années et je n'ai jamais nettoyé le four. » De toute façon, ajouta-t-elle, ça, ce n'était pour moi que de l'ivrognerie mondaine.

Il y eut ensuite un tour de table et je parlai quand ce fut à mon tour de parler.

À dix heures du soir, toute l'assistance se leva pour réciter le Notre Père, à l'exception d'une certaine Carole qui se refuse à participer aux prières. Puis je repliai ma chaise et allai la ranger avec les autres, je jetai ma tasse à café aux ordures, portai des cendriers à l'avant de la salle, parlai à deux personnes et me retournai quand je m'entendis appeler par Eddie Dumphy.

— Oh, salut, lui dis-je. Je ne vous avais pas vu.

— J'étais au fond. Je suis arrivé un peu en retard. J'ai bien aimé ce que vous avez dit.

— Merci.

Je ne me rappelais pas ce que j'avais dit. Il me demanda si je voulais venir prendre un café. Je lui répondis que nous étions quelques-uns qui avions décidé d'aller au Flame et je l'invitai à se joindre à nous.

Nous parcourûmes deux cents mètres dans la Neuvième Avenue et nous retrouvâmes à six ou sept autour d'une grande table dans un coin de la salle. Je commandai un sandwich, des frites et du café. La conversation tourna surtout autour de la politique. Les élections avaient lieu dans deux mois et tout le monde disait ce qu'on dit tous les quatre ans : c'est vraiment dommage qu'il n'y ait pas quelqu'un de plus intéressant pour qui voter.

Je ne parlai guère. L'intérêt que je porte à la politique se limite au strict nécessaire. Il y avait, à notre table, une femme qui s'appelait Helen et qui était sobre depuis à peu près la même époque que moi. Cela faisait un certain temps que je caressais l'idée de l'inviter à sortir avec moi. Ce soir-là, je l'observai avec une attention particulière mais tous les détails que j'enregistrai étaient négatifs. Son rire m'écorchait les oreilles, elle avait besoin de se faire soigner les dents, et chaque phrase qui sortait de sa

bouche comportait l'expression *vous savez*. Le temps qu'elle termine son hamburger et notre idylle était mort-née. C'est un système à toute épreuve. On peut ainsi, en un rien de temps, passer les femmes en revue sans qu'elles s'en rendent compte.

Un peu après onze heures du soir, je glissai quelques pièces à côté de ma soucoupe, dis au revoir à chacun et portai ma note à la caisse. Eddie se leva en même temps que moi, régla sa note et me suivit dehors. J'avais presque oublié qu'il était là ; il avait encore moins que moi pris part à la conversation.

Maintenant, il me dit :

— C'est une belle soirée, n'est-ce pas ? Quand l'air est comme ça, on a envie de respirer plus à fond. Vous avez un moment ? Vous voulez bien qu'on fasse un peu de chemin ensemble ?

— Avec plaisir.

— Je vous ai téléphoné tout à l'heure. À votre hôtel.

— À quelle heure ?

— Je ne sais pas, au milieu de l'après-midi. Vers trois heures, peut-être.

— On ne m'a pas transmis le message.

— Oh, je n'en ai pas laissé. Ce n'était pas important et, de toute façon, vous ne pouviez pas me rappeler.

— C'est vrai, vous n'avez pas le téléphone.

— Si, j'en ai un. Il est posé sur la table de nuit. Il est très bien, seulement le seul ennui, c'est qu'il ne marche pas. De toute façon, je voulais juste bavarder un moment. Que faisiez-vous, vous étiez encore en train de chercher cette fille ?

— Disons que je fais comme si j'espérais la trouver.

— Toujours rien ?

— Pas encore.

— Qui sait ? Vous aurez peut-être un coup de pot. (Il prit une cigarette et la tapa contre l'ongle de son pouce.) Tout ce qu'ils racontaient, là-bas... La politique. J'avoue que je ne savais même pas de quoi ils parlaient. Vous allez voter, vous, Matt ?

— Je ne sais pas.

— On se demande comment ça se fait qu'il y ait des gens qui veulent être président. Vous voulez que je vous dise ? Moi, je n'ai jamais voté pour personne. Non, minute, là, j'ai menti. Vous voulez que je vous dise pour qui j'ai voté ? Abe Beame.

— Ça fait déjà un moment.

— Attendez que je réfléchisse, je vais vous dire en quelle année... C'était en 73. Vous vous rappelez de lui ? Un petit mec haut comme trois pommes. Il était candidat à la mairie et il a été élu. Vous vous rappelez ?

— Très bien.

Il se mit à rire.

— J'ai bien dû voter douze fois pour Abe Beame. Non, plus que ça. Au moins quinze fois.

— Apparemment, il vous a beaucoup impressionné.

— Ouais, sa profession de foi m'a vraiment beaucoup ému. Ça s'est passé comme ça : des types avaient dégotté un car scolaire et ils ont baladé une bande de gars dont je faisais partie dans tout le West Side. Dans chaque bureau de vote où je me pointais, j'avais un autre nom et une autre carte d'électeur et j'étais enregistré sous ce nom, alors j'allais dans l'isoloir et je faisais mon devoir, comme un bon petit soldat. C'était facile je n'avais qu'à faire ce qu'on m'avait dit et voter Démocrate.

Il s'interrompt pour allumer sa cigarette.

— Je ne me souviens pas combien ils nous payaient, poursuivit-il. J'allais dire cinquante dollars mais c'était peut-être moins que ça. Ça se passait il y a quinze ans et je n'étais qu'un gosse, alors il ne fallait pas grand-chose. Et puis ils nous payaient un repas et, bien sûr, toute la bande buvait à l'œil pendant toute la journée.

— Ça aurait sans doute suffi.

— C'est vrai, hein ? Boire un coup était un don du Ciel, même quand il fallait qu'on se le paie, mais quand c'était gratis, oh, la, la, il n'y avait rien de mieux.

— Il y avait là quelque chose qui était contraire à la logique, lui dis-je. Je me souviens d'un endroit à Washington Heights où je pouvais boire sans payer. Je m'y rendais en taxi depuis Brooklyn. La course me coûtait vingt dollars et je buvais pour dix à douze dollars de boissons alcoolisées, puis je rentrais chez moi en taxi et j'avais l'impression d'avoir vraiment réussi un coup fumant. Et je ne l'ai pas fait qu'une seule fois.

— Ça paraissait logique, à l'époque.

— Tout à fait.

Il tira une bouffée de cigarette.

— Je ne me rappelle plus qui se présentait contre Beame, dit-il. C'est drôle les choses dont on se souvient et celles qu'on oublie. Ce pauvre type, j'ai voté quinze fois contre lui et je ne me rappelle plus son nom. Ça aussi, c'est drôle. Après les deux ou trois premières fois où j'ai voté, je ne pouvais pas entrer dans un isoloir sans avoir une envie folle de les doubler. Vous savez, de voter le contraire, de prendre leur fric et de voter Républicain.

— Pourquoi ?

— Allez savoir ! À ce moment-là, j'avais déjà bu un ou deux coups et ça me donnait peut-être l'impression que c'était une bonne idée. Et je me disais que personne ne le saurait. Vote à bulletin secret, hein ? Seulement, je me suis dit « ouais, en

principe à bulletin secret mais il y a des tas de trucs qui devraient pas être, en principe, et s'ils peuvent nous faire voter quinze fois, d'un bout à l'autre de la ville, peut-être qu'ils peuvent savoir comment on a voté ». Alors j'ai fait comme j'étais censé faire.

— Vous avez voté pour le candidat Démocrate et sa liste.

— Exactement. De toute façon, c'était la première fois de ma vie que je votais. J'aurais pu l'année d'avant parce que j'avais l'âge mais je ne l'avais pas fait. Et puis j'ai voté quinze fois pour Abe Beame et ça a dû définitivement me purger parce que je n'ai plus jamais voté.

Nous attendîmes que le feu passe au rouge pour traverser la 57^e rue. Une voiture de patrouille, blanc et bleu, fonça vers le nord dans la Neuvième Avenue, en faisant hurler sa sirène. Nous nous tournâmes pour la suivre des yeux jusqu'à ce qu'elle ait disparu. On entendait encore le faible gémissement de sa sirène se détacher des autres bruits de la circulation.

— Quelqu'un a dû faire quelque chose de mal, me dit-il.

— À moins qu'il ne s'agisse que de deux flics pressés.

— Ouais. Dites, Matt, le truc dont ils parlaient, pendant le tour de table. La cinquième étape.

— Oui ?

— Je ne sais pas. Je crois que peut-être ça me fait peur.

Les étapes ont pour but de permettre aux alcooliques en voie de rétablissement de se changer, de progresser sur le plan spirituel. Les fondateurs des A. A. se sont aperçus que les gens qui acceptent de progresser sur le plan spirituel ont tendance à rester sobres, tandis que, tôt ou tard, ceux qui ne veulent pas se changer ont tendance à se remettre à boire. La cinquième étape consiste à avouer à Dieu, à nous-mêmes et à un autre être humain la nature exacte de nos torts.

Je dis tout cela à Eddie qui resta un instant pensif, puis demanda :

— Ouais, mais à quoi ça revient ? On prend quelqu'un à part et on lui raconte tout ce qu'on a fait de mal ?

— Plus ou moins. On lui parle de tout ce qui nous embête, tout ce qui pèse sur notre conscience. Parce que autrement, nous pourrions être tentés de boire pour essayer d'oublier.

Il réfléchit un instant.

— Je ne crois pas que je serais capable de le faire, me dit-il.

— Vous savez, rien ne presse. Il n'y a pas si longtemps que ça que vous avez cessé de boire, alors vous n'avez pas besoin de vous dépêcher.

— Sans doute.

— De toute façon, il y a des tas de gens qui vous diront que les

étapes, c'est de la connerie. « Ne buvez pas, allez aux réunions et tout le reste, c'est du vent. » Vous avez dû l'entendre dire.

— Oui, bien sûr. « Si vous ne buvez pas vous ne pouvez pas vous soûler. » Je me rappelle la première fois où j'ai entendu quelqu'un dire ça. Il m'a semblé que c'était la réflexion la plus brillante que j'avais jamais entendue.

— On ne peut pas dire que ce soit faux.

Il allait dire quelque chose mais s'arrêta quand une femme sortit de l'encoignure d'une porte et se planta devant nous, l'air hagard et le regard fou. Elle était entièrement enveloppée d'un châle et ses cheveux raides étaient emmêlés. Dans un bras, elle portait un bébé, tandis qu'un petit enfant, debout près d'elle, était pendu à son châle. Elle tendit une main, paume en l'air, sans un mot.

On aurait dit une habitante de Calcutta, pas de New York. Je l'avais déjà vue, au cours des dernières semaines, et à chaque fois, je lui avais donné de l'argent. Ce soir-là, je lui donnai un dollar et elle se retira dans l'ombre, sans dire un mot.

— J'ai horreur de voir une femme dans la rue comme ça, me dit-il. Et quand elle est avec ses gosses, bon sang, c'est pénible à voir.

— Je sais.

— Matt, est-ce que vous l'avez fait, vous ? Vous avez franchi la cinquième étape ?

— Oui, je l'ai fait.

— Vous avez tout dit, absolument tout ?

— J'ai essayé. J'ai dit tout ce que j'ai pu me rappeler.

Il resta un instant songeur.

— Évidemment, vous étiez flic, dit-il. Alors vous n'avez rien pu faire de grave.

— Oh, vous savez, j'ai fait beaucoup de choses dont je ne suis pas fier, dont certaines qui pourraient envoyer quelqu'un en prison. J'ai passé pas mal d'années dans la police et j'ai pris de l'argent presque depuis le début. Je n'ai jamais vécu de mon seul salaire.

— Tout le monde fait ça.

— Non, dis-je, tout le monde ne fait pas ça. Il y a des flics intègres, des flics indéliçats et j'étais de ceux-là. Je me disais que j'avais la conscience tranquille, que mes indéliçatesses étaient justifiées. Je ne pratiquais pas vraiment l'extorsion, je ne fermais pas les yeux sur des meurtres mais je prenais de l'argent et ce n'est pas pour cela qu'on m'avait engagé. C'était illégal. C'était malhonnête.

— Sans doute.

— Et ce n'est pas tout ce que je faisais. J'étais un voleur. Oui, je commettais des vols. Un jour où j'enquêtais sur un vol avec effraction, j'ai vu, à côté de la caisse, une boîte à cigares que le voleur n'avait pas dû remarquer et dans laquelle il y avait près de mille dollars. Je l'ai prise et l'ai mise dans ma poche. Je me suis dit que le propriétaire serait couvert par l'assurance, ou alors que c'était de l'argent qu'il n'avait pas déclaré et dans ce cas, je ne faisais que voler un voleur. J'avais toute une belle théorie mais ça ne change rien au fait que je prenais de l'argent qui n'était pas à moi.

— Des coups pareils, les flics en font tout le temps.

— Ils volent aussi les morts et je l'ai fait pendant des années. Disons que vous avez un macchab dans un foyer pour célibataires ou un appartement et qu'il a cinquante ou cent dollars sur lui, vous vous les partagez avec votre coéquipier avant de mettre le cadavre dans un sac. Ben oui, quoi, autrement ce fric sera perdu dans toutes les démarches administratives. Et même s'il y a un héritier, il n'en verra probablement jamais la couleur, alors pourquoi ne pas faire économiser du temps et du boulot à tout le monde et mettre cet argent dans votre poche ? Sauf que c'est du vol.

Il allait dire quelque chose mais je n'avais pas fini de parler.

— Et j'ai encore fait d'autres choses. J'ai fait envoyer des gars en prison pour des méfaits qu'ils n'avaient pas commis. Pas des enfants de chœur, bien sûr. Tous les gars que j'ai fait condamner comme ça étaient, au départ, de sales types. Je savais qu'un type avait fait un coup pour lequel je ne pouvais pas le faire condamner mais après, il m'arrivait de trouver un témoin oculaire assez influençable pour reconnaître en ce type l'auteur de quelque chose qu'il n'avait pas fait et c'était suffisant pour l'envoyer à l'ombre. Affaire classée.

— Ouais, c'est vrai qu'il y a beaucoup de gars, en taule, qui n'ont pas commis le truc pour lequel ils sont là. Pas tous, bien sûr. Mais il y a toujours trois ou quatre escrocs qui vous jurent qu'ils sont innocents du coup qui les a fait atterrir là, sauf qu'on ne peut pas les croire. On ne peut pas faire confiance à un escroc. Ce sont des menteurs. (Il haussa les épaules.) Mais parfois c'est la vérité.

— Oui, je sais mais je ne suis pas sûr de regretter d'avoir fait condamner à tort des gens qui avaient toutes les raisons de se trouver en prison. Je les ai retirés de la rue où leur présence n'était bénéfique à personne. Mais comme ça ne voulait pas dire que j'avais eu raison de le faire, il m'a semblé que ça faisait partie de ma cinquième étape.

— Alors vous en avez parlé à quelqu'un.

— Pas seulement de ça. Il y avait des choses qui n'étaient pas contraires à la loi mais qui me tracassaient plus que d'autres choses qui l'étaient. Comme d'avoir trompé ma femme quand j'étais marié. Comme de n'avoir pas eu de temps à consacrer à mes gosses ; comme de les avoir abandonnés à peu près à l'époque où j'ai quitté la police. Comme de n'avoir pas été là quand des gens avaient besoin de moi. J'avais une tante qui se mourrait d'un cancer de la thyroïde. C'était la sœur cadette de ma mère, la seule famille qui me restait et je me promettais tout le temps d'aller la voir à l'hôpital, seulement je remettais tout le temps ma visite et, finalement, ma tante est morte. Je me suis senti tellement coupable de ne pas être allé à l'hôpital que je ne suis pas allé à l'enterrement non plus. Oh, si, j'ai envoyé des fleurs et je suis entré dans une connerie d'église et j'ai allumé une connerie de cierge, ce qui a dû être un putain de réconfort pour la morte.

Nous marchâmes en silence pendant quelques minutes, nous dirigeant vers l'ouest, puis tournant à gauche dans la Dixième Avenue. Nous arrivâmes au niveau d'un pub assez miteux et je sentis une odeur à la fois écœurante et attirante de bière éventée, qui sortait par la porte ouverte. Il me demanda si j'étais déjà entré dans ce bistrot.

— Pas dernièrement, répondis-je.

— C'est un vrai coupe-gorge. Dites, Matt, vous avez déjà tué quelqu'un ?

— Deux fois dans l'exercice de mes fonctions. Et une fois accidentellement mais, là aussi, c'était dans l'exercice de mes fonctions. Une balle qui a ricoché a tué un enfant.

— Vous en avez parlé hier soir.

— Ah bon ? Des fois j'en parle, des fois non. Un jour, quand je n'étais plus dans la police, un type m'a agressé à propos d'une affaire sur laquelle je travaillais. Je l'ai envoyé valser mais il est mal tombé, il s'est cassé le cou et il en est mort. Une autre fois, bon Dieu, ça faisait toute une semaine que je n'avais pas bu, un Colombien complètement dingue s'est jeté sur moi avec une machette et je lui ai vidé mon flingue dans le corps. Alors, oui, j'ai tué quatre personnes et même cinq en comptant l'enfant. Mais en dehors du gosse, je ne crois pas que, pour un seul des autres, ça m'ait empêché de dormir. Et je ne me suis jamais fait de mouron pour les bonshommes que j'avais fait coffrer pour un méfait qu'ils n'avaient pas commis. Je pense que j'ai eu tort de le faire, je m'y prendrais autrement maintenant, mais tout ça ne me fait rien, comparé à ce que je ressens quand je pense que je ne suis pas allé voir tante Peg quand elle était mourante. C'est bien un

comportement d'alcoolique. Pour les gros trucs, c'est facile. Ce qui vous rend dingue, ce sont les petits trucs.

— Quelquefois, c'est aussi les gros trucs.

— Y a quelque chose qui vous tracasse, Eddie ?

— Oh merde, je sais pas. Je suis un type du quartier, Matt. Toute ma jeunesse s'est passée dans ces rues. Quand on a grandi dans ce qui était la Cuisine du Diable, il y a une chose qu'on a apprise : ne jamais rien dire à personne. « Parle pas de tes affaires à des étrangers. » Ma mère était une femme honnête, Matt. Elle trouvait dix *cents* dans une cabine téléphonique et elle regardait si elle trouvait à qui les rendre ; mais j'ai dû lui entendre dire mille fois : « Ne va pas raconter tes affaires à personne. » Et Dieu sait qu'elle en a bavé, la pauvre. Deux ou trois fois par semaine jusqu'à ce qu'il meure, le vieux rentrait à moitié bourré et la battait. Et elle gardait ça pour elle. Si quelqu'un lui demandait, elle répondait qu'elle était très maladroite, qu'elle s'était cognée dans une porte, qu'elle avait perdu l'équilibre, qu'elle était tombée dans l'escalier. Mais la plupart des gens savaient qu'il ne fallait pas demander. Quand on habitait la Cuisine on savait ce qui ne se demandait pas.

J'allais dire quelque chose mais il me prit par le bras et m'entraîna vers le bord du trottoir.

— Traversons, dit-il. Je préfère ne pas passer devant ce bistro si je peux faire autrement.

Le bistro en question s'appelait Grogan's Open House. Dans la vitrine, un néon vert vous proposait de la Harp blonde ou de la Guinness brune.

— Je traînais souvent ici, expliqua-t-il. Maintenant, j'aime mieux l'éviter.

Je voyais ce qu'il voulait dire. À un moment, j'avais passé mes jours et mes nuits à picoler chez Armstrong, alors, quand j'avais commencé à être sobre, je m'étais mis à faire de grands détours pour ne pas passer devant l'établissement. Quand je ne pouvais pas l'éviter, je détournais les yeux et accélérais mon allure, comme si autrement je risquais d'y être attiré malgré moi, à la façon du fer par un aimant. Puis, comme on ne lui avait pas renouvelé son bail, Jimmy était allé s'installer un peu plus loin au coin de la Dixième Avenue et de la 57^e rue, un restaurant chinois avait pris sa place et j'avais eu un problème de moins dans la vie.

— Vous savez qui est le propriétaire de ce bistro, Matt ?

— Quelqu'un qui s'appelle Grogan ?

— Pas depuis des années. C'est la boîte de Mick Ballou.

— Le Garçon boucher ?

— Vous connaissez Mickey ?

— De vue, seulement. De vue et de réputation.

— Oui, faut le voir et sa réputation n'est pas à faire. Vous ne verrez pas son nom sur la licence mais le bistrot est bien à lui. Quand j'étais gosse, son frère Dennis était mon meilleur ami. Puis Dennis est mort au Viêt-nam. Vous avez fait la guerre, Matt ?

Je secouai négativement la tête et expliquai :

— Les flics n'étaient pas mobilisés.

— J'ai eu la tuberculose, quand j'étais môme. Sur le moment, je ne l'ai pas su, mais ils ont vu ça sur les radios, alors j'ai été réformé. (Il jeta sa cigarette dans le caniveau.) Raison de plus pour que j'arrête de fumer. Mais pas aujourd'hui, hein ?

— Vous avez le temps.

— Ouais. C'était un type bien, Dennis. Après sa mort, j'ai fait des trucs avec Mick. Vous avez entendu les histoires qu'on raconte sur lui ?

— J'en ai entendu quelques-unes.

— Vous connaissez celle de Mick et du sac de bowling ? Et ce qu'il avait mis dedans ?

— Je n'ai jamais su s'il fallait vraiment y croire.

— Ben, moi, j'étais pas là. Mais une autre fois, c'était il y a quelques années, je me trouvais dans un sous-sol à quelques centaines de mètres de là où nous sommes en ce moment. Ils tenaient un type, j'ai oublié ce qu'il avait fait. Il avait dû moucharder. Ils sont dans la chaufferie, ils l'ont ligoté à un poteau avec de la corde à linge et lui ont mis un bâillon sur la bouche. Mickey met son long tablier de boucher, un qui vous couvre des épaules jusqu'aux pieds. Celui-ci est complètement blanc, à part les taches qu'il y a dessus. Et Mickey prend une batte de baseball, se met à cogner sur le type et le sang commence à gicler partout. La prochaine fois que je vois Mickey, il est à l'Open House et il porte son tablier. Il aime bien porter ce tablier, comme s'il était un boucher qui vient de finir son boulot et qui est passé boire un petit coup rapide. Il me dit : « T'as vu ça ? » en me montrant une nouvelle tache. « C'est du sang de mouche. »

Nous étions arrivé à un carrefour et nous traversâmes à nouveau la Dixième Avenue. Il me dit :

— Je n'ai jamais été un Al Capone mais j'ai pris part à des coups. Parce que, merde, quand j'ai voté pour Al Beame, c'est peut-être le boulot le plus réglo que j'aie jamais fait de ma vie. J'ai trente-sept ans et la seule fois que j'ai eu une carte d'assuré social, c'est quand j'étais à Green Haven et qu'ils me faisaient travailler dans la blanchisserie, pour je ne sais pas combien. Trente *cents* de l'heure ? Quelque chose comme ça, un truc ridicule, et il fallait

qu'ils en déduisent les impôts et la sécurité sociale, alors on était obligé d'avoir une carte d'assuré social. Jusque-là, je n'en avais jamais eu et après, je ne m'en suis plus servi.

— En ce moment, vous travaillez, n'est-ce pas ?

— Ouais, dit-il en hochant la tête. Des petits boulots alimentaires. Comme nettoyer deux bistrots après la fermeture. Chez Dan Kelly et Pete's All-American. Vous connaissez le All-American ?

— Ça, comme coupe-gorge... Il m'est arrivé d'y entrer pour boire un petit coup rapide mais c'est tout.

— Moi, je vais dans ces deux bistrots tard, la nuit ou tôt, le matin, je balaie, je sors les bouteilles vides et je remets les chaises autour des tables. Et puis il y a un déménageur du Village qui m'embauche, de temps en temps, pour la journée. Mais tout ça, c'est du travail au noir et il n'y a pas besoin de carte de sécurité sociale. Enfin, je m'en sors.

— Je vois.

— Je ne paie pas grand-chose comme loyer et je ne suis pas un gros mangeur, je n'ai jamais eu beaucoup d'appétit, alors qu'est-ce que j'ai comme dépenses ? Les boîtes de nuit ? Les beaux vêtements ? Du carburant pour mon yacht ?

— On dirait que vous vous débrouillez bien.

Il s'arrêta et se tourna vers moi.

— Ouais. Je parle, je parle, Matt. (Il mit les mains dans ses poches et se tint là, les yeux fixés sur le trottoir.) Mais le problème, c'est que j'ai fait des trucs dont je ne sais pas si je veux les raconter à quelqu'un. Me les avouer à moi-même, d'accord, de toute façon je sais déjà que je les ai faits – hein ? C'est juste une question d'être honnête avec soi-même et de regarder les choses en face. Et les avouer à Dieu, eh bien, là, mec, si Dieu n'existe pas, ça ne change rien et si Dieu existe il sait déjà tout ce qu'on a fait, alors c'est facile. Mais dire la vérité à une autre personne, merde, ça je ne sais pas, Matt. J'ai fait des choses pour lesquelles on vous met en prison et, dans certains cas, ça concerne aussi d'autres gens et je ne sais vraiment pas où j'en suis.

— Beaucoup de gens franchissent cette étape avec l'aide d'un prêtre.

— Comme une confession, vous voulez dire ?

— Je crois que ce n'est pas tout à fait pareil. On ne cherche pas tant une absolution en règle qu'un moyen de décharger sa conscience. On n'est pas forcément catholique et on n'est pas forcé de faire ça dans une église. On peut même trouver, aux A. A. un prêtre qui est sobre et qui a une idée de ce qu'est le programme. Mais même si ce n'est pas un prêtre comme ça, il est quand même

tenu d'observer le secret de la confession, alors vous n'auriez pas à craindre qu'il aille répéter quoi que ce soit à quelqu'un.

— Je serais incapable de vous dire à quand remonte la dernière fois que je suis allé dans une église. Non, minute, vous entendez ce que je viens de dire ? La vache, y a pas une heure, j'étais dans une église. Ça fait des mois que je vais dans des sous-sols d'église une ou deux fois par semaine. Mais la dernière fois que j'ai assisté à une messe, eh bien, au cours des dernières années, j'ai dû aller à deux mariages, des mariages catholiques, mais je n'ai pas communiqué. Ça doit faire au moins vingt ans que je ne me suis pas confessé.

— Ce n'est pas forcément à un prêtre que vous devez parler. Mais si vous avez peur que ça ne reste pas confidentiel...

— C'est comme ça que vous avez fait ? Vous avez parlé à un prêtre ?

— Non, à une autre personne du programme. Vous le connaissez. Jim Faber.

— Je ne crois pas que je le connais.

— Si, certainement. Il vient tout le temps à St. Paul, il y était ce soir. Il a quelques années de plus que moi. Les cheveux presque gris, il porte presque toujours un vieux blouson militaire. Il vous suffirait de le voir pour le reconnaître.

— Il n'était pas au Flame, n'est-ce pas ?

— Pas ce soir.

— Qu'est-ce que c'est, c'est un flic, un inspecteur, quelque chose comme ça ?

— Non, il est imprimeur, il a un atelier à lui dans la Onzième Avenue.

— Ah, Jim l'imprimeur, dit-il. Ça fait longtemps qu'il est sobre.

— Ça va faire neuf ans.

— Ouais, ben, ça fait longtemps.

— Il vous dirait qu'il a simplement réussi à tenir vingt-quatre heures à la fois.

— Ouais, c'est ce qu'ils disent tous. Ça fait quand même neuf putains d'années, hein ? Découpez ça comme vous voudrez, si ça vous plaît divisez-le en heures ou en minutes, au total, ça fait quand même neuf ans.

— C'est vrai.

Il prit une autre cigarette, se ravisa et la remit dans le paquet.

— Il est votre conseiller ?

— Pas officiellement. Je n'ai jamais eu de conseiller en titre. Je n'ai jamais été très doué pour faire les choses comme on est censé les faire. Jim est la personne que j'appelle quand je veux parler de quelque chose. Quand j'appelle quelqu'un.

— J'ai eu un conseiller environ deux jours après être sorti de sevrage. J'avais son numéro de téléphone à côté de mon appareil. Mon appareil ne marche pas et, de toute façon, je ne lui ai jamais téléphoné. On ne va pas aux mêmes réunions, alors je ne le vois jamais non plus.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Dave. Je ne connais pas son nom de famille et j'avoue que je ne sais plus très bien de quoi il a l'air, depuis le temps que je ne l'ai pas vu. Mais je n'ai quand même jamais jeté son numéro, alors je suppose qu'il est encore mon conseiller. Je veux dire que je pourrais l'appeler s'il le fallait – pas vrai ?

— Certainement.

— Je pourrais même franchir la cinquième étape avec lui.

— Si vous vous sentiez à l'aise avec lui.

— Je ne le connais même pas. Vous êtes le conseiller de quelqu'un, Matt ?

— Non,

— Quelqu'un s'est déjà confié à vous pour franchir sa cinquième étape ?

— Non.

Il y avait, sur le trottoir, une capsule de bouteille, qu'il envoya promener d'un coup de pied.

— Parce que je crois que c'est là que je veux en venir. C'est pas croyable, un voyou qui veut se confesser à un ancien flic. Évidemment, vous ne faites plus partie de la police mais est-ce qu'il vous faudrait encore, vous savez, faire un rapport sur ce que je pourrais dire ?

— Non. Je n'aurais pas, légalement, le droit de taire une information, comme un prêtre ou un avocat pourraient le faire, mais c'est pourtant ce que je ferais. Je considérerais ça comme une confidence.

— Vous accepteriez ? Ça ferait un putain de paquet, une fois que j'aurais commencé, vous n'aurez peut-être pas envie de vous farcir tout ça.

— Je me forcerai.

— Ça me fait un drôle d'effet de vous demander ça.

— Je sais. Ça m'a fait la même chose.

— Si ça ne concernait que moi... (Il ne termina pas la phrase.) Vous savez, dit-il, je crois que je vais attendre un ou deux jours, pour mettre de l'ordre dans mes idées, réfléchir à certains trucs. Puis, si vous êtes toujours d'accord, nous pourrions passer un moment ensemble et je pourrai vous dire des trucs. Si ça vous va.

— Rien ne presse, lui dis-je. Attendez d'être prêt.

Il secoua la tête.

— Si j'attends d'être prêt, je ne le ferai jamais. Non, accordez-moi le week-end, que je mette de l'ordre dans mes idées et après, nous le ferons.

— Justement, ça consiste en partie à mettre de l'ordre dans ses idées. Alors mettez-y tout le temps qu'il vous faut.

— C'est ce que je vais faire. (Il sourit et posa la main sur mon épaule.) Merci, Matt. Je suis presque arrivé, alors je crois que je vais vous dire bonsoir.

— Bonsoir, Eddie.

— Passez un bon week-end.

— Vous aussi. Nous nous verrons peut-être à une réunion.

— À St Paul, c'est juste du lundi au vendredi, hein ? De toute façon, j'y viendrai probablement lundi soir. Hé Matt ? Merci encore.

Il se dirigea vers son immeuble. Je fis encore un bout de chemin dans la Dixième Avenue, puis tournai dans une transversale. Un peu avant le coin de la Neuvième Avenue, trois jeunes gens qui se tenaient près d'une porte cessèrent de parler en me voyant arriver. Ils me suivirent des yeux jusqu'au coin de la rue et leur regard me fit l'effet d'une lame de couteau entre les omoplates.

À mi-chemin de mon hôtel, une prostituée me demanda si j'avais envie de faire la fête. Elle avait l'air jeune et fraîche mais, à l'heure actuelle, elles ont presque toutes cet air-là ; la drogue et les virus les empêchent de durer assez longtemps pour se faner.

Je lui dis qu'il nous faudrait remettre ça à une autre fois. Son sourire, au moins aussi énigmatique que celui de Monna Lisa, m'accompagna jusqu'à ce que j'arrive chez moi. Dans la 56^e rue, un homme noir, nu jusqu'à la taille, me demanda quelques pièces de monnaie. Quelques mètres plus loin, une femme sortit de l'ombre et me fit la même requête. Elle avait de longs cheveux blonds, raides et ternes, et le visage d'une journalière, comme on en voit sur ces photographies de la crise de 1929. Ils obtinrent chacun un dollar de ma part.

Aucun message ne m'attendait à la réception. Je montai dans ma chambre, pris une douche et me mis au lit.

Il y a plusieurs années, trois frères nommés Morrissey étaient propriétaires d'un petit immeuble en brique, de trois étages, dans la 51^e rue Ouest, à une cinquantaine de mètres de la rivière. Ils habitaient les deux derniers étages, louaient le rez-de-chaussée à un théâtre amateur irlandais et vendaient de la bière et du whisky après les heures de fermeture, au premier étage. À une époque, j'y allais souvent et, à une douzaine d'occasions, Mickey Ballou s'y

était trouvé en même temps que moi. Je ne me souviens pas avoir échangé un seul mot avec lui mais je me rappelle l'y avoir vu et avoir su qui il était.

Mon ami Skip Devœ avait dit de Ballou que, s'il avait dix frères et s'ils se tenaient tous en rond, on aurait eu l'impression de se trouver devant la série de menhirs de Stonehenge. Ballou avait cet aspect mégalithique et il avait également l'air de faire planer une sombre menace qu'il parvenait tout juste à contrôler. Un certain Aronow, fabricant de vêtements pour femmes, renversa un soir un verre sur Ballou. Aronow se confondit aussitôt en excuses, Ballou s'essuya et dit à Aronow de ne plus y penser, Aronow partit en voyage et ne revint pas avant un mois. Il ne rentra même pas chez lui pour faire ses bagages mais prit un taxi pour se rendre tout droit à l'aéroport et, moins d'une heure après l'incident, il se trouvait dans un avion. Nous fûmes tous d'accord pour dire que c'était un homme prudent mais pas trop prudent.

Tandis que j'étais là, couché, à attendre le sommeil, je me demandai ce qui pouvait tant tracasser Eddie et quel rapport cela pouvait avoir avec le Garçon boucher. Cela ne m'empêcha quand même pas de dormir. Je me dis que je n'allais pas tarder à l'apprendre.

Le beau temps dura tout le week-end. Le samedi, j'allai voir un match de base-ball : les Mets contre les Yankees. En rentrant chez moi, je laissai passer mon arrêt et continuai jusqu'au Village. Je dînai dans un restaurant italien de Thompson Street, arrivai juste à temps à une réunion, puis me couchai tôt.

Le dimanche, je me rendis chez Jim Faber et regardai les Mets sur une chaîne sportive de la télévision par câbles. Nous allâmes manger dans un restaurant chinois que Jim voulait essayer, puis nous rendîmes à une réunion à l'Hôpital Roosevelt. Le modérateur était une femme timide, au visage inexpressif, dont la voix ne portait pas plus loin que les deux premiers rangs. Comme nous étions au fond, il nous fut impossible d'entendre un mot de son témoignage. Je cessai de tendre en vain l'oreille et laissai mon esprit s'égarer. Je songeai d'abord à la partie de base-ball, puis me retrouvai en train de penser à Jan Kean et au plaisir qu'elle avait eu à aller voir des matches de base-ball, bien qu'elle n'eût qu'une vague idée de ce qui était en train de se passer sur le terrain. Elle m'avait dit un jour qu'elle aimait la parfaite géométrie des parties.

Une fois, je l'avais emmenée voir des combats de boxe mais ça ne lui avait pas plu. Elle m'avait dit qu'elle trouvait ça beaucoup trop fatigant à regarder. Par contre, elle adorait le hockey. Elle n'avait jamais vu un match avant que nous y allions ensemble et, pour finir, son amour pour ce sport était de beaucoup supérieur au mien.

La réunion se termina enfin et je rentrai directement chez moi. Je n'avais pas envie de me trouver avec des gens.

Le lundi matin, je me fis quelques dollars. Une femme qui était devenue sobre après qu'elle eut commencé à venir à St. Paul, avait emménagé depuis quelques mois avec un gars, à Rego Park. À ce moment-là, il était sobre mais cela faisait des années qu'il buvait, cessait de boire, puis recommençait et il s'était remis à boire peu de temps après qu'ils se furent mis en ménage. Il avait fallu à cette femme près de deux mois et une sérieuse correction pour qu'elle se rende compte qu'elle avait commis une erreur, qu'elle n'était pas obligée de supporter ça et elle était revenue s'installer en ville.

Cependant, certaines de ses affaires étaient restées là-bas et elle avait peur d'y retourner toute seule. Elle me demanda combien je me ferais payer pour l'accompagner et éventuellement la protéger.

Je lui dis qu'elle n'avait pas à me payer.

— Si, dit-elle, il est normal que je vous paie. Ce n'est pas

simplement un service entre gens des A. A. Quand il a bu, ce type est très violent et je ne veux pas aller là-bas sans quelqu'un dont c'est la profession de s'occuper des affaires de ce genre. J'ai les moyens de vous payer et je me sentirai plus à l'aise comme ça.

Elle chargea un chauffeur de taxi, qui s'appelait Jack Odegaard, de nous faire faire l'aller et retour.

Je l'avais déjà vu à des réunions mais je ne connaissais pas son nom de famille avant de le lire sur sa licence qui était collée sur la boîte à gants.

La femme s'appelait Rosalind Klein. Son petit ami s'appelait Vince Broglio et, cet après-midi-là, il n'avait rien d'un type très violent. Il resta presque tout le temps assis, l'air narquois, à ricaner sans rien dire, en suçotant une bouteille de Stroh's pendant que Roz emplissait deux valises et deux grands sacs en papier. Il regardait des jeux télévisés et utilisait la télécommande pour aller d'une chaîne à l'autre. L'appartement était jonché de boîtes de pizzas à moitié mangées, et de ces petits récipients en carton blanc dans lequel les restaurants chinois vous mettent la nourriture à emporter. Il y avait aussi des bouteilles de bière et de whisky vides, ainsi que des cendriers débordant de mégots et des paquets de cigarettes vides, roulés en boule et jetés dans les coins. À un moment, il me demanda :

— Vous êtes mon remplaçant ? Le nouveau Jules de Madame ?

— Non, je suis simplement venu pour lui tenir compagnie.

— Ce n'est pas à ça que nous servons tous ? dit-il en riant. Simplement à leur tenir compagnie ?

Quelques minutes plus tard, sans détourner les yeux de l'écran de télévision, il dit :

— Les femmes.

— Oui.

— Si c'était pas pour leur chatte, on vous filerait une prime pour les supprimer. (Comme je ne disais rien, il me lança un coup d'œil pour lire mon expression.) Ça, on pourrait l'interpréter comme une réflexion sexiste. (Il eut un peu de mal à sortir *interpréter* et, du coup, il s'intéressa plus à ce mot qu'à ce qu'il disait au départ.) Interpréter, dit-il, faut que je sois interprété, interpolé, interpellé. Vous comprenez, tout mon problème, c'est qu'une fois, j'ai été mal interprété. C'est pas un problème, ça ?

— Un problème de taille.

— Mais vous voulez que je vous dise ? C'est *elle* qui a un problème.

Jack Odegaard nous ramena en ville et se joignit à moi pour aider Roz à monter ses affaires dans son appartement. Avant

d'emménager à Rego Park, elle habitait la 57^e rue, à quelques pas de la Huitième Avenue. Maintenant, elle vivait dans une tour au coin de la 70^e rue et de West End Avenue.

— J'avais un grand deux-pièces, dit-elle, et maintenant je vis dans un studio, et ça me coûte plus du double de ce que je payais avant. Je devrais me faire soigner pour avoir lâché mon ancien appartement. Mais j'allais m'installer dans un beau trois-pièces à Rego Park. Vous avez vu l'appartement, enfin si vous pouvez imaginer ce qu'il était avant de devenir une porcherie. Et puis, quand on a l'intention d'engager une liaison durable, il faut bien montrer qu'on y croit, n'est-ce pas ?

Elle donna à Jack cinquante dollars pour la course et me paya cette mission hasardeuse cent dollars. Elle en avait les moyens, tout comme elle avait les moyens de payer ce loyer plus cher ; elle gagnait bien sa vie en travaillant à la rédaction d'une chaîne de télévision. Je ne sais pas, au juste, quel travail elle y faisait, mais je suppose qu'elle le faisait bien.

Je pensais que je verrais peut-être Eddie à St. Paul, ce soir-là mais il n'y était pas. Je me rendis ensuite au Paris Green pour parler au barman qui avait reconnu Paula Høeldtke sur la photo. Je me disais qu'il avait pu se rappeler quelque chose mais ce n'était pas le cas.

Le lendemain matin, j'appelai la compagnie du téléphone et appris que la ligne de Paula Høeldtke avait été coupée. Je voulais savoir quand cela avait été fait et pour quelle raison mais il me fallut passer par différents services avant de trouver quelqu'un qui soit autorisé à me le dire. L'abonnée avait résilié son abonnement, me dit une dame qui me demanda ensuite de ne pas quitter un instant. Elle revint pour m'informer que le compte n'était pas réglé et qu'il y avait un solde au crédit de l'abonnée. Je lui demandai comment c'était possible ; l'abonnée avait-elle payé un excédent en réglant sa dernière facture ?

— Elle n'a jamais reçu de dernière facture, me répondit la dame. Elle n'a manifestement pas laissé d'adresse. Elle avait versé une caution, avant l'installation, et la dernière facture se montait à moins que la somme versée pour la caution. D'ailleurs...

— Oui ?

— D'après l'ordinateur, elle n'avait rien payé depuis le mois de mai. Mais comme elle n'avait pas de grosses factures, elle n'avait pas dépassé le montant de la caution.

— Je vois.

— Si elle nous fait connaître son adresse actuelle, nous pourrons lui faire parvenir la somme qui lui est due. Elle ne veut

peut-être pas se déranger pour ça, étant donné que ça ne fait que quatre dollars et trente-sept *cents*.

Je lui dis qu'en effet Paula devait avoir d'autres préoccupations.

— Vous pourriez encore faire une chose pour moi, lui dis-je. Pourriez-vous me dire la date précise à laquelle elle a mis fin à son abonnement ?

— Un instant, me dit-elle. (J'attendis.) C'était le 20 juillet.

Cela ne me parut pas normal et je consultai mes notes pour m'en assurer. J'avais raison : Paula avait payé son dernier loyer le 6, Florence Edderling était entrée dans la chambre et l'avait trouvée vide le 16, et Georgia Price avait emménagé le 18. Cela voulait dire que Paula aurait attendu au minimum cinq jours après avoir quitté les lieux pour résilier son abonnement. Si elle avait attendu aussi longtemps pour le faire, pourquoi prendre la peine de le faire ? Et si elle avait appelé, pourquoi ne pas donner sa nouvelle adresse ?

— Cela ne cadre pas du tout avec les dates que j'ai là, dis-je. Serait-il possible qu'elle ait résilié son abonnement avant ça et qu'il ait fallu quelques jours pour que sa demande soit enregistrée ?

— Ça ne marche pas comme ça. Quand nous recevons une demande d'interruption de la ligne, nous l'exécutons aussitôt. Nous n'avons pas besoin d'envoyer quelqu'un sur place pour interrompre la ligne. Nous faisons cela de loin, par ordinateur.

— C'est étrange. Elle avait déjà déménagé.

— Attendez un instant. Je vais encore taper ça et voir ce que dit l'ordinateur. (Je n'attendis pas longtemps.) D'après ce que je vois, la ligne a été utilisée jusqu'à ce que nous recevions la demande de résiliation, le 20 juillet. Évidemment, une erreur d'ordinateur est toujours possible.

Je bus une tasse de café en parcourant les notes que j'avais prises. Puis j'appelai Warren Høeldtke en P. C. V. à son magasin d'exposition de voitures. Je lui dis :

— Je viens de tomber sur un petit détail qui ne me paraît pas logique. Je ne pense pas que ça ait beaucoup d'importance mais je préfère vérifier. J'aimerais que vous me donniez la date de votre dernier appel téléphonique à Paula.

— Voyons... C'était dans les derniers jours de juin et...

— Non, ça, c'était la dernière fois que vous lui avez parlé. Mais vous l'avez appelée plusieurs fois après ça, n'est-ce pas ?

— Oui, et à la fin, on nous a informés que la ligne avait été coupée.

— Mais avant ça, vous êtes tombés plusieurs fois sur son répondeur. Je voudrais connaître la date du dernier de ces appels.

— Oui, je vois, dit-il. Oh, la la ! j'ai bien peur que ma mémoire ne soit pas assez fidèle. C'est vers la fin juillet que nous sommes partis en voyage et, juste après notre retour, nous avons appelé et appris que sa ligne était coupée, alors ça devait être vers la mi-juillet. Je crois que je vous l'ai déjà dit.

— Oui.

— En ce qui concerne la dernière fois où nous avons eu son répondeur, ça devait être avant notre départ pour la région des Blak Hills mais je serais incapable de vous donner la date.

— Vous devriez pouvoir la trouver.

— Ah ?

— Vous gardez vos factures de téléphone ?

— Bien sûr. Mon comptable piquerait une crise si je ne les gardais pas. Ah, je vois. Je me disais qu'il n'y aurait pas de trace des appels quand nous n'avions pas pu la joindre mais, évidemment, si nous avons eu le répondeur, ça fait comme un appel normal. Et ce serait donc sur la facture.

— C'est ça.

— Malheureusement, les factures payées ne sont pas ici. Mais ma femme sait certainement où elles sont. Vous avez le numéro de mon domicile ? (Je lui répondis que je l'avais.) Je vais l'appeler d'abord, me dit-il, comme ça elle aura tout sous la main quand vous l'appellerez.

— Pendant que vous lui parlez, prévenez-la que j'appellerai en P. C. V. Je suis dans un taxiphone.

— Pas de problème. D'ailleurs, j'ai une meilleure idée ; donnez-moi le numéro de votre cabine et c'est elle qui vous appellera.

J'appelais d'un téléphone public, dans la rue, et je ne voulais pas le lâcher. Quand il eut raccroché, je continuai de tenir le combiné à mon oreille pour avoir l'air d'être en communication. Je laissai ainsi passer quelques minutes pour que Hoeldtke ait le temps de téléphoner à sa femme, quelques minutes de plus pour que sa femme ait le temps de parcourir les factures payées. Puis, sans cesser de tenir le combiné à mon oreille, j'appuyai sur le crochet commutateur pour qu'elle n'ait pas le signal occupé quand elle appellerait la cabine. À deux reprises, je vis quelqu'un s'approcher puis s'écarter de quelques pas pour attendre que j'aie terminé. À chaque fois, je me retournai et dis que je regrettais mais que j'en avais sans doute pour un bon moment.

Je commençais à me lasser de faire mon petit numéro de théâtre de rue quand le téléphone sonna enfin. Je dis « allô ! » et une femme à la voix assurée me dit :

— Allô ! Ici Betty Hoeldtke, je voudrais parler à Matthew Scudder.

Je me présentai et elle me dit que son mari lui avait expliqué ce que je cherchais à savoir.

— J'ai, sous les yeux, le relevé du mois de juillet. Il comprend trois coups de téléphone à Paula. Deux d'entre eux ont duré deux minutes, l'autre, trois. J'étais en train de me demander comment nous avions pu mettre trois minutes pour laisser un message lui demandant de nous rappeler mais, bien sûr, il fallait d'abord que nous écoutions son message, n'est-ce pas ? Remarquez qu'il me semble parfois que les ordinateurs de la compagnie du téléphone vous facturent plus de minutes que n'en a duré votre appel.

— Quelles étaient les dates de ces coups de téléphone, madame Hoeldtke ?

— Le 5 juillet, le 12 juillet et le 17 juillet. J'ai aussi regardé pour le mois de juin, et la dernière fois que nous avons parlé à Paula, c'était le 19 juin. C'est sur le relevé parce qu'elle avait l'habitude de nous téléphoner et nous la rappelions.

— Votre mari m'a parlé du système que vous utilisez.

— Ça me met un peu mal à l'aise et pourtant on ne peut vraiment pas dire que c'était malhonnête. Mais quand même, j'ai toujours l'impression...

— Madame Hoeldtke, quelle était la date de votre dernier coup de fil à Paula ?

— Le 17 juillet. D'habitude, elle téléphonait le dimanche, et la première fois que nous avons appelé et que nous sommes tombés sur le répondeur, c'était un dimanche, le 5 juillet, et le 12 était une semaine plus tard et le 17, voyons... dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi... le 17 devait être un vendredi et...

— Vous êtes tombés sur son répondeur le 17 juillet ?

— Sans doute, puisque c'est l'appel qui a duré trois minutes. J'ai dû lui laisser un message plus long que d'habitude pour lui dire que nous partions pour le Dakota au milieu de la semaine suivante et lui demander de surtout nous appeler avant notre départ.

— Attendez, je prends quelques notes, dis-je en écrivant dans mon carnet l'essentiel de ce qu'elle m'avait dit.

Quelque chose ne collait pas. Probablement, cela voulait simplement dire que quelqu'un se trompait de dates mais j'étais prêt à passer le temps qu'il faudrait pour trouver où était l'erreur, comme un caissier de banque qui travaille trois heures de plus pour rétablir un écart de dix *cents*.

— Monsieur Scudder ? Qu'est-il arrivé à Paula ?

— Je ne sais pas, madame.

— J'ai parfois comme un affreux pressentiment. Je me dis que Paula est... (l'hésitation se prolongea.) Morte, dit M^{me} Hoeldtke.

— Rien ne permet de le supposer.

— Y a-t-il quelque chose qui permet de supposer qu'elle est vivante ?

— Apparemment, elle a fait ses bagages et a quitté sa chambre de son plein gré. C'est plutôt bon signe. Si elle avait laissé ses vêtements dans la penderie, je serais moins optimiste.

— Oui, bien sûr. Je vois ce que vous voulez dire.

— Mais je n'ai guère d'idée de l'endroit où elle a pu aller ni de ce qu'était sa vie au cours des derniers mois où elle habitait la 54^e rue Ouest. Vous a-t-elle donné une idée de ce qu'elle faisait ? A-t-elle parlé d'un petit ami ?

Je posai d'autres questions du même ordre mais ne tirai pas grand-chose de Betty Hoeldtke. Au bout d'un moment, je lui dis :

— Vous savez, madame, un de mes problèmes est que si je connais l'aspect physique de votre fille, j'ignore tout de sa personnalité. Quels étaient ses rêves ? Qui étaient ses amis ? Que faisait-elle pour passer le temps ?

— Il me serait beaucoup plus facile de vous répondre si vous me demandiez ça à propos de mes autres enfants. Paula était rêveuse mais je ne sais pas à quoi elle rêvait. Au lycée, c'était une enfant tout à fait moyenne et normale mais je pense que c'était parce qu'elle n'était pas prête à se révéler sous son vrai jour. Elle cachait — peut-être qu'elle se cachait

— sa véritable personnalité. (Elle poussa un soupir.) Elle a eu des amourettes, comme toutes les lycéennes, mais rien de bien sérieux. Quand elle était à Bail State, je ne crois pas qu'elle ait vraiment eu un petit ami, après la mort de Scott. Elle...

Je lui demandai qui était Scott et ce qui lui était arrivé. C'était l'amoureux et pour ainsi dire le fiancé de Paula quand elle était en deuxième année à l'université, et il avait perdu le contrôle de sa motocyclette dans un virage.

— Il a été tué sur le coup, poursuivit-elle. Je crois qu'à ce moment-là, quelque chose a changé en Paula. Après ça, elle a eu des relations amicales avec des garçons, mais c'est à cette époque qu'elle a *vraiment* commencer à s'intéresser au théâtre et les garçons qui étaient ses amis suivaient, comme elle, les cours de théâtre. Je ne pense pas qu'il ait guère été question de relations amoureuses. Ceux avec qui elle passait le plus de temps, à mon avis, ils n'avaient aucune envie de nouer des relations amoureuses avec des filles.

— Je vois.

— Je me suis fait du souci pour elle à partir du jour où elle est

allée vivre à New York. Elle est la seule qui soit partie, vous savez. Tous mes autres enfants sont restés dans la région. Je ne l'ai pas fait voir, elle n'en a rien su, et je ne crois pas que Warren se soit rendu compte à quel point j'étais inquiète. Et maintenant, elle a disparu de la surface de la terre...

— Elle peut très bien réapparaître tout aussi brusquement, lui dis-je.

— J'ai toujours pensé qu'elle était allée à New York pour se trouver. Pas pour devenir comédienne, elle ne semblait pas y attacher tellement d'importance. Mais pour se trouver. Et maintenant, j'ai peur qu'elle soit perdue.

Je déjeunai à l'éventaire d'un marchand de pizzas, dans la Huitième Avenue. On me servit une grosse tranche de « Sicilienne » que je saupoudrai généreusement de piment rouge en poudre, mangeai debout et fis descendre avec un petit Coca. Cela me parut plus rapide et moins hasardeux que de me rendre, disons, au Druid's Castle et de découvrir, en le voyant dans mon assiette, ce qu'était le « crapaud-dans-le-trou ».

Le mardi, il y avait une réunion à midi à l'Hôpital St. Clare et je me souvins qu'Eddie m'avait dit qu'il s'y rendait de temps en temps. J'y arrivai en retard mais je restai jusqu'à la fin. Eddie ne vint pas.

J'appelai mon hôtel pour savoir s'il y avait des messages pour moi. Rien.

J'ignore ce qui me poussa à partir à la recherche d'Eddie. Mon instinct de flic, peut-être. Je m'étais attendu à le trouver à St. Paul, la veille au soir, mais ne l'y avais pas vu. Il pouvait avoir changé d'avis et ne plus vouloir franchir la cinquième étape avec mon aide ou avoir simplement eu envie d'y réfléchir un peu plus longtemps et s'être abstenu de venir à la réunion pour éviter de me voir avant d'être prêt. Il pouvait aussi avoir décidé de regarder quelque chose, ce soir-là, à la télévision, ou être allé à une autre réunion, ou faire une longue promenade.

Sauf qu'il était alcoolique et qu'il avait été préoccupé et que ces conditions pouvaient l'avoir poussé à oublier toutes les belles raisons qu'il avait de ne pas toucher à l'alcool. Même s'il s'était mis à boire, ce n'était pas une raison pour que je parte à sa recherche. On ne doit aider quelqu'un que lorsqu'il le demande. En attendant, la meilleure chose que je pouvais faire pour lui était de le laisser tranquille.

Peut-être que j'en avais tout simplement assez d'essayer de suivre la piste déjà froide de Paula Høeldtke. Peut-être que je partis à sa recherche parce que je pensais qu'il serait facile à trouver.

Ce ne fut quand même pas si simple. Je savais dans quelle rue il habitait mais je ne savais pas dans quel immeuble, je n'avais pas très envie d'aller de porte en porte en lisant les noms sur les plaques à côté des sonnettes et sur les boîtes aux lettres. Je consultai l'annuaire pour voir s'il y figurait toujours bien qu'on lui eût coupé le téléphone. Je ne l'y trouvai pas.

J'appelai les Renseignements, me présentai comme un agent de police et m'inventai un numéro de matricule. C'est une infraction mais je ne pense pas que ce genre d'incartade puisse vous valoir l'enfer. Je ne demandais pas à la personne qui m'avait répondu de faire quelque chose d'illégal, je lui demandais juste de me rendre un service qu'elle aurait refusé à un simple citoyen. Je lui dis que l'inscription de cet ancien abonné remontait à un ou deux ans. Elle n'avait pas ce nom dans son ordinateur mais elle trouva un vieil annuaire alphabétique et voulut bien le regarder.

Je lui avais dit que je cherchais un E. Dumphy qui vivait aux environs du numéro 400 de la 51^e rue Ouest. Elle ne le trouva pas mais elle avait un P. J. Dumphy qui habitait au 507 de la 51^e rue Ouest, ce qui le mettait à quelques portes à l'ouest de la Dixième Avenue. C'était tout à fait vraisemblable. L'appartement avait été celui de sa mère et Eddie n'avait pas dû prendre la peine de faire changer le nom de l'abonné.

Tout comme ses voisins, le numéro 507 était un vieil immeuble de cinq étages, aux loyers bloqués. Il n'y avait pas une plaque pour identifier chacune des sonnettes ou des boîtes aux lettres mais, sur un bout de carton blanc, glissé dans la fente, à côté de la sonnette du 4-C, le nom dumphy était écrit à la main.

Je sonnai et attendis. Au bout d'un moment, je sonnai à nouveau et attendis encore.

J'appuyai ensuite sur la sonnette à côté du mot gardien. J'entendis un déclic, poussai la porte et pénétraï dans un long vestibule qui sentait la souris, le chou cuit et le renfermé. Au bout du vestibule, une porte s'ouvrit ; la femme qui apparut était grande et ses cheveux blonds et raides étaient retenus en arrière par un élastique. Elle était vêtue d'un blue-jeans complètement élimé aux genoux et d'une chemise de flanelle à carreaux dont les manches étaient retroussées jusqu'au coude et les deux boutons du hauts étaient défaits.

— Je m'appelle Scudder, lui dis-je. Je cherche un de vos locataires. Edward Dumphy.

— Ah, oui. M. Dumphy habite au troisième. Un des appartements du fond. Je crois que c'est le 4-C.

— J'ai sonné chez lui. Ça ne répond pas.

— Alors il a dû sortir. Il vous attendait ?

— Non mais je l'attendais.

Elle me regarda. Vue de loin, elle m'avait paru plus jeune mais, de plus près, on voyait qu'elle n'avait pas loin de quarante ans. Elle les portait bien. Elle avait une pointe de cheveux sur son front haut et large, la mâchoire bien dessinée, des pommettes saillantes. Un visage au modelé intéressant. J'avais tenu compagnie à un sculpteur assez longtemps pour penser en ces termes et la rupture était trop récente pour que cette habitude fût perdue.

Elle me demanda :

— Vous pensez qu'il est là-haut ? Et qu'il ne répond pas quand on sonne chez lui ? Évidemment, il se pourrait que sa sonnette soit en panne. Je les répare quand les clients me le signalent mais si on ne reçoit pas souvent de visites on ne sait pas forcément que sa sonnette ne marche pas. Vous voulez monter et frapper à sa porte ?

— Je crois que ce serait mieux.

— Vous vous faites du souci pour lui, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Oui, mais je ne saurais vous dire pourquoi.

Elle n'hésita pas un instant.

— J'ai la clé, dit-elle. À moins qu'il ait changé de serrure ou qu'il en ait mis une de plus. Dieu sait que moi, je le ferais, dans une ville comme New York.

Elle rentra chez elle et revint avec un trousseau de clés, puis, après avoir fermé sa serrure à double tour, elle gravit les marches. Dans la cage d'escalier, de nouvelles odeurs vinrent se joindre à celle des souris et du chou. La bière et l'urine éventées. La marijuana. La cuisine mexicaine.

— Quand ils changent leur serrure ou en ajoutent une autre, dit-elle, je devrais, en principe, en avoir la clé. Il y a même une clause à cet effet dans le bail ; le propriétaire a le droit d'accès à tous les appartements. Mais personne ne la respecte et le propriétaire s'en moque et moi aussi. J'ai une clé qui est marquée 4-C, mais ça ne veut pas dire qu'elle pourra ouvrir quelque chose.

— Nous allons l'essayer.

— C'est tout ce que nous pouvons faire.

— Pas tout à fait, lui dis-je. Parfois, je ne me débrouille pas trop mal pour ouvrir une serrure sans la clé.

— Ah bon ? (Elle se retourna pour me regarder.) Ce doit être très utile dans votre profession. Qu'est-ce que vous faites comme métier, serrurier ou cambrioleur ?

— Dans le temps, j'étais flic.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je suis un ancien flic.

— Sans blague. Vous m'avez dit votre nom mais je l'ai oublié.

Je le lui répétais. Tandis que nous montions, j'appris qu'elle s'appelait Willa Rossiter et qu'elle était gardienne de l'immeuble depuis une vingtaine de mois. En échange de ses services, elle ne payait pas de loyer pour son appartement.

— Mais, en fait, ça ne coûte rien au propriétaire, dit-elle, parce que, de toute façon, il ne le louerait pas. Il y a trois appartements vides dans l'immeuble, en dehors du mien. Ils ne sont pas à louer.

— Pourtant, ils devraient vite trouver un locataire.

— Ils seraient loués en un clin d'œil et ils rapporteraient mille dollars par mois ; c'est dingue. Mais il préfère garder les appartements libres en réserve. Il a l'intention de vendre l'immeuble en copropriété et, finalement, chaque appartement inoccupé est pour lui un atout et un appartement qu'il pourra vendre, le moment venu, au cours du marché immobilier.

— Mais en attendant, il perd mille dollars par mois, par appartement vide.

— Je pense que finalement, pour lui, ça en vaudra la peine. Si l'immeuble devient une copropriété, il touchera cent mille dollars pour chacun de ces clapiers. C'est comme ça, à New York. Je ne crois pas que, dans tout le pays, il y ait un seul endroit où on vous donnerait ça pour tout cet immeuble.

— Partout ailleurs, dans ce pays, cet immeuble serait condamné.

— Pas forcément. L'immeuble est solide. Il a plus de cent ans et quand on a construit ces vieux immeubles, c'était pour en faire des logements bon marché pour la classe ouvrière. Ils ne sont pas comme les bâtiments de grès brun de Park Slope et de Clinton Hill, qui étaient très cossus, à leur époque. Mais c'est quand même de la bonne construction. Et ça, c'est la porte de M. Dumphy. Au fond, à droite.

Arrivée à la porte, elle frappa fermement. Comme il n'y avait pas de réponse, elle frappa à nouveau, plus fort. Nous nous regardâmes, elle haussa les épaules et inséra sa clé dans la serrure. Elle la tourna deux fois.

Dès qu'elle eut entrouvert la porte, je sus ce que nous allions trouver. Je la saisis par l'épaule.

— Je vais y aller, lui dis-je. Il ne faut pas que vous voyiez ça.

— Qu'est-ce que ça sent ?

Je l'écartai et entrai pour voir où se trouvait le cadavre.

C'était le typique appartement ouvrier, composé de trois petites pièces en enfilade. L'entrée donnait sur un séjour meublé d'un

canapé et d'un fauteuil assortis et d'un téléviseur sur une petite table. Le siège du fauteuil était défoncé et le tissu était complètement élimé sur les bras du fauteuil et ceux du canapé. Sur la table du téléviseur, il y avait un cendrier et dans ce cendrier, il y avait deux mégots.

La pièce suivante était la cuisine. La cuisinière, l'évier et le réfrigérateur étaient alignés contre un mur et, au-dessus de l'évier, une petite fenêtre donnait sur un conduit d'aération. De l'autre côté, sur une vieille baignoire à pieds de griffon, on avait posé une planche de contreplaqué, recouverte d'une couche de peinture brillante blanc cassé, pour en faire une table de salle à manger. Une tasse à café vide était posée dessus, ainsi qu'un autre cendrier sale. Des assiettes sales étaient empilées dans l'évier et des assiettes propres étaient rangées sur l'égouttoir posé sur la paillasse.

La dernière pièce était la chambre et c'est là que je trouvais Eddie. Il était assis, affalé en avant, sur le bord de son lit défait. Il était vêtu d'un seul tee-shirt blanc, ordinaire. Une pile de magazines en papier brillant était à côté de lui, sur le lit, et il y en avait un devant lui, par terre, sur le linoléum. Ce dernier magazine était ouvert sur une double page où s'étalait la photo d'une jeune femme pieds et poings liés, le corps ficelé avec une corde savamment enroulée. Ses seins opulents étaient emprisonnés par un fil de lampe ou quelque chose de similaire, et son visage était contracté par une grimace de peur et de terreur peu convaincante.

Il y avait une corde autour du cou d'Eddie, un nœud coulant façonné dans un morceau de corde à linge enrobée de plastique. L'autre bout était fixé à un tuyau qui traversait le plafond.

— Oh, mon Dieu !

Willie Rossiter avait voulu voir ce qu'il en était.

— Que s'est-il passé ? s'écria-t-elle. Mon Dieu, que lui est-il arrivé ?

Je savais ce qui était arrivé.

Le flic s'appelait Andreotti. Son collègue, un agent à la peau café au lait, était au rez-de-chaussée, en train de prendre la déposition de Willa. Andreotti, un gars bâti comme un ours, des cheveux noirs, hirsutes, des sourcils broussailleux, m'avait suivi jusqu'au troisième étage et dans l'appartement d'Eddie. Il me dit :

— Vous avez été, vous-même, dans la police, alors vous connaissez la marche à suivre et je suppose que vous l'avez observée. Vous n'avez touché à rien et vous avez tout laissé dans l'état où vous l'avez trouvé, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— C'était un de vos amis, vous l'attendiez et il n'est pas venu. Comment ça, il vous avait donné rendez-vous ?

— Nous devions nous voir hier.

— Ouais, ben, il aurait pas été en état de venir. L'adjoint du médecin légiste fixera l'heure de sa mort mais je peux vous dire tout de suite que ça fait plus de vingt-quatre heures. Je me fiche de ce que dit le règlement, moi, je vais ouvrir la fenêtre. Pourquoi vous allez pas vous occuper de celle de la cuisine ?

J'allai l'ouvrir, ainsi que celle du séjour. Quand je revins, il me demanda :

— Alors il n'est pas venu et puis quoi ? Vous lui avez téléphoné ?

— Il n'avait pas le téléphone,

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Sur la caisse d'oranges, dressée debout, qui servait de bibliothèque et de table de nuit, il y avait un téléphone noir à cadran. Je lui dis qu'il ne marchait pas.

— Ah ouais ? (Il porta l'écouteur à son oreille, maintint le combiné sous son menton et dit :) C'est vrai. Qu'est-ce qu'il a, il est débranché ?

— Non, ça fait un certain temps qu'il est coupé.

— Qu'est-ce qu'il faisait de ça, il le gardait comme souvenir ? Merde, j'aurais pas dû le toucher. Pas qu'on risque d'envoyer des gars relever les empreintes. C'est déjà pratiquement une affaire classée, pas de mystère, vous croyez pas ?

— C'est ce qu'on dirait.

— J'en ai déjà vu deux comme ça. Des gosses, lycéens ou étudiants. Le premier que j'ai vu, je me suis dis « merde, c'est pas une façon de se suicider ». Parce que c'était un gamin qu'on a trouvé dans sa penderie et, je sais pas si vous pouvez vous l'imaginer, il était assis sur une caisse renversée, une de ces caisses

en plastique où ils mettent les bouteilles de lait, vous voyez ? Il avait un drap de lit noué autour du cou et le drap était passé par-dessus le machin, là, cette barre horizontale où on suspend les cintres. Bon, disons que vous voulez vous pendre, c'est pas comme ça qu'il faut vous y prendre. Parce que si vous vous dégonflez, il vous suffit de vous lever pour retirer tout le poids de la corde, ou dans ce cas, du drap de lit. Et même s'il y a assez de poids pour vous étrangler d'un seul coup ou pour vous briser les vertèbres cervicales, ça va faire tomber toute la barre.

Il s'interrompt, le temps de reprendre son souffle.

— Moi, j'étais prêt à me dépêcher de conclure que quelqu'un avait étranglé le gamin et avait voulu faire croire à un suicide, et à m'y prendre comme un con mais, heureusement, le gars qui est mon collègue m'a tout expliqué. La première chose qu'il me fait remarquer, c'est que le gamin est nu. Et il me dit : « C'est de l'auto-asphyxie érotique. » J'en avais jamais entendu parler. En fait, ce que c'est, c'est un nouveau moyen de se masturber. Vous vous coupez la respiration en vous étranglant à moitié et ça vous fait encore plus d'effet. Sauf si vous le faites mal, comme ce pauvre petit mec, et alors vous passez l'arme à gauche. Et la famille vous trouve comme ça, les yeux exorbités, la quiquette à la main.

Il secoua la tête.

— C'était un de vos amis mais je parie que vous ne vous êtes jamais douté qu'il faisait des trucs comme ça.

— Non.

— Y'a jamais personne qui s'en doute. Au lycée, il y a parfois des gamins qui se le disent. Mais entre adultes, merde, vous vous imaginez un homme dire à un autre type : « Hé, dites donc, j'ai trouvé une nouvelle façon extra de me branler » ? Alors vous ne vous attendiez pas à trouver ce que vous avez trouvé. Vous vous disiez juste qu'il avait pu avoir une crise cardiaque ou quelque chose comme ça ?

— Je craignais simplement qu'il y ait quelque chose qui n'allait pas.

— Alors, elle a ouvert la porte avec son passe. C'était fermé à clé ?

— À double tour.

— Et toutes les fenêtres fermées. Oui, bon, à mon avis, c'est clair. Il a de la famille qu'il faudrait prévenir ?

— Ses parents sont morts. S'il avait quelqu'un d'autre, il ne m'en a jamais parlé.

— Les gens solitaires qui meurent seuls, y a de quoi vous fendre le cœur. Regardez comme il est maigre. Le pauvre mec.

Dans le séjour, il me demanda :

— Vous voulez bien l'identifier officiellement ? En l'absence de proches parents, il faut que quelqu'un d'autre le fasse.

— C'est Eddie Dumphy.

— D'accord, dit-il. Ça ira comme ça.

Willa Rossiter habitait l'appartement 1-B. Il se trouvait à l'arrière de l'immeuble et il était disposé de la même façon que celui d'Eddie mais dans le sens contraire. Chez elle, la plomberie ayant été refaite, il n'y avait pas de baignoire dans la cuisine. Par contre, il y avait une douche dans les waters qui donnaient sur la chambre.

Nous nous assîmes dans sa cuisine, à une vieille table recouverte d'une feuille de zinc. Elle me demanda si je voulais boire quelque chose et je lui répondis que je boirais volontiers une tasse de café.

— Je n'ai que du café soluble, me dit-elle. Et c'est du décaféiné. Vous êtes sûr que vous ne préférez pas une bière ?

— Du café soluble, décaféiné, c'est parfait.

— Moi, je crois qu'il me faut quelque chose d'un peu plus fort. Regardez-moi, j'ai la tremblote.

Elle tendit une main, la paume vers le sol. Si sa main tremblait, ça ne se voyait pas. Elle alla ouvrir un placard au-dessus de l'évier, en sortit une bouteille de Teacher's et en versa environ six centilitres dans un verre à moutarde. Elle vint se rasseoir et posa la bouteille et le verre sur la table, devant elle. Elle leva le verre, le regarda, puis but la moitié du whisky d'une seule gorgée. Elle toussa, frissonna et poussa un soupir.

— Ça va mieux, dit-elle.

Je n'eus pas de mal à la croire.

Quand la bouilloire se mit à siffler, elle me prépara mon café, si on peut appeler ça du café. Je le remuai et laissai la cuiller dans la tasse. Il paraît que ça refroidit plus vite comme ça. Je me demande si c'est vrai.

Elle me dit :

— Je ne peux même pas vous offrir du lait.

— Je le prends toujours noir.

— Mais il y a du sucre, ça, j'en suis sûre.

— Je n'en mets pas.

— Parce que vous ne voulez rien perdre de l'arôme subtil du café soluble, décaféiné.

— C'est un peu ça.

Elle but le reste de son scotch. Elle dit :

— Vous avez immédiatement reconnu l'odeur. C'est pour ça que vous saviez ce que vous alliez trouver.

— C'est une odeur qu'on n'oublie pas.

— Je ne pense pas que je l'oublierai. Je suppose que vous êtes souvent entré dans des appartements comme ça, quand vous étiez flic.

— Si vous voulez dire des appartements où il y avait un cadavre, oui, hélas, ça m'est souvent arrivé.

— On doit finir par s'y faire.

— Je ne sais pas si on finit vraiment par s'y faire. En général, on apprend à cacher ses sentiments, aux autres et à soi-même.

— C'est intéressant. Comment fait-on ?

— Eh bien, l'alcool peut aider.

— Vous êtes sûr que vous ne...

— Oui. Sûr et certain. Autrement, comment voulez-vous qu'on fasse pour s'empêcher de ressentir quelque chose ? Certains flics éprouvent de la colère envers le mort ou en parlent avec mépris. Quand ils descendent le cadavre dans l'escalier, il arrive souvent qu'ils traînent le sac pour faire rebondir le mort sur les marches. C'est insupportable quand le gars dans le sac était un de vos amis mais pour les flics ou l'équipe de la morgue, c'est une façon de déshumaniser le cadavre. En faisant comme si c'était un sac d'ordures, on s'afflige moins en pensant à ce qui lui est arrivé, ou que ça pourrait nous arriver un jour.

— Mon Dieu, dit-elle.

Elle versa du whisky dans son verre, reboucha la bouteille et but une gorgée.

— Il y a combien de temps que vous n'êtes plus flic, Matt ?

— Quelques années.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes trop jeune pour être à la retraite.

— Je suis une sorte de détective privé.

— Une sorte ?

— Je n'ai pas de licence. Pas de bureau et mon nom ne figure pas dans les Pages jaunes. Ce n'est pas vraiment une affaire, à proprement parler, mais il y a, de temps en temps, des gens qui viennent me demander de m'occuper de quelque chose.

— Et vous vous en occupez.

— Je fais ce que je peux. En ce moment, je travaille pour un homme qui habite l'Indiana et dont la fille est venue à New York pour être comédienne. Elle vivait dans un hôtel meublé non loin d'ici et elle a disparu depuis deux mois.

— Que lui est-il arrivé ?

— C'est ce que je suis censé être en train d'essayer de découvrir. Je n'en sais pas beaucoup plus maintenant qu'au moment où j'ai commencé.

— C'est pour ça que vous vouliez voir Eddie Dumphy ? Il y avait un rapport entre lui et elle ?

— Non, il n'y avait aucun rapport.

— Voilà qui met fin à ma théorie. Je me disais qu'il avait peut-être obtenu qu'elle pose pour un de ces magazines, et de là à ce qu'elle ait tourné dans un de ces films *snuff* vous savez, ces films porno dont le point culminant est l'assassinat de la vedette masculine ou féminine qui, au départ, ne se doutait de rien. Vous croyez que ça existe vraiment ?

— Les films *snuff* ? Oui, sans doute, d'après ce que j'ai entendu dire. Mais ceux auxquels j'ai eu affaire étaient manifestement des faux.

— Vous en regarderiez un si c'était un vrai ? Si quelqu'un avait une copie et vous invitait à venir la voir ?

— Non, pas à moins que j'aie une raison de le faire.

— La curiosité ne vous suffirait pas comme raison ?

— Je ne pense pas. Je ne pense pas que ce sujet pourrait m'inspirer assez de curiosité.

— Je me demande ce que je ferais. Probablement, je le regarderais et après je regretterais de l'avoir vu. Ou je ne le regarderais pas et je regretterais de ne pas l'avoir vu. Comment elle s'appelle ?

— La fille qui a disparu ? Paula Hoeldtke.

— Et il n'y avait aucun rapport entre elle et Eddie Dumphy ? (Je lui dis qu'il n'y en avait pas.) Alors, pourquoi vouliez-vous le voir ?

— Nous étions amis.

— Amis de longue date ?

— Pas depuis très longtemps.

— Qu'est-ce que vous faisiez, vous alliez ensemble acheter des magazines ? Excusez-moi d'avoir dit ça, c'est une réflexion bête et méchante. Le pauvre homme est mort. Il était votre ami et il est mort. Mais il est vraiment difficile de s'imaginer que vous pouviez être amis, tous les deux.

— Les flics et les criminels ont parfois beaucoup de choses en commun.

— C'était un criminel ?

— Oui, dans le temps, un petit délinquant. C'était facile de le devenir, pour les gosses qui poussaient dans ce quartier. C'était un quartier bien plus mal famé qu'il ne l'est maintenant.

— C'est un quartier qui s'arrange. Il s'aristocratise.

— Il lui reste du chemin à faire. Il y a encore des durs qui habitent dans le coin. La dernière fois que j'ai vu Eddie, il m'a parlé d'un meurtre qu'il avait vu commettre.

Cela la fit tiquer, son visage revêtit une expression soucieuse.

— Ah ? fit-elle.

— Un homme qui en a battu un autre à mort avec une batte de base-ball, dans la chaufferie, au sous-sol d'un immeuble. Cela s'est passé il y a plusieurs années, mais l'homme qui maniait la batte est encore là. Il est propriétaire d'un bistrot pas loin d'ici.

Elle but un peu de whisky. Elle buvait tout à fait comme quelqu'un qui a l'habitude de boire. Et ce n'était probablement pas son premier verre de la journée. J'avais remarqué, un peu plus tôt, que son haleine avait une légère odeur, probablement de bière. Ce qui ne voulait pas dire qu'elle était une ivrogne. Quand on devient sobre, on devient aussi hypersensible à l'odeur de l'alcool chez les autres. Elle avait sans doute simplement bu une bière en déjeunant, comme le font la plupart des gens.

N'empêche que sa façon de boire son whisky sec indiquait qu'elle n'était pas novice. Alors rien d'étonnant à ce qu'elle me fût sympathique.

— Encore un peu de café, Matt ?

— Non, merci.

— Sûr ? Ça ne me dérange pas, l'eau est encore chaude.

— Pas pour le moment.

— Ce café est franchement dégueulasse, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas si mauvais que ça.

— Surtout, n'ayez pas peur de me vexer. Je ne me fais pas gloire de mon café, en tout cas pas quand il sort d'un pot en verre. Il y eut un temps où j'achetais le café en grains et je le grillais moi-même. Vous auriez dû me connaître à cette époque-là.

— Je suis quand même content de vous connaître maintenant.

Elle bâilla et leva les bras au-dessus de sa tête en s'étirant comme un chat. Le mouvement fit ressortir ses seins contre le devant de sa chemise de flanelle. Un instant plus tard, quand elle baissa les bras, sa chemise flotta à nouveau autour de son buste mais j'avais encore conscience de son corps et, quand elle me pria de l'excuser pour aller à la toilette, je la regardai s'éloigner de la table. Son jeans moulant était tellement usé aux fesses qu'il en était presque blanc. Je l'observai jusqu'à ce qu'elle eût quitté la pièce.

Puis je regardai son verre vide et la bouteille à côté du verre.

Quand elle revint, elle me dit :

— Je sens encore cette odeur.

— Elle n'est pas dans la pièce, elle est dans vos poumons. Il vous faudra un moment pour vous en débarrasser. Mais, là-haut, les fenêtres sont ouvertes et l'appartement sera vite aéré.

— Ça n'a pas d'importance. Il ne veut pas que je le loue.
— Encore un qu'il veut mettre en réserve ?
— Probablement. Il faudra que je l'appelle tout à l'heure pour lui dire qu'il a perdu un locataire.

Elle attrapa la bouteille par le bas, d'une main, et dévissa le gros bouchon, de l'autre. Elle ne portait ni bague ni vernis à ongles. Elle avait, au poignet, une montre digitale, tenue par un bracelet en plastique noir. Ses ongles étaient coupés court et je remarquai une tache blanche à la base de celui du pouce.

Elle me dit :

— Ça fait combien de temps qu'ils ont emporté le cadavre ? Une demi-heure ? D'une minute à l'autre, quelqu'un va sonner à ma porte et me demander si cet appartement est libre. Les gens sont comme des vautours, à New York. (Elle versa un peu de whisky dans son verre.) Je dirai qu'il est déjà loué.

— Et en attendant, les gens dorment dans les stations de métro.

— Et sur des bancs, dans le parc, mais il commence à faire trop froid pour ça. Je sais, on les voit partout. Manhattan se met à ressembler à un pays du Tiers Monde. Mais les gens qui sont dans la rue ne pourraient pas se payer un de ces appartements. Ils n'ont pas mille dollars par mois.

— Et pourtant, ceux qui sont logés par la ville finissent par coûter plus que ça. La municipalité débourse quelque chose comme cinquante dollars la nuit pour loger des gens dans des chambres individuelles dans les hôtels de l'assistance publique.

— Je sais, et ils sont sales et dangereux. Les hôtels, pas les gens. (Elle but une petite gorgée de whisky.) Les gens le sont peut-être aussi, d'ailleurs.

— Peut-être.

— *Des gens sales et dangereux*, chantonna-t-elle, *dans des hôtels sales et dangereux*. Voilà une nouvelle chanson populaire pour les citadins des années 80.

Elle mit ses deux mains derrière sa tête et tripota l'élastique qui retenait ses cheveux. À nouveau, ses seins se dessinèrent fermement sous le chemisier et, à nouveau, je fus sensible à l'attrait de son corps. Elle retira l'élastique, se coiffa avec les doigts et secoua la tête. Ses cheveux défaits lui tombaient plus bas que les épaules, encadrant son visage dont ils adoucissaient les traits. Ils étaient de différents tons de blond, allant d'une couleur très pâle au châtain clair.

Elle me dit :

— Tout ça, c'est dingue. Le système est complètement pourri. C'est ce que nous disions, dans le temps, et on dirait bien que nous avons raison. En ce qui concerne le problème, sinon la solution.

— Nous ?

— Oui, nous étions bien deux douzaines. Oh...

J'appris alors qu'elle avait eu une tout autre vie. Vingt ans plus tôt, quand elle était étudiante, elle avait participé au Congrès démocrate, à Chicago. Un bâton d'agent de police lui avait fait perdre deux dents quand les flics de Daley s'étaient fâchés et déchaînés. Elle avait déjà des opinions de gauche mais l'incident l'avait fait basculer dans le gauchisme et adhérer au Parti communiste progressiste.

— En toute innocence, dit-elle, nous nous sommes retrouvés avec les mêmes initiales que l'*Angel Dust*, PCP. Évidemment, cela se passait il y a vingt ans et cette drogue n'était pas très répandue, pas plus que notre parti, d'ailleurs. Il n'a jamais comporté plus de trente membres. Nous allions déclencher une révolution, nous allions radicalement transformer le pays. Nationalisation des moyens de production, élimination totale de la notion de classes, fin de toute discrimination, qu'elle concerne l'âge, le sexe ou la couleur de la peau... à nous trente, nous allions mener le reste du pays au paradis. Et je crois même qu'on y croyait.

Elle avait consacré des années de sa vie à ce parti. Elle allait s'installer dans un bourg ou dans une ville, elle se faisait embaucher comme serveuse ou comme ouvrière dans une usine et elle faisait ce qu'on lui avait ordonné de faire.

— Les ordres qu'on recevait n'étaient pas forcément logiques mais, quand on appartenait au parti, il fallait obéir sans poser de question. On n'était pas censé remarquer que les ordres étaient ou n'étaient pas logiques. Il arrivait que deux d'entre nous reçoivent l'ordre d'aller s'installer dans un trou perdu de l'Alabama et d'y vivre comme mari et femme. Alors deux jours plus tard, je me retrouvais dans une caravane, en ménage avec quelqu'un que je connaissais à peine, en train de coucher avec lui, de discuter avec lui pour savoir lequel de nous deux allait faire la vaisselle. Je lui disais que s'il s'attendait à ce que je fasse toutes les corvées ménagères, c'est qu'il était réac coincé dans une attitude sexiste ; lui, il me rappelait que nous étions censés nous fondre dans notre environnement et il me demandait combien je pensais qu'il y avait de maris animés de sentiments élevés, dans un caravanning de petits Blancs, dans le Sud du pays. Et deux mois plus tard, quand nous avions fini par trouver un terrain d'entente, on l'expédiait à Gary, dans l'Indiana, et moi à Oklahoma City.

Parfois, on lui donnait l'ordre de parler à ses camarades de travail, dans le but de recruter de nouveaux membres. Il lui avait fallu, quelquefois, commettre des actes incompréhensibles de

sabotage industriel. Il lui arrivait souvent d'être envoyée quelque part pour y attendre d'autres ordres qui ne venaient pas ; pour finir, on l'envoyait ailleurs et on lui disait d'attendre encore.

— Je suis incapable de vous donner une idée de ce qu'était cette vie, dit-elle. Je devrais peut-être dire que je ne m'en *souviens* pas vraiment. Le parti finissait par devenir toute notre vie. Nous étions isolés de tout parce que nous vivions un mensonge, alors toute relation en dehors du parti ne dépassait jamais le stade superficiel. Les amis, les voisins, les camarades de travail faisaient simplement partie du décor, ils n'étaient que des accessoires, des personnages en trompe l'œil, dans la façade que nous présentions au monde. De toute façon, ils n'étaient que des pions sur le grand échiquier de l'Histoire. Ils ne savaient pas ce qui se passait vraiment. C'était ça qu'il y avait de grisant, qui nous faisait l'effet d'une drogue : nous finissions par croire que notre vie avait plus de portée que celle des autres.

Cinq ans plus tôt, elle s'était mise à ressentir une profonde désillusion mais il lui avait fallu un moment pour se sentir capable de tracer un trait sur un aussi grand morceau de sa vie. Finalement, elle était tombée amoureuse d'un homme qui n'avait rien à voir avec le parti dont elle avait défié la discipline en se mariant.

Ils étaient allés s'installer au Nouveau-Mexique où leur union s'était vite désagréée.

— J'ai compris que le mariage n'était qu'une façon de me sortir du PCP, dit-elle. Mais, comme on dit, à quelque chose malheur est bon. J'ai divorcé et je suis arrivée à New York. Je suis devenue gardienne d'immeuble parce que je ne voyais pas d'autre moyen d'avoir un appartement. Et vous ?

— Comment, moi ?

— Comment êtes-vous arrivé ? Et où êtes-vous arrivé ?

Ça faisait des années que je me posais ces sacrées questions.

— J'ai été flic pendant longtemps, répondis-je.

— Combien de temps ?

— Près de quinze ans. J'avais une femme et des gosses et je vivais à Syosset. C'est dans Long Island.

— Je sais où c'est.

— Je ne crois pas qu'on pourrait dire que j'ai éprouvé une désillusion. Pour une raison ou pour une autre, la vie que je menais ne m'a plus convenu. J'ai quitté la police, je suis parti de chez moi et j'ai pris une chambre dans la 57^e rue. J'y suis toujours.

— Un hôtel meublé ?

— Un peu mieux que ça. Le Northwestern Hôtel.

— Soit vous êtes riche, soit vous avez un loyer bloqué.

— Je ne suis pas riche.

— Vous vivez seul ? (J'eus un signe de tête affirmatif.) Vous êtes toujours marié ?

— Ça fait longtemps que le divorce a été prononcé.

Elle se pencha en avant et posa une main sur la mienne. Son haleine avait une forte odeur de scotch. Je n'aimais pas trop sentir le scotch de cette façon mais c'était quand même beaucoup plus supportable que l'odeur dans l'appartement d'Eddie.

— Alors, dit-elle, qu'est-ce que vous en pensez ?

— De quoi ?

— Nous avons vu la mort côte à côte. Nous nous sommes raconté l'un à l'autre l'histoire de notre vie. Nous ne pouvons pas nous soûler ensemble parce qu'il n'y a qu'un de nous deux qui boit. Vous vivez seul. Vous avez une liaison ?

Je me sentis soudain transporté sur le canapé du loft de Jan, dans Lispenard Street, écoutant de la musique de chambre de Vivaldi en sentant l'odeur du café qui passait.

— Non, répondis-je. Je n'en ai pas.

Elle appuya sa main sur la mienne.

— Alors, Matt, qu'est-ce que vous en pensez ? Vous voulez baiser ?

Je n'avais jamais été un fumeur. À l'époque où je buvais, il m'arrivait de temps en temps d'éprouver une envie irrésistible d'aller acheter un paquet de cigarettes et d'en fumer trois ou quatre, l'une après l'autre. Puis je jetais le paquet et il se passait des mois avant que j'aie envie de toucher à une cigarette.

Jan ne fumait pas. Vers la fin, quand nous avons décidé de voir d'autres gens, j'étais sorti avec une femme qui fumait des Winston légères. Nous n'avions jamais couché ensemble mais, un soir, nous avons échangé un ou deux baisers et j'avais été surpris de goûter le tabac sur ses lèvres. J'avais ressenti un instant de dégoût mais aussi une brève envie de fumer.

Le goût de whisky dans la bouche de Willa eut un effet beaucoup plus profond. Cela n'avait rien d'étonnant ; après tout, je n'étais pas obligé d'assister chaque jour à une réunion pour m'empêcher d'allumer une cigarette, et si jamais j'en allumais une, il n'y avait pas neuf chances sur dix pour que je me retrouve à l'hôpital.

Nous nous enlaçâmes, debout, dans la cuisine. Comme elle n'était qu'un peu plus petite que moi, nos corps allaient bien ensemble. Je m'étais déjà demandé comment ce serait si je l'embrassais, avant qu'elle dise ce qu'elle avait dit, avant qu'elle pose sa main sur la mienne.

Le goût de whisky était fort. J'avais surtout bu du bourbon, rarement du scotch, mais cela ne changeait rien. C'était l'alcool qui m'ensorcelait et son souvenir se mêlait au désir.

Je ressentais une douzaine d'émotions, toutes trop bien entremêlées pour être distinguées les unes des autres. Il y avait la peur, une profonde tristesse et, bien sûr, il y avait une terrible envie de boire un verre. Il y avait de l'excitation, une excitation impétueuse, due en partie au whisky de sa bouche, mais qui émanait surtout directement du corps même de cette femme, de ses seins doux et fermes contre ma poitrine, de la chaleur troublante de son bas-ventre contre ma cuisse.

Je plaquai une main sur sa fesse, là où le jeans était particulièrement élimé. Elle enfonça ses doigts dans mes épaules. Je l'embrassai encore.

Au bout d'un moment elle s'écarta et me regarda. Nos regards restèrent fixés l'un sur l'autre. Ses yeux étaient grands ouverts et je voyais jusqu'au fond de son être. Je lui dis :

— Allons nous mettre au lit.

— Oh, oui.

La chambre était petite et sombre. Le rideau étant fermé, presque aucune lumière n'entrait par la petite fenêtre. Elle alluma la lampe sur la table de nuit, l'éteignit et prit une pochette d'allumettes. Elle en gratta une et essaya d'allumer une bougie mais la mèche crachota et l'allumette s'éteignit avant qu'elle ait pu faire prendre la mèche. Elle arracha une autre allumette à la pochette, je la lui retirai des mains ainsi que la bougie et je les posai. Il y avait assez de lumière dans l'obscurité.

C'était un double lit, sans montants, rien qu'un sommier posé par terre et recouvert d'un matelas. Nous restâmes un instant debout, près du lit, les yeux dans les yeux, pendant que nous retirions nos vêtements. Une appendicectomie avait laissé une cicatrice à droite, sur son ventre, et ses seins opulents étaient couverts d'une nuée de petites taches de rousseur.

Nous nous couchâmes et nous étreignîmes.

Plus tard, elle alla dans la cuisine et revint avec une boîte de bière blonde. Elle perça le haut de la boîte et but longuement.

— Je me demande ce qui m'a pris d'acheter ce truc-là, dit-elle.

— Je vois au moins deux raisons.

— Ah bon ?

— C'est délicieux et moins bourratif.

— Vous êtes marrant. Délicieux ? Ça n'a aucun goût. J'ai toujours aimé les goûts forts, je n'ai jamais eu envie des trucs dits « légers ». J'aime le Teacher's ou le White Morse, les whiskys foncés et « lourds ». J'aime les bières blondes canadiennes parce qu'elles sont généreuses. Quand je fumais, je ne supportais pas les cigarettes avec filtre.

— Vous fumiez ?

— Beaucoup. Le parti nous encourageait à le faire. C'était une façon de se lier aux travailleurs : on offre une cigarette, on accepte une cigarette, on rallume, on fume comme un troupier au nom de la solidarité et de la camaraderie. Évidemment, une fois la révolution accomplie, l'habitude de fumer allait s'évanouir comme la dictature du prolétariat. Le trust corrompu du tabac allait être détruit et les fermiers qui cultivaient le tabac dans le Piedmont allaient être recyclés pour pouvoir faire pousser quelque chose de conforme à la dialectique. Du soja, sans doute. Et la classe ouvrière, délivrée du stress de l'oppression capitaliste, n'aurait plus besoin de bouffées périodiques de nicotine.

— Ça, vous l'avez inventé de toutes pièces.

— Absolument pas. Nous avons une position sur tout. Pourquoi pas ? Nous avons tout notre temps pour ça, nous ne

faisons jamais rien.

— Vous fumiez donc pour le bien de la révolution.

— Et comment ! Des Camel, deux paquets par jour. Ou des Picayunes, mais elles n'étaient pas faciles à trouver.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Oh, elles étaient formidables. À côté d'elles, les Gauloises n'ont aucun goût. Elles vous arrachaient la gorge et vous brunissaient les orteils. On n'avait même pas besoin de les allumer. On attrapait le cancer rien qu'en en trimbballant un paquet dans son sac.

— Quand avez-vous arrêté ?

— Au Nouveau Mexique, après la rupture de mon mariage. De toute façon, j'étais tellement malheureuse que je me suis dit que je ne m'apercevrais même pas que je ne fumais plus. Là, je me gourais complètement mais j'ai quand même tenu bon. Vous ne buvez pas du tout ?

— Non.

— Vous n'avez jamais bu ?

— Oh, si.

— Dit-il avec emphase. Vous avez bu donc vous ne buvez pas.

— C'est à peu près ça.

— C'est ce que je me disais. Vous ne me faites penser à aucun des abstinents que j'ai connus. En général, je ne m'entends pas très bien avec ces gens-là.

Elle était assise en tailleur sur le lit. J'étais couché sur le côté, appuyé sur mon coude. Je tendis une main et touchai sa cuisse nue. Elle posa sa main sur la mienne.

— Ça vous ennuie que je ne boive pas ?

— Non. Ça vous ennuie que je boive ?

— Je ne sais pas encore.

— Quand vous aurez trouvé et que vous serez sûr, dites-le-moi.

— D'accord.

Elle inclina la boîte et but un peu de bière. Elle me dit :

— Est-ce que je peux vous offrir quelque chose ? Je peux faire du café, même s'il n'est pas terrible ; vous en voulez ?

— Non.

— Je n'ai pas de jus de fruits ou de boissons sans alcool mais si vous voulez que j'aille en acheter, j'en ai pour une minute. Qu'est-ce qui vous plairait ?

Je pris la boîte de bière qu'elle avait à la main et la posai sur la table de nuit.

— Venez ici, dis-je en la renversant doucement sur le matelas. Je vais vous faire voir.

Vers huit heures du soir, je tâtonnai par terre, près du lit, jusqu'à ce que j'aie trouvé mes chaussures. Elle s'était assoupie mais elle se réveilla pendant que je m'habillais.

— Il faut que je sorte un moment, lui dis-je.

— Quelle heure est-il ? (Elle regarda sa montre et fit claquer sa langue.) Déjà... Quelle délicieuse façon de faire passer le temps. Vous devez être mort de faim. Je vais nous préparer quelque chose.

— Je dois me rendre quelque part.

— Ah.

— Mais j'aurai fini vers dix heures. Vous pouvez tenir jusque-là ? Nous irons manger un hamburger ou autre chose. À moins que vous ne soyez trop affamée pour attendre.

— Ça ira très bien.

— Je serai de retour vers dix heures et demie, pas plus tard.

— Vous n'aurez qu'à sonner chez moi, mon chou. Je serai à vous. Toute à vous.

Je me rendis à pied à St. Paul. Je descendis les marches qui donnaient accès à l'entrée du sous-sol et, dès que je fus entré, j'éprouvai un sentiment de soulagement, comme si j'avais voulu garder pour moi quelque chose de pesant et pouvais maintenant m'en décharger.

Je me souviens qu'il y a des années, il m'arrivait de me réveiller avec une terrible envie de boire un verre. Alors je descendais chez McGovern, la porte à côté de l'hôtel, où ils ouvraient tôt et où l'homme qui se trouvait derrière le comptoir savait ce que c'était que d'avoir besoin de ce verre matinal. Je me souviens de ce que j'éprouvais physiquement, car je le ressentais comme un besoin physique, et de la façon dont ce besoin était en fait assouvi avant même que j'aie bu ce verre. Dès qu'il était servi, dès que j'avais la main autour du verre, je ne sais quelle tension intérieure se relâchait. Le simple fait de savoir que le soulagement n'était plus qu'à une gorgée éliminait la moitié des symptômes.

C'est curieux. Ce soir-là, j'avais besoin d'une réunion, j'avais besoin de la compagnie de mes semblables, besoin d'entendre les paroles sages ou insensées qui sont prononcées dans les réunions. J'avais également besoin de parler de ma journée, ce qui était un moyen de prendre du recul pour mieux en assimiler l'expérience.

Je n'avais pas encore commencé à le faire mais j'étais en lieu sûr, je me trouvais dans la salle et cela se ferait en son temps. Alors je me sentais déjà mieux.

Je m'approchai du percolateur et me servis une tasse de café. Il

n'était guère meilleur que le café soluble, décaféiné que j'avais bu chez Willa. Mais je l'avalai et retournai m'en servir une autre tasse.

Le modérateur était une femme, membre de notre groupe, qui fêtait son anniversaire de deux ans. Comme la plupart des gens qui étaient dans la salle avaient déjà entendu, au moins une fois, l'histoire des années pendant lesquelles elle avait bu, elle préféra parler de ce qu'avait été sa vie au cours des deux dernières années. Ce fut un témoignage plein d'émotion et, quand elle eut terminé, ce n'est pas pour la forme que les gens applaudirent.

Après la pause, je levai la main et racontai comment j'avais trouvé le cadavre d'Eddie et comment j'avais passé le restant de la journée en compagnie de quelqu'un qui buvait. Je n'entrai pas dans les détails, je dis simplement ce que j'avais éprouvé alors et ce que j'éprouvais maintenant.

Après la réunion, plusieurs personnes s'approchèrent pour me poser des questions. Certaines d'entre elles n'étaient pas sûres de savoir qui était Eddie et voulaient simplement s'assurer que c'était ou n'était pas quelqu'un qu'elles connaissaient. Il ne venait pas régulièrement à St. Paul et quand il venait, il prenait rarement la parole, c'est pourquoi il n'y avait guère de gens qui savaient de qui je parlais.

Parmi ceux qui le savaient, plusieurs me demandèrent de quoi il était mort. Je fus embarrassé pour répondre. Si je disais qu'il s'était pendu, ils allaient en déduire qu'il s'était suicidé. Si je donnais plus d'explications, il me faudrait entrer dans une grande discussion sur le sujet, et cela me mettrait mal à l'aise. Je préférerai donc répondre vaguement, en disant que la cause de sa mort n'avait pas été déterminée de façon officielle mais qu'il semblait bien que ce fût une mort accidentelle. Si ce n'était pas *toute* la vérité, c'était quand même la vérité.

Un seul détail intéressait un certain Frank, qui, lui-même, était sobre depuis fort longtemps : Eddie était-il sobre quand il était mort ?

— Je le crois, répondis-je. Il n'y avait pas de bouteilles dans la pièce, rien qui pût indiquer qu'il s'était remis à boire.

— Ah, Dieu merci, dit Frank.

Merci pour quoi ? Qu'il fut sobre ou qu'il ne le fut pas, n'était-il pas tout aussi mort ?

Jim Faber m'attendait à la porte. Nous sortîmes ensemble et il me demanda si j'allais prendre un café. Je lui dis que j'avais rendez-vous.

— Avec la femme avec qui vous avez passé l'après-midi ? Celle

qui buvait ?

— Je ne crois pas avoir dit qu'il s'agissait d'une femme.

— Vous ne l'avez pas dit. « Cette personne buvait, ce qui était assez normal en pareille circonstance. Dans un cas comme celui-là, on n'a aucune raison de penser qu'ils ont un problème avec l'alcool. » Cette personne, ils... On ne fait pas ce genre d'erreur grammaticale à moins qu'on essaie d'éviter de dire *elle*.

Je ris.

— Vous auriez dû être détective.

— Non, c'est mon côté imprimeur. Ce métier vous rend particulièrement attentif à la syntaxe. Vous savez, la quantité d'alcool qu'elle peut boire ou le fait que ça puisse lui poser un problème, n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est l'effet que ça a sur vous.

— Je sais.

— Vous avez déjà vécu avec une femme qui buvait ?

— Pas depuis que je ne bois plus.

— C'est ce que je pensais.

— En fait, je n'ai jamais vraiment vécu avec une femme autre que Jan. Et les quelques fois où je suis sorti avec une femme, elle suivait le programme.

— Qu'avez-vous ressenti, cet après-midi ?

— J'étais content d'être avec elle.

— Quel effet vous a fait la proximité de l'alcool ?

Je réfléchis avant de répondre :

— Je ne sais pas où s'arrêtait l'attirance qu'exerçait la femme et où commençait celle de l'alcool. J'étais inquiet, excité, énervé mais j'aurais peut-être été comme ça s'il n'y avait pas eu une goutte d'alcool dans l'immeuble.

— Avez-vous ressenti une forte envie de boire ?

— Bien sûr. Mais, pas un seul instant, je n'ai envisagé la possibilité de le faire.

— Elle vous plaît ?

— Pour le moment.

— Vous allez la voir maintenant ?

— Nous allons sortir, manger quelque chose.

— Pas au Flame.

— Peut-être quelque part d'un peu mieux.

— Enfin, vous savez où m'appeler.

— Oui, Nounou. Je sais où vous appeler.

Il rit.

— Vous savez ce que Frank dirait, Matt. « Mon gars, il y a toujours un godet dans un jupon. »

— Ça ne m'étonne pas de lui. Et je parie que ça fait longtemps

qu'il n'a pas couru le jupon. Vous savez ce qu'il m'a dit ? Il m'a demandé si Eddie était sobre, quand il est mort et quand je lui ai répondu que oui, il a dit : « Dieu merci. »

— Et alors ?

— Sobre ou pas, il est tout aussi mort.

— C'est vrai, mais je dois dire que là, je suis d'accord avec Frank. S'il fallait qu'il meure, je suis content de savoir qu'il était sobre, quand il est mort.

*

Je rentrai en vitesse à mon hôtel, pris une douche rapide, me rasai à toute allure et mis une cravate et une veste de sport. Quand je sonnai chez Willa, il était déjà onze heures moins vingt.

Elle s'était changée, elle aussi. Elle avait revêtu un chemisier en soie bleu pâle et un Levi's blanc. Elle avait natté ses cheveux et enroulé la tresse autour de sa tête, à la façon d'une tiare. Elle était élégante et avait l'air à l'aise. Je le lui dis.

— Vous aussi, vous êtes chic. Je suis contente que vous soyez là, je me sentais devenir parano.

— J'étais tellement en retard ? Je suis désolé.

— Vous n'aviez pas plus de dix minutes de retard et ça fait trois quarts d'heure que j'ai commencé à me sentir devenir parano, alors ça n'avait rien à voir avec l'heure qu'il était. Je me suis dit brusquement que vous étiez trop chouette pour être vrai et que je n'allais plus jamais vous revoir. Je suis ravie de m'être trompée.

Quand nous fûmes dehors, je lui demandai si elle voulait aller dans un endroit particulier.

— Parce qu'il y a un restaurant, non loin d'ici, que j'aimerais bien essayer. L'atmosphère est un peu celle d'un bistrot français mais il y a, au menu, des plats courants en plus des spécialités françaises.

— Ça me paraît très bien. Comment ça s'appelle ?

— Le Paris Green.

— Dans la Neuvième Avenue. Je suis passée devant mais je n'y suis jamais entrée. J'aime beaucoup ce nom.

— Il traduit bien l'ambiance. L'atmosphère française et toutes les plantes accrochées au plafond.

— Vous ne savez pas ce qu'est le *Paris green* ?

— Manifestement pas.

— Le vert de Paris est un poison, dit-elle. Je crois me souvenir que c'est un composé d'arsenic et de cuivre, ce qui en explique la couleur.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Vous auriez pu si vous étiez jardinier. Avant, on s'en servait beaucoup comme insecticide. On le vaporisait sur les plantes pour tuer les insectes broyeurs. Ils l'absorbaient à travers leur œsophage et mouraient. À l'heure actuelle, on n'utilise plus les arsénieux dans les jardins, alors ça doit faire des années qu'on n'en trouve plus.

— On apprend tous les jours quelque chose.

— La leçon n'est pas terminée. Le vert de Paris a également été utilisé comme colorant. Pour colorer les choses en vert, bien entendu. On s'en servait surtout pour le papier peint et beaucoup de gens en sont morts, en particulier des enfants qui en étaient encore au stade oral. Je veux que vous me promettiez que vous ne mettez jamais des bouts de papier peint de couleur verte dans votre bouche.

— Je vous en donne ma parole.

— Bon.

— J'essaierai de donner d'autres orientations à mon développement psychique.

— Je suis sûre que vous y parviendrez.

— Comment se fait-il que vous sachiez tout ça ? À propos du vert de Paris ?

— Le parti, répondit-elle. Les cocos progressistes. On apprenait tout ce qu'on pouvait sur les substances toxiques. Parce qu'on ne savait jamais si quelqu'un n'allait pas décider qu'il était stratégiquement opportun d'empoisonner l'alimentation en eau de la ville de Duluth.

— Quelle horreur.

— Oh, nous n'en sommes jamais arrivés là, dit-elle. Du moins pas moi, et je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un d'autre l'ait fait. Mais il fallait être prêt à tout.

Quand nous entrâmes, le grand barman barbu se trouvait derrière le comptoir. Il m'adressa un signe de main et un grand sourire. L'hôtesse nous conduisit à une table. Quand nous fûmes assis, Willa me dit :

— Vous ne buvez pas et vous n'avez jamais mangé ici mais vous entrez et le barman vous accueille comme quelqu'un de la famille.

— Il n'y a pas de mystère. Je suis venu ici pour poser des questions. Je vous ai parlé de la jeune femme que j'essaie de retrouver.

— L'actrice, oui, vous m'avez dit son nom. Paula ?

— Il l'a reconnue et il m'a décrit l'homme avec qui elle était. Alors je suis venu une deuxième fois dans l'espoir qu'il se serait

rappelé autre chose. C'est un gars sympathique, j'aime bien sa tournure d'esprit.

— C'est pour ça que vous êtes parti, tout à l'heure ? Pour travailler sur cette affaire ? On peut appeler ça comme ça ?

— Si on veut.

— Mais pas vous.

— Je ne sais pas comment je l'appelle. Un boulot, sans doute, et un que je ne fais pas particulièrement bien, d'ailleurs.

— Vous avez avancé, ce soir ?

— Non. Je n'ai pas travaillé.

— Ah.

— Je suis allé à une réunion.

— Une réunion ?

— Une réunion des A. A.

— Ah, dit-elle.

Elle allait poursuivre mais la serveuse arriva très opportunément pour prendre notre commande de boissons. Je demandai un Perrier. Willa réfléchit un moment avant de dire qu'elle prendrait un Coca avec un bout de citron.

— Vous auriez pu prendre quelque chose de plus fort, lui dis-je.

— Je sais. J'ai déjà bu plus que d'habitude et j'avais un peu mal à la tête quand je me suis réveillée. Je ne crois pas que vous m'aviez dit que vous étiez aux A. A.

— En général, je ne le dis pas.

— Pourquoi pas ? Vous ne pensez quand même pas que c'est quelque chose dont il faut avoir honte.

— Pas du tout. Mais tout le programme est en quelque sorte lié au principe de l'anonymat. On considère qu'il est de mauvais goût de rompre l'anonymat de quelqu'un d'autre, de dire aux gens que cette personne est aux A. A. En ce qui concerne son propre anonymat, chacun est libre de faire comme il l'entend. En ce qui me concerne personnellement, je le dis à ceux qui doivent le savoir.

— Et vous pensez que je dois le savoir ?

— Eh bien, je ne veux pas que ce soit un secret pour les gens avec qui j'entretiens des relations sentimentales. Ce serait idiot.

— Oui, sans doute. C'est vrai ?

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Que nos relations sont sentimentales ?

— Je dirais qu'elles sont sur le point de le devenir.

— Sur le point de le devenir, oui.

Les plats qu'on nous servait étaient bons, en dépit du fait que le restaurant portait le nom d'un poison mortel. Nous avions

commandé des cheeseburgers Jarlsberg, des pommes sautées et de la salade. En principe, les cheeseburgers étaient grillés sur du bois de prosopis mais s'il y avait une différence entre ça et le charbon de bois ordinaire, elle était trop subtile pour mes papilles gustatives. La salade était composée de graines de tournesol, de germes de radis, de fleurons de brocoli et de deux genres de laitue.

Nous parlâmes beaucoup pendant le repas. Elle aimait le football américain mais préférait les parties entre équipes universitaires aux matches entre professionnels. Elle aimait le base-ball mais ne le suivait pas, cette année. Elle aimait la *country music*, surtout les vieux trucs nasillards. Dans le temps, elle avait une passion pour la science-fiction, elle en lisait des tonnes, mais maintenant, quand elle lisait, c'était surtout des polars anglais, la maison de campagne avec le cadavre dans la bibliothèque et les majordomes qui étaient ou n'étaient pas les assassins.

— En fait, je me fiche éperdument de savoir qui est l'assassin. Ce que j'aime, c'est me glisser dans un monde où tous les gens sont polis, tous les gens parlent bien et même la violence est propre, presque douce. Et puis, à la fin, tout s'arrange.

— Comme dans la vie,

— Surtout dans la 51^e rue Ouest.

Je lui parlai un peu de mes recherches pour retrouver Paula Hoeldtke et de mon travail en général. Je lui dis que ça n'avait pas grand-chose à voir avec les romans policiers raffinés qu'écrivaient les Anglais. Les gens n'étaient pas tellement polis et, à la fin, tous les problèmes n'étaient pas forcément résolus. Il arrivait même qu'on ne sache pas très bien où se trouvait la fin.

— Je l'aime parce qu'il me permet d'utiliser certaines de mes capacités, encore que j'aurais du mal à vous dire au juste en quoi elles consistent. J'aime creuser et décortiquer les choses jusqu'à ce qu'un schéma commence à émerger du fouillis.

— Pour finir, vous êtes un redresseur de torts. Un pourfendeur de dragons.

— La plupart des torts ne sont jamais redressés. Et il est difficile d'approcher les dragons d'assez près pour les pourfendre.

— Parce qu'ils crachent le feu ?

— Parce que c'est eux qui sont dans les châteaux. Des châteaux entourés de douves, avec des pont-levis relevés.

Nous en étions au café elle me demanda si c'était par les A. A. que j'étais devenu l'ami d'Eddie Dumphy. Elle porta aussitôt une main à sa bouche.

— Vous m'avez déjà dit qu'il était contraire au règlement de rompre le je-ne-sais-pas-quoi des autres membres.

— L'anonymat, mais cela n'a plus d'importance. Quand on est

mort, on n'a plus besoin de garder l'anonymat. Eddie a commencé à venir aux réunions il y a environ un an. Cela faisait sept mois qu'il était complètement sobre.

— Et vous ?

— Trois ans, deux mois et onze jours.

— Vous faites le compte jour après jour ?

— Bien sûr que non. Mais je connais la date de mon anniversaire et le reste n'est pas difficile à calculer.

— Et les gens fêtent leur anniversaire ?

— La plupart des gens tiennent particulièrement à prendre la parole dans une réunion, à l'occasion de leur anniversaire, à quelques jours près. Il y a des groupes où on vous offre un gâteau.

— Un gâteau ?

— Comme un gâteau d'anniversaire. On vous l'offre et tout le monde en mange un morceau après la réunion. Sauf les gens qui sont au régime.

— Ça fait...

— Un peu culcul.

— Ce n'est pas ce que j'allais dire.

— Eh bien, vous auriez pu. Parce que c'est vrai. Dans certains groupes, on vous donne une médaille de bronze avec, d'un côté, le nombre d'années en chiffres romains et, de l'autre côté, la prière de la sérénité.

— La prière de la sérénité ?

— « Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne peux changer, le courage de changer celles que je peux changer et la sagesse de connaître la différence. »

— J'ai déjà entendu ça. Je ne savais pas que c'était une prière des A. A.

— Oh, je ne pense pas que nous en ayons l'exclusivité.

— Qu'est-ce que vous avez reçu ? Un gâteau ou une médaille ?

— Ni l'un ni l'autre. Simplement des applaudissements et beaucoup de gens qui sont venus me dire de ne pas oublier que c'était toujours vingt-quatre heures à la fois. Je crois que c'est pour ça que je suis dans ce groupe. Il n'y a pas de chichis.

— Parce que vous êtes un gars qui n'aime guère les chichis.

— Ça, non.

Quand on nous apporta l'addition, elle m'offrit d'en régler la moitié. Je lui dis non, je m'en occupai, et elle ne protesta pas. Dehors, il faisait un peu plus froid. Elle me prit la main en traversant la rue et continua de la tenir après que nous eûmes atteint le trottoir d'en face.

Quand nous arrivâmes devant chez elle, elle me demanda si je voulais entrer un moment. Je lui dis qu'il valait mieux que je

rentre tout droit chez moi car je voulais me lever tôt le lendemain.

Dans le vestibule, elle introduisit la clé dans la serrure, puis elle se retourna vers moi. Nous nous embrassâmes. Cette fois, son haleine ne sentait pas l'alcool.

En rentrant chez moi, je m'aperçus plusieurs fois que je sifflotais en marchant. Ce n'est guère dans mes habitudes.

Je donnai un billet d'un dollar à tous ceux qui me demandaient de l'argent.

Le lendemain, je me réveillai avec un goût amer dans la bouche. Je me lavai les dents et sortis prendre le petit déjeuner. Je dus me forcer à manger et le café avait un goût métallique.

Je me dis que c'était peut-être une intoxication par l'arsenic. Peut-être y avait-il des bouts de papier peint vert dans la salade de la veille au soir.

Ma deuxième tasse de café n'avait pas meilleur goût que la première mais je la bus quand même en lisant le *News*. J'appris ainsi que les Mets avaient gagné, les Yankees aussi. Au football américain, les Giants venaient de perdre un de leurs meilleurs joueurs qui avait été suspendu pendant trente jours après qu'une analyse d'urine avait fait apparaître qu'il avait absorbé un produit interdit.

Des coups de feu avaient été tirés d'une voiture au coin d'une rue de Harlem, dont le journal disait qu'elle était très fréquentée par des dealers ; deux personnes sans abri s'étaient battues sur un quai du métro de New York et l'une d'elles avait projeté l'autre sur la voie, au moment où une rame arrivait, avec les conséquences que l'on pouvait attendre. Dans le quartier de Brighton Beach, à Brooklyn, la police avait arrêté un homme accusé d'avoir assassiné son ancienne femme ainsi que les trois enfants qu'elle avait eus d'un précédent mariage.

Il n'y avait rien à propos d'Eddy Dumphy. Ce n'était pas étonnant ; pour qu'on en parle, il aurait fallu que les journaux n'aient pratiquement rien à se mettre sous la dent.

Après le petit déjeuner, j'allai faire un tour pour dissiper un peu de mon apathie et de ma léthargie. Le temps était couvert et la météo annonçait qu'il y avait quarante pour cent de chances pour qu'il pleuve. Je ne sais pas très bien ce qu'ils entendent par là. C'est comme s'ils disaient : *S'il pleut, vous ne pourrez pas nous en vouloir et s'il ne pleut pas, vous ne pourrez pas nous en vouloir non plus.*

Je marchai sans but précis et finis par me retrouver dans Central Park. Je vis un banc vide et m'y assis. En face de moi, un peu sur la droite, une femme, dont le manteau sortait d'un magasin « économique », distribuait aux pigeons les miettes qu'elle puisait dans un sac en papier. Il y avait plein d'oiseaux sur elle, sur le banc et tout autour. Il devait bien y en avoir deux cents.

On prétend qu'on ne fait qu'exacerber le problème en donnant à manger aux pigeons, mais j'étais mal placé pour lui dire

d'arrêter. Aussi longtemps que je distribuerai des billets d'un dollar aux mendiants.

Quand elle finit par être à court de miettes, les pigeons s'en allèrent et elle s'en alla aussi. Je restai où j'étais et songeai à Eddie Dumphy et à Paula Høeldtke. Puis je pensai à Willa Rossiter et je compris pourquoi je m'étais senti aussi mal au réveil.

Je n'avais pas eu le temps de réagir à la mort d'Eddie. Au lieu de cela, j'avais été avec Willa et au lieu de ressentir de la tristesse pour Eddie j'avais ressenti de la joie et de l'excitation pour ce qui naissait entre Willa et moi. Il en était de même, en moins dramatique, pour Paula. Alors que j'en étais arrivé à découvrir des détails contradictoires à propos de son téléphone, j'avais tout laissé en plan pour me lancer dans une aventure sentimentale.

Il n'y avait pas forcément de mal à ça. Cependant j'avais relégué Eddie et Paula quelque part, sous la rubrique Affaires en Instance, et si je ne m'occupais pas d'eux, je continuerais à avoir un goût amer dans la bouche, et mon café aurait un arrière-goût de métal.

Je me levai et sortis du parc. Près de l'entrée de Columbus Circus, un homme au regard fou, vêtu de jeans coupés aux genoux, me demanda de l'argent. Je l'écartai et poursuivis mon chemin.

Elle avait payé son loyer le 6 juillet. Elle aurait dû à nouveau le payer le 13 mais elle ne s'était pas montrée. Le 15 juillet, Flo Edderling était montée mais Paula n'avait pas ouvert. Le 16, Flo Edderling avait ouvert avec son passe et constaté que la chambre était vide, que tout avait été emporté sauf la literie. Le 17, ses parents avaient téléphoné et laissé un message sur son répondeur ; le même jour, Georgia était venue louer la chambre vide où elle s'était installée dès le lendemain. Deux jours plus tard, Paula avait appelé la compagnie du téléphone pour leur demander de couper sa ligne.

La femme à qui j'avais déjà parlé, à la compagnie du téléphone, était une certaine Mrs. Cadillo. Nous avions établi des relations de travail agréables, la veille, et quand je la rappelai, elle se souvint tout de suite de moi.

— Je suis navré de vous déranger encore, lui dis-je, seulement je n'arrive pas à faire cadrer des renseignements que je tiens de diverses sources. Je sais qu'elle vous a appelés le 20 juillet pour résilier son abonnement, mais j'aimerais savoir d'où elle vous a appelés.

— Je regrette mais ce renseignement ne figure pas dans nos dossiers, dit-elle, un peu déconcertée. Au départ, nous-mêmes, nous ne le savons pas. D'ailleurs...

— Oui ?

— J'allais vous dire que mes dossiers ne me permettent pas de savoir si elle a téléphoné pour résilier son abonnement ou si elle l'a fait par lettre. La plupart des gens téléphonent mais elle a très bien pu écrire. Certaines personnes le font, surtout s'ils joignent un chèque pour régler leur dernière facture. Mais nous n'avons reçu aucun règlement de sa part, à ce moment-là.

Je n'avais même pas pensé que l'avis de résiliation avait pu être envoyé par la poste et, pendant un instant, je me dis que cela expliquait tout. Elle avait très bien pu mettre un mot dans la boîte et, vu l'état des services postaux, il aurait très bien pu être encore en route.

Mais cela n'expliquait pas le coup de téléphone de ses parents le 17 juillet.

Je demandai :

— Tous les appels qui sont faits à partir d'un numéro donné sont-ils consignés quelque part ?

— Oui, mais...

— Pourriez-vous me dire la date et l'heure du dernier appel qu'elle a fait ? Cela me serait très utile.

— Je suis désolée. Je ne peux vraiment pas faire ça. Je n'ai pas la possibilité de rechercher moi-même un tel renseignement et ce serait une violation du règlement.

— Je pourrais sans doute obtenir la levée du secret, lui dis-je, mais j'ai horreur d'occasionner des complications et des frais à mes clients et ce serait une perte de temps pour tout le monde. Si vous pouviez trouver un moyen de m'obtenir ce renseignement, je vous garantis que jamais personne ne saurait d'où je le tiens.

— Je suis vraiment désolée. Si je le pouvais, je ferais peut-être une entorse au règlement mais je n'ai pas le code d'accès. Si vous avez vraiment besoin de connaître le détail de ses communications urbaines, il vous faudra cette levée du secret.

Je faillis ne pas relever. J'étais déjà en plein dans une phrase quand je réagis à ce qu'elle venait de dire.

— Les communications urbaines. Mais les autres...

— S'il y en a, elles seront sur son relevé.

— Et ça, vous y avez accès ?

— En principe, je ne devrais pas. (Je ne dis rien pour ne pas la brusquer, et elle poursuivit :) Mais ça, cela n'a quand même rien de confidentiel. Attendez que je voie ce qu'il y a sur l'ordinateur... Il n'y a aucun appel interurbain au mois de juillet...

— Ça valait quand même la peine d'essayer.

— Vous ne m'avez pas laissé finir.

— Excusez-moi.

— Il n'y a aucun appel en juillet, aucun appel interurbain, jusqu'au 18. Il y a deux appels le 18 et un le 19.

— Et pas le 20 ?

— Non. Rien que ces trois-là. Vous voulez que je vous dise quels numéros elle a appelés ?

— Oui. Je vous en prie.

Il y avait deux numéros. Elle en avait appelé un le 18 et le 19, l'autre uniquement le 18. Ils avaient tous les deux le même indicatif : 904. Je consultai l'annuaire et m'aperçus que cet indicatif n'avait rien à voir avec l'Indiana. C'était celui du nord de la Floride.

Je trouvai une bande et y achetai pour dix dollars de pièces de vingt-cinq *cents*, puis je retournai à ma cabine publique et je composai le numéro qu'elle avait appelé deux fois. Une voix enregistrée me dit combien d'argent je devais mettre dans l'appareil et une femme répondit à la quatrième sonnerie. Je lui dis que je m'appelais Scudder et que j'aurais voulu parler à Paula Høeldtke.

— Vous devez vous tromper de numéro, dit-elle.

— Ne raccrochez pas, je vous appelle de New York. Je pense qu'une certaine Paula Høeldtke a appelé ce numéro il y a deux mois et j'essaie de savoir ce qu'elle est devenue depuis.

Elle attendit un moment avant de répondre :

— Eh bien, je ne vois vraiment pas qui ça peut être. Vous êtes ici chez un particulier et je ne sais vraiment pas qui est la personne dont vous parlez.

— Vous êtes bien le 904-555-1904 ?

— Certainement pas. Ce numéro-là, c'est... minute, quel numéro vous avez dit ?

Je le répétais.

— C'est le numéro du magasin de mon mari, dit-elle. C'est le numéro de la Quincaillerie Prysocki.

— Désolé, lui dis-je. (Je m'étais trompé de numéro en lisant mon carnet, j'avais composé celui qu'elle n'avait appelé qu'une fois.) Vous devez être le 828-9177.

— Comment vous avez eu l'autre numéro ?

— Elle a appelé les deux numéros, répondis-je.

— Ah oui ? Et comment vous avez dit qu'elle s'appelle ?

— Paula Høeldtke.

— Et elle a téléphoné *et* ici *et* au magasin ?

— Il y a peut-être une erreur dans les renseignements dont je dispose, lui dis-je.

Elle parlait encore quand je raccrochai.

Je me rendis à pied à l'hôtel meublé de la 54^e rue. En chemin, un gamin en jeans, au menton orné d'une barbiche inculte, me demanda quelques pièces de monnaie. Il avait l'air décharné de ceux qui se droguent au *speed*. Les habitués du crack ont parfois cet air-là. Je lui donnai toutes les pièces de vingt-cinq *cents* qui me restaient.

— Oh, merci, me dit-il tandis que je m'éloignais. Vous êtes un gars super.

Quand Flo m'ouvrit sa porte, je lui dis que j'étais désolé de la déranger encore une fois. Elle m'assura que je ne la dérangeais pas le moins du monde. Je lui demandai si Georgia Price était chez elle.

— Aucune idée, répondit-elle. Vous n'avez pas encore pu lui parler ? Encore que je ne vois pas à quoi ça pourrait vous servir. J'aurais eu du mal à lui louer la chambre avant que Paula soit partie, alors comment voulez-vous qu'elle la connaisse ?

— Je lui ai déjà parlé. J'aimerais lui parler encore une fois.

Elle me montra l'escalier. Je montai un étage et me tins devant la porte de la chambre qui avait été celle de Paula.

Je frappai. À l'intérieur, il y avait de la musique, pas très forte, mais son rythme insistant me fit craindre que Georgia Price n'ait pas pu m'entendre. J'allais frapper à nouveau quand la porte s'ouvrit.

Georgia Price était vêtu d'un collant de danseuse, et son front luisait de transpiration. Je me dis que je l'avais interrompue pendant qu'elle dansait ou qu'elle faisait des exercices. Elle me regarda et ses yeux s'agrandirent quand elle me reconnut. Elle fit involontairement un pas en arrière et j'entrai dans la pièce. Elle allait dire quelque chose mais elle se ravisa et alla arrêter la musique. Quand elle se retourna vers moi, elle avait l'air effrayé et coupable. Je ne pensais pas qu'elle eût des raisons d'avoir l'air l'un ou l'autre mais je décidai de m'en assurer.

— Vous venez de Tallahassee, n'est-ce pas ?

— Tout près de là.

— Price est votre nom de scène. Votre vrai nom est Prysocki.

— Comment est-ce que vous...

— Il y avait un téléphone dans cette chambre quand vous avez emménagé. La ligne n'avait pas été interrompue.

— Je ne savais pas que je ne devais pas m'en servir. Je croyais que le téléphone allait avec la chambre. Je ne savais pas.

— Alors vous avez téléphoné chez vous et vous avez appelé votre père à son magasin.

Elle eut un hochement de tête affirmatif. Elle avait l'air très,

très jeune et absolument terrorisée.

— Je paierai ces coups de téléphone, dit-elle. Je ne me suis pas rendu compte, je croyais que j'allais recevoir une facture ou quelque chose comme ça. Et puis je n'ai pas pu faire installer le téléphone tout de suite, on ne pouvait pas m'envoyer quelqu'un pour le brancher avant le lundi, alors j'ai attendu jusque-là pour faire couper la ligne. Et quand l'installateur est venu, il a simplement rebranché le même appareil mais avec un autre numéro pour que je ne reçoive pas les appels qui étaient pour elle. Je vous jure que je ne croyais pas faire quelque chose de mal.

— Vous n'avez rien fait de mal, lui dis-je.

— Je paierai très volontiers ces communications.

— Ne vous en faites pas pour ça. C'est vous qui avez fait couper la ligne ?

— Oui ; il ne fallait pas ? Vous comprenez, elle n'habitait plus là, alors...

— C'est exactement ce qu'il vous fallait faire. Je ne m'intéresse pas à quelques communications gratuites. J'essaie de retrouver une fille qui ne me donne plus signe de vie.

— Je sais mais...

— Alors vous n'avez rien à craindre. Vous n'aurez pas d'ennuis.

— Oh, je ne pensais pas vraiment que j'allais avoir des ennuis mais...

— Dites-moi, Georgia, y avait-il un répondeur branché sur l'appareil ? Un répondeur-enregistreur ?

Ses yeux se tournèrent automatiquement vers la table de nuit sur laquelle un répondeur était posé à côté d'un téléphone.

— Je l'aurais rendu la première fois que vous êtes venu, dit-elle, si seulement j'y avais pensé. Mais vous m'avez juste posé quelques questions rapides, qu'est-ce qu'il y avait dans la chambre et est-ce que je connaissais Paula et est-ce que quelqu'un était venu la voir après que j'avais emménagé, alors quand je me suis souvenue du répondeur, vous étiez déjà parti. Je n'avais pas l'intention de le garder mais je ne savais pas quoi faire d'autre. Comme il était là...

— Ne vous en faites pas.

— Alors je m'en suis servi. Il aurait fallu que j'en achète un et celui-ci était déjà là. J'en voulais un avec interrogateur à distance, comme ça, on peut appeler d'un autre téléphone et entendre les messages qu'on vous a laissés. Celui-ci n'en a pas. Mais, pour le moment, ça me suffit. Vous voulez l'emporter ? Ça me prendra une minute pour le débrancher.

— Je n'en veux pas, répondis-je. Je ne suis pas venu chercher des répondeurs ou me faire payer des communications avec

Tailahassee.

— Excusez-moi.

— Je veux vous poser quelques questions au sujet du téléphone, c'est tout. Et au sujet du répondeur.

— D'accord.

— Vous avez emménagé le 18 et le téléphone est resté branché jusqu'au 20. Paula a-t-elle reçu des appels pendant ce temps-là ?

— Non.

— Le téléphone n'a pas sonné ?

— Si, une ou deux fois mais c'était pour moi. J'ai appelé mon amie pour lui donner le numéro et elle m'a téléphoné une ou deux fois pendant le week-end. C'était une communication urbaine et ça n'a rien coûté, ou alors ça ne faisait que vingt-cinq cents.

— Même si vous avez téléphoné en Alaska ça m'est égal, lui dis-je. Si ça peut vous tranquilliser, sachez que les appels que vous avez fait n'ont rien coûté à personne. Comme le dépôt qu'avait laissé Paula était plus important que sa dernière facture, les communications ont été réglées avec de l'argent qui aurait dû lui être remboursé, et de toute façon, elle n'est pas là pour réclamer ce qui lui est dû.

— Je sais que je suis idiote de me tracasser pour ça, dit-elle.

— Ne vous en faites pas. Les seuls appels que vous avez reçus étaient donc pour vous. Et quand vous n'étiez pas là ? Il y avait des messages sur son répondeur ?

— Pas après que j'ai emménagé. Ça, je le sais parce que le dernier message était de sa mère, pour lui dire qu'ils partaient en voyage, et elle avait dû laisser ce message un ou deux jours avant que j'emménage. Vous comprenez, dès que j'ai compris que ça devait être son téléphone, j'ai débranché le répondeur. Puis, six ou sept jours plus tard, je me suis dit qu'elle n'allait pas venir le chercher et que je n'avais qu'à m'en servir, puisqu'il m'en fallait un. Quand je l'ai rebranché, j'ai écouté ses messages avant de mettre l'appareil sur « enregistrement ».

— Il y avait d'autres messages que celui de ses parents ?

— Quelques-uns.

— Vous les avez gardés ?

— J'ai effacé la bande.

— Vous vous rappelez un peu ce que disaient ces autres messages ?

— Oh, la, la, non. Il y avait des fois où les gens avaient raccroché tout de suite. J'ai juste passé la bande une fois en essayant de voir comment il fallait faire pour l'effacer.

— Et la bande-annonce, celle où l'on dit qu'il n'y a personne à la maison et où on demande aux gens de laisser un message ? Il

devait y en avoir une sur le répondeur de Paula.

— Oui, bien sûr.

— Vous l'avez effacée ?

— Ça s'efface automatiquement quand on enregistre un autre message par-dessus. Je l'ai fait pour que le message soit de ma voix à moi, quand j'ai décidé de me servir du répondeur. (Elle se mordilla la lèvre.) Je n'aurais pas dû ?

— Si.

— Vous croyez que ça pouvait être important ? Ce n'était que le truc courant : « Allô, ici Paula. Je ne peux pas vous parler pour le moment mais vous pouvez me laisser un message après le signal sonore. » Ou quelque chose comme ça ; je ne vous le répète pas mot pour mot.

— Ce n'est pas important, lui dis-je.

C'était vrai. J'aurais simplement aimé avoir l'occasion d'entendre sa voix.

— Ça m'étonne que vous soyez encore là-dessus, me dit Durkin. Qu'est-ce que vous avez fait, vous avez appelé l'Indiana pour vous faire renflouer ?

— Non. Je devrais sans doute le faire, j'y consacre beaucoup de temps mais on ne le dirait pas, vu ce que j'ai obtenu jusqu'ici comme résultats. Je crois que sa disparition est une affaire criminelle.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Elle n'a jamais déménagé officiellement. Un jour, elle paie son loyer et, dix jours plus tard, sa logeuse force la porte et s'aperçoit que la chambre est vide.

— Ça arrive souvent.

— Je sais. La chambre était vide à l'exception de trois choses. La personne qui a vidé la pièce a laissé le téléphone, le répondeur téléphonique et la literie.

— Et vous en déduisez... ?

— Que quelqu'un d'autre a emballé ses affaires et les a emportées. Il y a beaucoup d'hôtels meublés qui fournissent les draps et les couvertures. Pas celui-ci. Paula Hoeldtke a dû se les procurer elle-même, alors elle aurait pensé à les emporter en s'en allant. Quelqu'un qui ne le savait pas a pu penser qu'il fallait les laisser dans la chambre.

— C'est tout ce que vous avez ?

— Non. On a aussi laissé le répondeur et il était branché pour continuer à répondre au téléphone et à dire aux gens de laisser un message. Si elle était partie de son plein gré, elle aurait appelé la compagnie pour résilier son abonnement.

— Pas si elle était pressée.

— Elle l'aurait probablement fait quelques jours plus tard. Mais admettons qu'elle ne l'ait pas fait, disons qu'elle était assez étourdie pour l'oublier complètement. Pourquoi aurait-elle laissé le répondeur ?

— Pour la même raison. Elle l'a oublié.

— Il n'y avait plus rien dans la chambre. Les tiroirs de la commode étaient vides, la penderie l'était aussi. Il n'y avait pas assez de fouillis dans la pièce pour qu'on puisse y perdre quelque chose. Il ne restait plus que la literie, le téléphone et le répondeur. Elle ne pouvait pas ne pas le remarquer.

— Mais si, bien sûr. Il y a beaucoup de gens qui laissent leur téléphone quand ils déménagent. Je crois d'ailleurs qu'on est censé laisser le téléphone à moins que ce soit un appareil qu'on a acheté

personnellement. De toute façon, les gens les laissent. Bon, elle laisse son téléphone. Bon, et son répondeur... où est-ce qu'il est, près du téléphone, hein ?

— C'est ça.

— Alors elle regarde par là et elle ne voit pas quelque chose de distinct, un répondeur téléphonique, un appareil ménager qui vous tient en contact avec vos amis et relations, qui vous évite de vous faire du souci quand vous n'êtes pas là pour répondre et bla-bla-bla et bla-bla-bla. Ce qu'elle voit fait partie du téléphone.

Je réfléchis un instant et dis :

— Oui, peut-être.

— Ça fait partie du téléphone, ça va avec le téléphone. Et puisque le téléphone reste là, ça reste avec le téléphone.

— Et pourquoi ne revient-elle pas le chercher quand elle se rend compte qu'elle l'a oublié ?

— Parce qu'elle est au Groenland et que ça coûte moins cher d'acheter un autre répondeur que de prendre l'avion.

— Je ne sais pas, Joe.

— Je ne sais pas non plus mais laissez-moi vous dire que c'est aussi logique que de regarder un téléphone, un répondeur, deux draps et une couverture et d'essayer d'en déduire un enlèvement.

— N'oubliez pas le dessus-de-lit.

— Ouais, c'est ça. Elle allait peut-être s'installer quelque part où la literie ne lui servirait à rien. Qu'est-ce qu'elle avait, un lit à une place ?

— Plus grand que ça, entre un petit lit et un lit à deux places. Je crois qu'on appelle ça « une place et demie ».

— Alors elle emménage avec un mec vachement dans le coup qui a un super lit d'eau et une maxi-quéquette et à quoi ça peut lui servir, quelques vieux draps et deux taies d'oreiller ? Et, d'ailleurs, à quoi pourrait lui servir aussi un téléphone, si elle doit passer tout son temps allongée sur le dos avec les jambes en l'air ?

— Je pense que quelqu'un d'autre a déménagé ses affaires, lui dis-je. Je pense que quelqu'un a pris ses clés, est entré dans sa chambre, a emballé ses affaires et s'est glissé dehors en les emportant. Je pense...

— Est-ce que quelqu'un a vu un inconnu sortir de l'immeuble avec des valises ?

— Les habitants ne se connaissent même pas entre eux, comment voulez-vous qu'ils remarquent un étranger ?

— Est-ce que quelqu'un a vu *quelqu'un* trimballer des valises à cette époque-là ?

— Vous savez bien que ça remonte trop loin. J'ai posé la question à des gens de son étage, mais comment pourrait-on se

rappeler un incident banal qui peut s'être produit deux mois plus tôt ?

— Tout le problème est là, Matt. Si quelqu'un a laissé une piste, elle est déjà complètement éventée, (il ramassa un cube en plastique transparent, le retourna et regarda la photo de deux enfants et d'un chien qui souriaient tous trois à l'objectif.) Mais continuez votre scénario, me dit-il. Quelqu'un déménage ses affaires. Il laisse les draps parce qu'il ne sait pas qu'ils sont à elle. Pourquoi laisser le répondeur ?

— Pour que si on l'appelle, on ne sache pas qu'elle n'est plus là.

— Alors pourquoi ne pas tout laisser, et comme ça même la logeuse ne saura pas qu'elle est partie ?

— Parce que la logeuse finira par comprendre qu'elle ne va pas revenir et que l'affaire risque d'être signalée à la police. Si la chambre est vide, la conclusion s'impose : elle a déménagé. Laisser le répondeur permet de gagner un peu de temps ; comme ça, les gens qui appellent de loin se figurent qu'elle est toujours là et il est impossible de savoir précisément depuis quand elle n'est plus là. Elle a payé son loyer le 6 et on a trouvé sa chambre vide dix jours plus tard, et si je ne peux pas savoir précisément à quand remonte sa disparition, c'est parce qu'on a laissé le répondeur.

— Comment faites-vous pour en arriver là ?

— Ses parents ont appelé deux fois et laissé des messages. S'ils n'avaient pas pu laisser un message sur le répondeur, ils auraient continué d'appeler jusqu'à ce qu'ils aient pu la joindre et comme ils n'auraient pas pu la joindre, quel que soit le nombre de fois où ils l'appelaient, ils se seraient inquiétés, ils se seraient dit qu'il lui était arrivé quelque chose. Il est plus que probable que son père serait venu vous trouver deux mois plus tôt qu'il ne l'a fait.

— Ouais, je vois ce que vous voulez dire.

— Et à ce moment-là, la piste n'aurait pas été éventée.

— Je ne suis quand même pas sûr que l'affaire aurait été du ressort de la police.

— Qu'elle l'ait été ou non, il aurait pu engager un privé vers la mi-juillet et alors...

— Ça vous aurait donné moins de mal. D'accord. (Il réfléchit un instant.) Et si c'était *elle* qui avait laissé l'appareil, pas parce qu'elle l'aurait oublié mais parce qu'elle aurait eu une raison ?

— Quelle raison ?

— Elle déménageait mais elle ne voulait pas qu'on sache qu'elle était partie. Disons ses parents ou quelqu'un qu'elle voulait éviter.

— Elle pouvait très bien conserver la chambre. Payer le loyer et aller vivre ailleurs.

— D'accord, alors disons qu'elle voulait s'en aller, quitter la

ville mais qu'elle voulait pouvoir continuer à recevoir des appels. Elle aurait pu...

— Elle ne pouvait pas écouter ses messages de loin.

— Si, si. Il y a un bidule avec lequel il suffit d'appeler son répondeur d'un téléphone à touches et de taper un code pour que l'appareil vous débite tous vos messages.

— Tous les répondeurs n'ont pas un interrogateur à distance. Le sien n'en avait pas.

— Qu'est-ce que vous en savez ? Ah oui, vous avez vu l'appareil, il est toujours dans sa chambre. (il écarta les mains.) Ecoutez, à quoi ça sert de retourner tout ça dans tous les sens ? Vous avez été flic suffisamment longtemps, Matt. Mettez-vous à ma place.

— Je disais juste que...

— Mettez-vous à ma putain de place, bon sang ! Vous êtes assis là où je suis et un type vient vous raconter une histoire de literie et de répondeur-enregistreur. Rien n'indique qu'un crime a pu être commis, la personne qui a disparu est adulte et saine d'esprit et personne ne l'a vue depuis plus de deux mois. Non mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

Je ne répondis pas.

— Qu'est-ce que vous feriez, *vous* ? Si vous étiez à ma place ?

— Ce que vous faites.

— C'est évident.

— Et si c'était la fille du maire ?

— Le maire n'a pas de fille. Le maire n'a jamais bandé de sa vie, comment voulez-vous qu'il ait une fille ? (Il repoussa sa chaise.) Évidemment, ce serait une autre histoire si c'était la fille du maire. On mettrait cent gars sur l'affaire et tout le monde travaillerait vingt-quatre heures sur vingt-quatre jusqu'à ce qu'on ait des résultats. Ce qui ne veut pas dire qu'il y aurait forcément des résultats, pas après tout ce temps et avec si peu d'indices. Parce que là, qu'est-ce qu'on craint ? Pas qu'elle soit allée faire un tour à Disney World et que la grande roue se soit coincée quand elle était tout en haut. De quoi avez-vous vraiment peur, vous et ses parents ?

— Qu'elle soit morte.

— Et il se peut qu'elle le soit. Il y a tout le temps des gens qui meurent, dans cette ville. Si elle est vivante, elle finira, tôt ou tard, par appeler ses parents, quand elle sera à court d'argent, quand elle reprendra ses esprits ou je ne sais pas ce qu'il lui faudra pour le faire. Si elle est morte, on ne peut plus rien pour elle, ni vous ni moi ni personne.

— Vous avez sans doute raison.

— Évidemment que j'ai raison. Le problème, avec vous, c'est que vous finissez par vous comporter comme un chien avec un os. Téléphonez au père, dites-lui qu'il n'y a plus moyen de faire quoi que ce soit, qu'il aurait fallu qu'il fasse appel à vous il y a deux mois.

— C'est ça, que je lui file un complexe de culpabilité.

— Oh, vous pourriez trouver une façon plus habile de lui dire ça. Bon sang, vous avez déjà passé plus de temps là-dessus que personne ne l'aurait fait et vous avez découvert tout ce qu'il était possible de découvrir. Y compris des indices assez subtils, comme les appels téléphoniques et tout ça, le répondeur-enregistreur. L'ennui, c'est qu'ils ne sont reliés à rien. Vous tirez dessus et ils vous restent dans la main.

— Je sais.

— Alors laissez tomber. Vous n'allez pas continuer à travailler des heures pour des prunes.

J'allais lui répondre quand son téléphone se mit à sonner. Il parla pendant quelques minutes. Quand il raccrocha, il me dit :

— Qu'est-ce qu'on faisait, pour s'occuper, nous les flics, avant qu'il y ait la cocaïne ?

— On se débrouillait.

— Ah bon ? Oui, sans doute.

Je déambulais longuement. Vers treize heures trente, il se mit à pleuvoir un peu. Presque aussitôt, les marchands de parapluie apparurent au coin des rues. On aurait dit qu'ils existaient déjà à l'état de spores et prenaient vie miraculeusement sous l'effet d'une goutte d'eau.

Je n'achetai pas de parapluie. Il ne pleuvait pas assez fort pour que ça en vaille la peine. J'entrai dans une librairie et passai un moment à regarder sans rien acheter, quand je ressortis, la pluie n'était plus qu'un léger crachin.

J'allai à mon hôtel et m'arrêtai à la réception. Il n'y avait pas de messages et, pour tout courrier, j'avais une offre de carte de crédit.

Je montai dans ma chambre et appelai Warren Hoeldtke. J'avais mon carnet de notes sous les yeux et je lui fis un bref compte rendu des démarches que j'avais effectuées et des maigres résultats que j'avais obtenus.

— J'ai passé beaucoup de temps à faire des recherches, lui dis-je, mais je ne crois pas être arrivé beaucoup plus près d'elle que je ne l'étais quand j'ai commencé. Je n'ai pas l'impression d'avoir réussi à faire quoi que ce soit.

— Vous voulez plus d'argent ?

— Non. Je ne saurais pas comment m'y prendre pour le gagner.

— Que pensez-vous qu'il soit arrivé à Paula ? Je me rends compte que vous n'avez rien de concret mais vous n'avez pas une vague idée de ce qui a pu se passer ?

— Si, mais elle est tellement vague que je ne sais pas ce qu'elle peut valoir. Je pense qu'elle s'est liée avec quelqu'un qui lui paraissait très séduisant et qui s'est révélé dangereux.

— Vous croyez...

Il ne voulait pas le dire et je le comprenais.

— Il se peut qu'elle soit vivante, lui dis-je. Il se peut qu'elle soit à l'étranger. Il se peut qu'elle soit mêlée à quelque chose d'illégal. Ce qui pourrait expliquer pourquoi elle n'a pas pu vous donner de ses nouvelles.

— Je ne vois vraiment pas Paula frayer avec des criminels.

— Elle s'est peut-être tout simplement figuré qu'elle allait vivre une grande aventure.

— Oui, bien sûr, c'est possible. (Il soupira.) Vous ne me laissez pas beaucoup d'espoir.

— Non, mais je ne dirais pas non plus que vous avez, pour le moment, des raisons de désespérer. J'ai bien peur que vous ne puissiez faire autre chose qu'attendre.

— Je ne fais que ça depuis le début. C'est... très dur.

— J'en suis sûr.

— Enfin, je tiens à vous remercier d'avoir fait tout ce que vous pouviez et de votre franchise. Je serais heureux de vous envoyer de l'argent si vous pensiez que ça vaudrait peut-être la peine de poursuivre vos recherches.

— Non, répondis-je. Je vais sans doute continuer de travailler là-dessus encore quelques jours, au cas où je trouverais le moindre indice. Dans ce cas, vous auriez de mes nouvelles.

— Je ne voulais pas accepter d'autre argent de sa part, dis-je à Willa. Les mille dollars qu'il m'a donnés au départ m'ont déjà créé plus d'obligations que je n'en voulais. Si j'avais encore accepté son argent, je me serais senti obligé de rechercher sa fille jusqu'à la fin de mes jours.

— Mais vous travaillez encore. Pourquoi ne seriez-vous pas rémunéré pour ce travail ?

— J'ai déjà été rémunéré et qu'ai-je apporté en échange ?

— Vous avez fait le travail qu'on vous demandait.

— Ah oui ? Au lycée, au cours de physique, on nous a appris à mesurer le travail. C'est le produit d'une force par le déplacement. Prenez un objet qui pèse vingt livres, déplacez-le de six pieds et vous avez fait pour cent vingt livres-pieds de travail.

— Livres-pieds ?

— C'était l'unité de mesure. Mais si vous vous teniez contre un mur et que vous poussiez toute la journée sans le faire bouger d'un millimètre, vous n'aviez pas effectué de travail. Parce que vous aviez déplacé le mur de zéro centimètre alors, quel que fût le poids du mur, le résultat était nul. Warren Hoeldtke m'a payé mille dollars et je n'ai fait que pousser contre un mur.

— Vous l'avez un peu déplacé.

— Si peu que ça ne compte pas.

— Oh, je ne sais pas, dit-elle. Quand Edison travaillait à mettre au point l'ampoule électrique, quelqu'un a dit qu'il devait être découragé car il n'avancait pas. Edison a dit qu'au contraire, il avait beaucoup avancé car, maintenant, il connaissait vingt mille matériaux qui ne pouvaient pas être utilisés pour servir de filament.

— L'attitude d'Edison était supérieure à la mienne.

— Et c'est heureux, autrement nous serions encore tous dans le noir.

Dans le noir, nous y étions et nous n'étions pas plus malheureux pour ça. Nous étions dans sa chambre, allongés sur son lit, tandis qu'une cassette de Reba McIntyre passait dans la cuisine. Par la fenêtre de la chambre, on entendait le bruit d'une querelle dans l'immeuble derrière le sien, des voix fortes débattant d'un sujet quelconque en espagnol.

Je n'avais pas eu l'intention d'aller la voir. Après ma communication avec Hoeldtke, j'étais sorti faire un tour. En passant devant le magasin d'un fleuriste, l'idée m'était venue de lui envoyer des fleurs et après que le fleuriste avait pris ma commande, j'avais appris qu'il ne pouvait pas les livrer avant le lendemain. Alors je les avais livrées moi-même.

Elle avait mis les fleurs dans un vase et nous nous étions assis dans la cuisine, avec les fleurs sur la table, entre nous. Elle avait fait du café. C'était du café soluble, mais le pot était neuf, d'une excellente marque, et aucun rabat-joie n'avait retiré la caféine du café.

Puis, sans qu'il eût été besoin d'en discuter, nous étions allés dans la chambre. Reba McIntyre chantait déjà à ce moment-là et elle s'y employait encore, même si nous avions déjà entendu plus d'une fois certaines chansons. La cassette repartait automatiquement en sens inverse et pouvait continuer comme ça indéfiniment, si on la laissait faire.

Au bout d'un moment, elle me dit :

— Vous avez faim ? Je pourrais nous préparer quelque chose.

— Si vous en avez envie.

— Vous voulez tout savoir ? Je n'en ai jamais envie. Je ne suis pas une très bonne cuisinière et vous avez vu la cuisine.

— Nous pouvons aller manger dehors.

— Il tombe des cordes. Vous ne l'entendez pas dans le conduit d'aération ?

— Il pleuvait très légèrement, tout à l'heure. Ma tante irlandaise aurait dit qu'il faisait très doux.

— Eh bien, d'après ce que j'entends, c'est devenu très dur. Et si je commandais chez le Chinois ? Ils se moquent du temps qu'il fait, ils sautent sur leur vélo de kamikaze et ils pédalent sous une averse de grêle, s'il le faut. Vous voulez savoir de quoi j'ai envie ?

— J'y tiens.

— Je veux des vermicelles chinois, du porc sauté au riz, du poulet aux noix de cajou et des crevettes aux quatre parfums. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Que ça suffirait pour nourrir une armée.

— Je parie qu'on finira tout. Oh.

— Qu'y a-t-il ?

— Est-ce que vous aurez le temps ? Il est huit heures moins vingt et le temps que le repas soit livré et que nous l'ayons mangé, ce sera l'heure de votre réunion.

— Je ne suis pas obligé d'y aller ce soir.

— Vous en êtes sûr ?

— Certain. Mais j'ai une question à vous poser. Qu'est-ce qu'une crevette aux quatre parfums ?

— Vous n'avez jamais mangé de crevettes aux quatre parfums ?

— Non.

— Alors vous allez voir comme vous allez vous régaler.

Nous prîmes notre repas sur la table au plateau de zinc. Je voulus enlever les fleurs pour nous faire de la place mais elle m'en empêcha.

— Nous avons toute la place qu'il nous faut.

Dans la matinée, elle était allée faire des courses et, en plus du café, elle avait fait provision de jus de fruits et autres boissons sans alcool. Je bus un Coca. Elle prit une bouteille de Beck's mais ne voulut pas l'ouvrir avant de s'être assurée que cela ne me dérangerait pas.

— Non, bien sûr, pas du tout, lui dis-je.

— Parce que rien ne va aussi bien que la bière avec la nourriture chinoise. Ça ne fait rien si je dis ça, Matt ?

— Quoi, que la bière va bien avec la nourriture chinoise ? Eh bien, tout le monde ne serait peut-être pas d'accord et je parie qu'il y a bien quelques viticulteurs qui contesteraient cette opinion

mais qu'est-ce que ça peut faire ?

— Parce que je me demandais.

— Ouvrez votre bouteille de bière, lui dis-je. Et asseyez-vous et mangez.

Tout était délicieux et le plat de crevettes fut, comme elle l'avait promis, un régal. Ils avaient joint à la commande des baguettes jetables et elle s'en servit. Comme je n'avais jamais appris à les manier, je préférerai m'en tenir à la fourchette. Je lui dis qu'elle utilisait les baguettes avec art.

— C'est facile, dit-elle. Il suffit d'un peu d'entraînement. Tenez. Essayez.

Je fis un effort mais mes doigts étaient malhabiles. Les baguettes n'arrêtaient pas de se croiser et je n'arrivais pas à porter les aliments à ma bouche.

— Ce serait parfait, dis-je, pour quelqu'un qui est au régime. On aurait pu croire qu'ils se seraient débrouillés pour inventer aussi la fourchette. Tout le reste, ils l'ont inventé. Les nouilles, la crème glacée, la poudre à canon.

— Et le base-ball.

— Ça, je croyais que c'étaient les Russes.

Comme elle l'avait prédit, nous mangeâmes tout, jusqu'à la dernière miette. Elle débarrassa la table et ouvrit une autre bouteille de Beck's.

— J'ai des choses à apprendre, dit-elle. Pour le moment, je suis un peu gênée de boire de l'alcool devant vous.

— Je vous mets mal à l'aise ?

— Non mais mais c'est *vous* que j'ai peur de mettre mal à l'aise. Je ne savais pas si ça pouvait aller de dire que la bière allait drôlement bien avec la nourriture chinoise, parce que, oh, je ne sais pas... Ça ne fait rien si on parle de l'alcool, comme ça ?

— Que croyez-vous que nous fassions, aux réunions ? Nous parlons tout le temps de l'alcool. Certains d'entre nous passent plus de temps à en parler qu'ils n'en passaient, avant, à le boire.

— Mais vous ne vous dites pas que c'était vraiment affreux ?

— Parfois. Et parfois nous nous disons que c'était absolument merveilleux.

— Je ne m'en serais jamais doutée.

— Ce qui m'a le plus surpris ce n'est pas ça, c'est le rire. Les gens parlent de choses horribles qui leur sont arrivées et tout le monde est plié en deux.

— Ça m'étonne qu'ils en parlent et qu'en plus ils se marrent. Je pensais sans doute que c'était comme si on parlait de corde dans la maison d'un pendu.

— Dans la maison d'un pendu, lui dis-je, la corde est

probablement le principal sujet de conversation.

Plus tard, elle me dit :

— Je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie d'apporter les fleurs ici. C'est idiot, ici, y a pas la place. Elles sont bien mieux dans la cuisine.

— Elles y seront encore demain matin.

— Je suis comme un môme, hein ? Je peux vous dire quelque chose ?

— Allez-y.

— Mon Dieu. Je ne sais pas si je devrais vous dire ça. Bon, puisque j'ai commencé comme ça, je suis bien obligée de continuer, n'est-ce pas ? Personne ne m'avait jamais offert de fleurs.

— C'est difficile à croire.

— Difficile à croire ? J'ai passé vingt années de ma vie à me dévouer corps et âme à la politique révolutionnaire. Les activistes radicaux ne s'offrent pas des bouquets de fleurs. Parce que oui, on veut bien discuter de la sentimentalité des bourgeois ou de la décadence du capitalisme. Mao a dit de faire fleurir mille fleurs mais ça ne voulait pas dire qu'on était censé en cueillir une brassée et les rapporter à sa petite amie. On n'était même pas censé avoir une petite amie. Il n'était pas question de s'engager dans une relation à moins qu'elle serve les objectifs du parti.

— Mais vous en êtes sortie depuis plusieurs années. Vous avez été mariée.

— À un vieux hippie. Cheveux longs, vêtements de peau et perles de couleur, symboles de la contre-culture. Il aurait dû avoir un calendrier de 1967 fixé au mur. Il vivait toujours dans les années 60, il ne s'était pas aperçu qu'elles étaient terminées. (Elle secoua la tête.) Il n'a jamais rapporté un bouquet de fleurs à la maison. Des inflorescences de chanvre, peut-être, mais des fleurs, non.

— Des inflorescences de chanvre ?

— La partie la plus puissante de la plante avec laquelle on fait la marijuana. *Cannabis sativa* si vous aimez les mots savants. Vous fumez ?

— Non.

— Je n'en fume plus depuis des années parce que j'ai peur que ça me redonne tout de suite l'habitude des cigarettes. C'est drôle, hein ? on essaie de vous faire peur en vous disant que ça va vous mener à l'héroïne et moi, j'ai peur que ça me mène au tabac. Mais je n'ai jamais tellement aimé ça. Je n'ai jamais aimé sentir que je ne pouvais pas me contrôler.

Les fleurs étaient toujours là, le lendemain matin.

Je n'avais pas eu l'intention de passer la nuit chez Willa mais, de toute façon, au départ, je n'avais même pas l'intention de passer chez elle. Le temps nous avait filé entre les doigts. Nous avions parlé, nous avions partagé des silences, nous avions écouté de la musique et la pluie qui tombait.

Je me réveillai avant elle. J'avais fait un rêve d'alcool. Ces rêves n'ont rien d'exceptionnel mais je n'en avais pas fait depuis déjà un certain temps. Quand j'ouvris les yeux, les détails s'étaient effacés mais je savais que, dans mon rêve, quelqu'un m'avait offert une bière et que je l'avais prise sans réfléchir. Le temps que je me rende compte que je ne devais pas faire ça, j'en avais déjà bu la moitié.

Quand je m'éveillai, je n'étais pas sûr de l'avoir rêvé et je ne savais pas tout à fait où j'étais. Il était six heures du matin et, même si je l'avais pu, je ne voulais surtout pas me rendormir de peur de me retrouver dans ce rêve. Je me levai et m'habillai sans prendre de douche pour ne pas risquer de réveiller Willa. Je nouais mes lacets quand j'eus l'impression qu'on me regardait. Je me retournai et vis qu'elle avait les yeux fixés sur moi.

— Il est très tôt, lui dis-je. Rendormez-vous. Je vous téléphonerai tout à l'heure.

Je retournai à mon hôtel. Il y avait un message pour moi. Jim Faber m'avait téléphoné mais il était beaucoup trop tôt pour le rappeler. Je montai chez moi, pris une douche, me rasai, puis je m'étendis un moment sur mon lit et, surprise, je m'assoupis. Je n'étais pas fatigué quand je m'étais allongé, ce qui ne m'avait pas empêché de dormir trois heures et de me réveiller complètement vaseux.

Je pris une autre douche pour chasser la vase. J'appelai Jim à son atelier.

— Je ne vous ai pas vu, hier soir, dit-il. Je voulais juste savoir si vous allez bien.

— Très bien.

— Je suis ravi de l'apprendre. Vous avez manqué un témoignage formidable.

— Ah ?

— Un gars du groupe Midtown. Un truc marrant. Il a passé un moment de sa vie à vouloir se suicider mais ça ne marchait jamais. Il ne savait pas nager, alors il a loué une barque à fond plat et il a ramé des kilomètres. Finalement, il s'est mis debout, il a dit « Adieu, monde cruel », et il s'est jeté par-dessus bord.

— Et alors ?

— Il était sur un banc de sable. Il avait de l'eau jusqu'aux genoux.

— Il y a des fois où on ne peut rien faire comme il faut.

— Ouais, on a tous des jours comme ça.

— J'ai fait un rêve d'alcool, la nuit dernière.

— Ah oui ?

— J'ai bu un demi-verre de bière avant de me rendre compte de ce que je faisais. Quand je m'en suis rendu compte, je me suis senti horriblement mal et j'ai vidé mon verre.

— Où étiez-vous ?

— Je ne me rappelle pas les détails.

— Non, où avez-vous passé la nuit ?

— Vous êtes bien curieux. J'étais chez Willa.

— C'est comme ça qu'elle s'appelle ? La gardienne ?

— C'est ça.

— Elle buvait ?

— Pas assez pour que ça compte.

— Que ça compte pour qui ?

— Oh, bon sang, lui dis-je. J'ai passé environ huit heures avec elle, sans compter celles où nous avons dormi, et pendant tout ce temps-là, elle a bu deux bières, une en dînant et une après. Est-ce que ça fait d'elle une alcoolique ?

— Le problème n'est pas là. Le problème, c'est l'effet que ça a sur vous. Est-ce que ça vous met mal à l'aise ?

— Je ne me souviens pas avoir passé une soirée où je me sentais aussi à l'aise.

— Quelle marque de bière a-t-elle bu ?

— Beck's. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Qu'avez-vous bu dans votre rêve ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Ça avait quel goût ?

— Je ne me rappelle pas quel goût ça avait. Je n'en avais pas conscience.

— Ça, c'est vache. S'il faut que vous buviez dans vos rêves, la moindre des choses serait que vous puissiez en apprécier le goût. Voulez-vous que nous déjeunions ensemble ?

— Je ne peux pas. J'ai des choses à faire.

— Alors je vous verrai peut-être ce soir.

— Peut-être.

Je raccrochai. J'étais irrité. J'avais l'impression qu'on me traitait comme un enfant, et ma réaction était une irritation infantile. Qu'est-ce que ça pouvait faire, la marque de la bière que j'avais bu dans mon rêve ?

Andreotti n'était pas de service à l'heure où j'arrivai au commissariat. Il était allé au palais de justice pour témoigner devant un jury d'accusation. Bill Bellamy, son coéquipier, ne voyait pas ce que je pouvais avoir à faire du rapport du médecin légiste.

— Vous étiez là, me dit-il. Et puis c'est pratiquement une affaire classée. D'après le premier rapport du gars qui s'est rendu sur les lieux la mort remonte à samedi soir, très tard, ou dimanche matin, aux aurores. Tous les indices trouvés sur les lieux concourent à la conclusion qu'il s'agit d'une mort accidentelle par auto-asphyxie érotique. Tout – les magazines porno, la position du cadavre, la nudité, tout. Des cas semblables, on en a tout le temps, Scudder.

— Je sais.

— Alors vous devez savoir aussi que c'est le secret le mieux gardé en Amérique, parce que vous en connaissez, vous, des journaux qui publieraient que la victime a trouvé la mort en se branlant, avec une corde autour du cou ? Et ce n'est pas seulement des gosses. L'an dernier, on en a eu un qui était marié, et c'est sa femme qui l'a trouvé. Des gens bien, un bel appartement dans West End Avenue. Mariés depuis quinze ans ! La pauvre femme ne comprenait pas, elle ne pouvait pas comprendre. Elle n'arrivait même pas à croire qu'il se masturbait et encore moins qu'il aimait s'étrangler en le faisant.

— Je sais comment ça se passe.

— Alors, comment ça se fait que vous vous y intéressiez ? Vous avez une cliente qui ne peut pas toucher l'assurance si la justice conclut au suicide ?

— Je n'ai pas de cliente et je doute qu'il ait eu une assurance.

— Parce que je me souviens qu'on a eu la visite de l'enquêteur d'une compagnie d'assurances au sujet du monsieur de West End Avenue. Il était drôlement bien assuré, d'ailleurs. Je crois qu'il y en avait pour un million de dollars.

— Et la compagnie ne voulait pas les payer ?

— Je crois qu'il allait leur falloir payer quelque chose. Le suicide n'invalide une police d'assurance que pendant un certain temps après qu'elle a été souscrite. Ça, c'est pour éviter qu'on s'assure quand on a déjà décidé de se suicider. Dans le cas dont je parle, il était assuré depuis assez longtemps pour que sa police ne soit pas annulée par le suicide. Oui mais alors, où était le problème ? (Il fronça les sourcils d'un air préoccupé, puis son

visage s'éclaira.) Ah oui, dit-il, il y avait une clause qui faisait que la prime était doublée s'il s'agissait d'une mort accidentelle. Je dois dire que ça, ça ne m'a jamais paru tellement logique. Parce que quand on est mort, on est mort, quoi. Qu'est-ce que ça change qu'on soit mort d'un infarctus ou dans un accident de voiture ? Votre femme aura besoin d'autant d'argent pour vivre, l'université privée où va votre gamin coûtera aussi cher. Non, ça, je n'ai jamais compris.

— L'assureur ne voulait pas payer la double prime pour mort accidentelle ?

— C'est ça. Il disait que si un homme se met une corde autour du cou et se pend, c'est un suicide. La femme a pris un bon avocat et l'assureur a dû payer toute la somme. Le mari avait l'intention de se pendre mais il n'avait pas l'intention de se tuer, ce qui fait que c'était une mort accidentelle, pas un suicide. (Il sourit parce qu'il lui plaisait de penser que la justice avait été respectée, puis il se rappela pourquoi j'étais là.) Mais vous n'êtes pas venu à cause de l'assurance.

— Non, et je suis pratiquement sûr qu'il n'était pas assuré. C'était un de mes amis.

— Vous choisissez drôlement vos amis. Il se trouve qu'il avait un casier plus long que son zob.

— Surtout des délits mineurs, non ?

— Ceux pour lesquels il s'est fait épingle. Mais allez savoir pour les fois où il n'a pas été arrêté ? Il a peut-être kidnappé le bébé des Lindberg et s'en est tiré libre comme l'air.

— Je crois que ça remonte un peu trop loin pour lui. J'ai une assez bonne idée du genre de vie qu'il menait avant, même si je n'en connais pas les détails. Mais ça fait un an qu'il était sobre.

— Vous dites ça comme si c'était un alcoolique.

— Un alcoolique sobre.

— Et alors ?

— Je voudrais savoir s'il était toujours sobre quand il est mort.

— Qu'est-ce que ça change ?

— C'est difficile à expliquer.

— J'ai un oncle qui était un affreux alcoolique. Il a cessé de boire et ce n'est plus le même homme.

— Il y a des fois où ça se passe comme ça.

— Dans le temps, on ne voulait surtout pas avoir affaire à lui, maintenant, c'est le plus charmant des hommes. Il va à l'église, il a toujours le même boulot, il se conduit bien avec les gens. Votre ami, on ne dirait pas qu'il avait bu. Il n'y avait pas de bouteilles qui traînaient chez lui.

— Non, mais il avait pu boire ailleurs. Ou bien avoir pris autre

chose.

— Comme de l'héroïne, vous voulez dire ?

— Ça m'étonnerait.

— Parce que j'ai pas vu de traces de piqure. Encore qu'il y en a beaucoup qui la reniflent.

— Je veux dire n'importe quelle substance. On va faire une autopsie, n'est-ce pas ?

— C'est obligatoire.

— Alors je pourrai voir les résultats, quand vous les aurez ?

— Rien que pour savoir s'il était sobre, quand il est mort ? (Il soupira.) Sans doute. Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Ils ont un règlement qui dit qu'il fallait qu'il soit sobre quand il est mort sinon il ne sera pas enterré dans la bonne partie du cimetière ?

— Je ne sais pas si je saurais vous l'expliquer.

— Vous pouvez toujours essayer.

— Sa vie n'a pas été grand-chose et sa mort n'a pas été grand-chose non plus. Ça fait un an qu'il essayait de rester sobre, vingt-quatre heures à la fois. Au début, il a eu beaucoup de mal et on ne peut pas dire que ça lui soit jamais devenu facile, mais il a tenu bon. Jusque-là, rien n'avait jamais marché pour lui. Je voulais simplement savoir si, là, il avait réussi.

— Donnez-moi votre numéro, dit Bellamy. Quand ce rapport arrivera, je vous passerai un coup de fil.

Un jour, j'ai entendu le témoignage d'un Australien dans une réunion au Village. « Ce n'est pas ma tête qui m'a fait devenir sobre, avait-il dit, ma tête ne m'a jamais fait faire que des bêtises. Ce sont mes pieds qui m'ont rendu sobre. Ils me conduisaient tout le temps à des réunions et ma pauvre tête était bien obligée de suivre. Moi, ce que j'ai, c'est des pieds fûtés. »

Mes pieds me conduisirent chez Grogan. J'étais en train de déambuler au hasard, remontant une rue, en descendant une autre, en pensant à Eddie Dumphy et à Paula Hoeldtke, sans faire attention où j'allais. Quand je levai les yeux, je m'aperçus que j'étais au coin de la Dixième Avenue et de la 50^e rue, juste en face de Grogan's Open House.

Eddie avait traversé la rue pour éviter cet établissement. Je traversai la rue et y entrai.

L'endroit n'avait rien de chichi. Quand on entrait, le comptoir, aussi long que la salle, se trouvait sur la gauche. Il y avait, sur la droite, des boxes en bois foncé et, entre les deux, une rangée de trois ou quatre tables. Le sol était recouvert d'un carrelage à l'ancienne et le plafond, garni d'une décoration en fer-blanc embouti, avait besoin de quelques petites réparations.

La clientèle était exclusivement masculine. Deux hommes âgés

étaient assis dans le premier box ; ils se taisaient et laissaient leur bière s'éventer. Deux boxes plus loin, un jeune homme vêtu d'un pull-over de ski lisait le journal. Sur le mur du fond, il y avait la cible d'un jeu de fléchettes auquel un gars en tee-shirt et casquette de base-ball jouait tout seul.

Deux hommes étaient assis au comptoir, du côté de la porte, près d'un téléviseur, mais ni l'un ni l'autre ne regardait le film qui passait. Entre eux, il y avait un tabouret vide. À l'autre bout, le barman feuilletait un périodique de petit format, un de ces canards qui vous apprennent qu'Elvis et Hitler sont encore en vie et qu'un régime à base de pommes chips vous guérit du cancer.

Je me dirigeai vers le comptoir et posai le pied sur la barre de cuivre. Le barman m'examina longuement avant de s'approcher. Je commandai un Coca. Il m'observa encore de ses yeux bleus inexpressifs, la mine impénétrable. Il avait un visage étroit, triangulaire et si pâle qu'on aurait dit qu'il avait passé toute sa vie à l'intérieur.

Il emplit un verre d'abord de glaçons, puis de Coca. Je posai un billet de dix dollars sur le comptoir. Il le porta à la caisse, frappa la touche N. S. et revint avec huit billets d'un dollar et deux pièces de vingt-cinq cents. Je laissai ma monnaie devant moi et bus tranquillement mon Coca.

Le film qui passait à la télévision était *Sante Fe Trail*, avec Errol Flynn et Olivia de Havilland. Flynn jouait le rôle de Jeb Stuart et un Ronald Reagan incroyablement jeune incarnait George Armstrong Custer. Le film était en noir et blanc et la pub en couleurs.

Je sirotai mon Coca en regardant le film, puis, au moment de la séquence publicitaire, je me retournai sur mon tabouret et regardai le gars du fond jouer aux fléchettes. Il posait le pied sur la ligne et se penchait tellement en avant que je n'arrêtais pas de penser qu'il allait perdre l'équilibre ; mais, manifestement, il savait ce qu'il faisait car il restait debout et toutes les fléchettes atterrissaient sur la cible.

J'étais là depuis une vingtaine de minutes quand un Noir en vêtements de travail entra pour demander comment il fallait faire pour se rendre à l'école secondaire De Witt Clinton. Le barman prétendit ne pas le savoir, ce qui n'était guère probable. J'aurais pu renseigner le Noir mais je m'en abstins et tous les autres se turent aussi.

— En principe, elle est quelque part par ici, dit-il. J'ai une livraison à leur faire mais l'adresse qu'on m'a donnée est fausse. Puisque je suis là, je vais prendre une bière.

— Y a un problème avec la pression. J'arrive pas à avoir autre

chose que de la mousse.

— Vous n'avez qu'à me donner une bière en bouteille, ça ira très bien.

— Nous n'avons que de la bière pression.

— Le gars qui est dans le box a une bouteille de bière.

— Il a dû l'apporter.

Le livreur finit par comprendre.

— Ben merde, dit-il. Je savais pas qu'ici, c'était le Stork Club. Dans les endroits chics, comme ça, on doit faire attention de ne pas servir n'importe qui.

Il lança un regard appuyé au barman qui continua de l'observer d'un air impassible. Puis il fit demi-tour et sortit rapidement, en baissant la tête. La porte se referma automatiquement derrière lui.

Un moment après, le joueur de fléchettes s'approcha d'un pas nonchalant et le barman lui tira une chope de Guinness pression, noire, épaisse, couronnée de mousse crémeuse.

— Merci, dit-il. (Il but, puis il passa sa manche sur sa moustache de mousse.) Putains de nègres, toujours à se pointer là où on les veut pas.

Le barman ne dit rien ; il se contenta de prendre l'argent et de rapporter la monnaie. Le joueur de fléchettes but une autre longue gorgée de bière brune et s'essuya à nouveau la bouche avec sa manche. Son tee-shirt faisait de la réclame pour le Croppy Boy, un cabaret de Fordham Road, dans le Bronx. La réclame sur sa casquette était pour la bière Old Milwaukee.

Il s'adressa à moi :

— Une partie de fléchettes ? Pas pour du fric, je suis trop fort, mais comme ça, pour passer le temps.

— Je ne sais même pas jouer.

— On essaye de faire entrer la pointe dans la cible.

— Je l'enverrais sans doute dans le poisson.

Il y avait un poisson naturalisé au-dessus de la cible et une tête de cerf sur le côté. Il y avait un autre poisson plus grand au-dessus des étagères derrière le bar.

— Rien que pour passer le temps, dit-il.

Je ne me rappelais même plus la dernière fois où j'avais lancé une fléchette mais j'avais sûrement été très mauvais. Le temps ne m'avait en rien amélioré. Nous fîmes une partie et tous ses efforts pour mal jouer ne purent me faire passer pour un joueur potable. Quand, malgré lui, il eut gagné, il me dit :

— Vous vous débrouillez bien, vous savez.

— Vous plaisantez.

— Non, non, vous avez le coup. Vous n'avez jamais joué alors vous ne visez pas très bien, mais vous avez le poignet souple,

léger. Je vous offre un verre.

— Je bois du Coca-Cola.

— C'est pour ça que vous ne visez pas bien. La bière, ça vous détend et rien que d'y penser, la fléchette est déjà dans la cible. Le mieux, c'est la brune, la Guinness. Ça a le même effet sur le cerveau que le liquide à polir l'argenterie. Ça enlève les ternissures. Ça vous va ou vous préférez une bouteille de Harp ?

— Merci mais je vais m'en tenir au Coca.

Il m'en paya un autre et prit une autre chope de bière brune. Il me dit qu'il s'appelait Andy Buckley. Je lui dis mon nom et nous fîmes une autre partie de fléchettes. Il fit deux fautes de pied et se montra d'une maladresse que je ne lui avais pas vue quand il s'entraînait. À la deuxième faute, je le regardai et il ne put s'empêcher de rire.

— Je vous la ferai pas, hein, Matt ? Mais vous savez ce que c'est ? La force de l'habitude.

Il gagna vite la partie et n'insista pas quand je refusai d'en faire une troisième. C'était à mon tour de payer la tournée. Je n'avais pas envie de boire un autre Coca. Je commandai une Guinness pour lui et de l'eau gazeuse pour moi. Le barman appuya à nouveau sur le bouton « N. S. » et prit l'argent que je lui devais dans ma pile de petite monnaie.

Buckley prit le tabouret à côté du mien. Sur l'écran de télévision, De Havilland finissait par offrir son cœur à Errol Flynn et Reagan acceptait dignement sa défaite.

— Il était beau, ce salaud.

— Reagan ?

— Flynn. Il avait qu'à les regarder et elles avaient le feu au cul. Je crois pas vous avoir déjà vu ici, Matt.

— Je ne viens pas souvent.

— Vous habitez dans le coin ?

— Pas très loin. Et vous ?

— Tout près. C'est tranquille, ici, vous savez. Et puis leur bière est bonne et j'aime jouer aux fléchettes.

Quelques instants plus tard, il y retournait. Je restai sur mon tabouret. Un moment après, Tom, le barman, s'approcha et remplit mon verre d'eau gazeuse, sans rien me demander. Il ne me demanda pas, non plus, de le payer.

Deux hommes s'en allèrent. Un autre entra, s'entretint à voix basse avec Tom et repartit. Un homme en costume-cravate entra, se fit servir une double vodka, la but cul sec, s'en fit servir une autre, la descendit d'un seul trait, posa un billet de dix dollars sur le comptoir et s'en alla. La scène se passa sans qu'un seul mot soit échangé entre lui et le barman.

Je décidai de partir pendant la séquence publicitaire. Je ramassai ma monnaie, remis deux pièces d'un dollar sur le comptoir, pour Tom, et m'en allai.

Une fois dehors, je me demandai ce que j'étais allé faire là-dedans. Je marchais en pensant à Eddie quand, tout à coup, j'avais levé la tête et m'étais retrouvé devant le bistro dont il avait eu peur de s'approcher. Peut-être y étais-je entré pour tenter de sentir qui il était à une époque où je ne le connaissais pas. Peut-être avais-je espéré apercevoir le Garçon boucher en personne, Mickey Ballou le mal famé ?

Ce que j'avais trouvé était un troquet comme un autre et ce que j'y avais fait s'était borné à y traîner un bon moment.

Bizarre.

J'appelai Willa de ma chambre.

— J'étais justement en train de regarder vos fleurs, me dit-elle.

— Ce sont vos fleurs. Je vous les ai données.

— Sans conditions, hein ?

— Aucune. Je me demandais si vous aviez envie d'aller au cinéma.

— Pour voir quoi ?

— Je ne sais pas. Que diriez-vous si je passais vous chercher vers six heures ou un peu plus tard ? Nous regarderons ce qui passe à Broadway et après nous irons manger un morceau.

— Mais là, c'est à une condition.

— Laquelle ?

— C'est moi qui vous invite.

— C'est vous qui m'avez invité hier soir.

— Qu'est-ce qu'on a fait, hier soir ? Ah, la nourriture chinoise. C'est moi qui ai payé ça ?

— Vous avez tenu à payer.

— Ah, merde. Alors vous pouvez m'offrir à dîner.

— C'est bien ce que je comptais faire.

— Mais c'est moi qui paie le cinéma.

— Nous partagerons le cinéma.

— On verra ça quand vous serez là. Quelle heure ? Six heures ?

— À quelques minutes près.

Elle portait à nouveau le chemisier de soie bleue mais, cette fois, sur un treillis kaki, coulissant aux chevilles. Elle s'était fait deux nattes, à la façon des jeunes filles indiennes. Je les pris et les écartai en disant :

— Encore une nouvelle coiffure.

— Je suis sans doute trop vieille pour porter les cheveux longs.

— Ne dites pas de sottises.

— Vous croyez ? De toute façon, ça m'est égal. J'ai eu les cheveux courts pendant des années. C'est amusant de pouvoir les coiffer comme on veut.

Nous nous embrassâmes et son haleine avait un goût de scotch. Cela ne me faisait plus aucun effet. Ou plutôt si, une fois qu'on y était habitué, ça avait un goût agréable.

Nous nous embrassâmes à nouveau. Puis ma bouche trouva son oreille et descendit le long de son cou. Elle se plaqua contre moi et je sentis la chaleur de son bas-ventre et de ses seins.

— À quelle heure est le film ? demanda-t-elle.

— À l'heure où nous irons.

— Mais ce n'est pas pressé, n'est-ce pas ?

Nous allâmes voir un film en exclusivité dans un cinéma de Times Square. Harrison Ford y triomphait de terroristes palestiniens. Il n'arrivait pas à la cheville d'Errol Flynn mais il était quand même un peu mieux que Reagan.

Après le film, nous retournâmes dîner au Paris Green. Elle prit un filet de sole et le trouva bon. Je m'en tins au même menu que la fois précédente, à savoir cheeseburger, pommes sautées et salade.

Nous parlâmes un peu de son mariage, puis un peu du mien. Nous en étions au café quand, sans réfléchir, je lui parlai de Jan et de la façon dont nos relations s'étaient détériorées.

— Heureusement que vous aviez gardé votre chambre d'hôtel, me dit-elle. Qu'est-ce que ça aurait coûté si vous l'aviez abandonnée et qu'après vous aviez voulu la récupérer ?

— Je n'aurais pas pu. Ce n'est pas cher, pour un hôtel, mais ils font quand même payer soixante-cinq dollars la nuit pour la moins chère des chambres à un lit. Qu'est-ce que ça fait ? Deux mille dollars par mois ?

— Dans ces eaux-là.

— Évidemment, ils vous font un prix si vous louez au mois, mais ça aurait quand même fait beaucoup plus de mille dollars. Si j'avais déménagé, je n'aurais jamais pu retourner m'y installer. J'aurais dû chercher un appartement quelque part et j'aurais sans doute eu du mal à en trouver un dans Manhattan, qui soit dans mes moyens. (Je restai un instant songeur.) À moins que je me range et prenne un boulot dit « sérieux ».

— Vous en seriez capable ?

— Je n'en sais rien. Il y a environ un an, un gars m'a proposé de monter avec lui une véritable agence de détectives. Il pensait que nous travaillerions beaucoup pour l'industrie, contrefaçons, larcins dans l'entreprise, des choses comme ça.

— Ça ne vous a pas intéressé ?

— J'ai failli accepter. C'était tentant, l'idée d'essayer de monter une affaire comme ça. Mais j'apprécie l'espace que j'ai dans ma vie actuelle. J'aime pouvoir aller à une réunion quand ça me plaît, ou simplement me balader dans le parc, ou rester tranquillement assis pendant deux heures à lire tout ce qu'il y a dans le journal. Et je me plais là où j'habite. C'est moche mais je m'y sens bien.

— Vous pourriez ouvrir une agence et rester au même endroit. Je hochai affirmativement la tête.

— Sans doute mais je ne sais pas si je continuerais à m'y plaire. En général, les gens qui réussissent veulent s'entourer de l'apparat du succès pour justifier l'énergie qu'il leur a fallu déployer pour en arriver là. Ils dépensent plus d'argent, puis ils s'y habituent et bientôt il leur *faut* plus d'argent. Mon loyer n'est pas cher et ça me convient très bien comme ça.

— C'est marrant.

— Qu'est-ce qui est marrant ?

— Cette ville. On commence à parler de n'importe quoi et on finit toujours par parler d'immobilier.

— C'est vrai.

— Impossible de faire autrement. J'avais mis une affiche à côté des sonnettes : *Pas d'appartement à louer*.

— Je l'ai vue.

— Mais il y a quand même trois personnes qui ont sonné chez moi pour s'assurer que je n'avais vraiment rien à louer.

— À tout hasard.

— Et puis je me suis dit que j'allais peut-être laisser l'affiche là, tout le temps, pour réduire le nombre des demandes. Mais il y en a toujours eu au moins un qui savait que je venais de perdre un locataire et qui se disait que j'avais peut-être oublié de retirer l'affiche. Aujourd'hui, dans le *Times*, on parlait d'un gros entrepreneur qui a annoncé son intention de construire deux lotissements pour la classe moyenne, à l'ouest de la Onzième Avenue, et les appartements seraient réservés aux familles dont les revenus sont inférieurs à cinquante mille dollars. Dieu sait qu'on en a besoin mais je ne pense pas que ça suffira à changer grand-chose.

— Vous avez raison. Nous avons commencé par parler des relations entre les gens et maintenant nous parlons d'appartements.

Elle posa sa main sur la mienne.

— Quel jour sommes-nous ? Jeudi ?

— Pendant encore une heure ou deux.

— Et depuis quand est-ce que je vous connais ? Mardi après-

midi ? Ça ne paraît pas croyable.

— Je sais.

— Je ne veux pas que ça aille trop vite. Mais je ne veux pas non plus mettre un frein. Quoi qu'il advienne de nos relations...

— Oui ?

— Gardez votre chambre d'hôtel.

*

À l'époque où j'ai commencé à être sobre, il y avait une réunion à minuit, tous les soirs, à l'Église morave, au coin de la 30^e rue et de Lexington. Puis le groupe a perdu cet emplacement et les réunions se sont tenues dans une sorte de salle de club des A. A. qui occupaient des bureaux tout près de Times Square, dans Alanon House.

Je raccompagnai Willa chez elle à pied, puis me dirigeai vers Times Square pour assister à la réunion de minuit. Je n'y vais pas souvent. On y trouve surtout des jeunes et la plupart des gens qui viennent n'ont pas tellement un passé d'alcooliques que de drogués.

Je ne pouvais, cependant, pas faire le difficile. Je n'avais pas été à une réunion depuis mardi soir. J'avais manqué deux soirées de mon groupe, deux jours de suite, ce qui était contraire à mes habitudes, et je n'étais pas allé à une réunion pendant la journée, pour compenser. Chose encore plus inhabituelle, j'avais passé une grande partie des dernières cinquante-six heures dans le voisinage immédiat de l'alcool. Je couchais avec une femme qui en buvait et j'avais passé une bonne partie de l'après-midi à traîner dans un bistrot – un bistrot plutôt mal famé, d'ailleurs. Il fallait que j'aille à une réunion et que j'en parle.

Je m'y rendis donc et y arrivai juste à temps pour me servir une tasse de café et m'asseoir, avant qu'elle commence. Le modérateur, qui était sobre depuis moins de six mois, ne savait pas encore très bien où il en était et son témoignage était confus et embrouillé. J'avais du mal à le suivre et mon esprit ne cessait de s'égarer.

Quand il eut terminé, je fus incapable de lever la main. J'imaginais un imbécile prétentieux en train de me prodiguer des conseils dont je n'avais ni besoin ni envie. Je savais déjà quel genre de conseils je recevrais de Jim Faber ou, disons, de Frank. *Si vous ne voulez pas déraper, évitez les terrains glissants. N'entrez pas dans un bistrot si vous n'avez pas une bonne raison de le faire. On va dans les bistrots pour boire. Si vous voulez regarder la télévision, vous avez un téléviseur dans votre chambre. Si vous voulez jouer aux fléchettes, allez vous en acheter un jeu.*

Ah, ça, oui, je savais très bien ce que me dirait n'importe quelle personne qui suivait le programme depuis quelques années. Si quelqu'un s'était trouvé dans la situation où j'étais, je lui aurais donné les mêmes conseils. *Appelez votre conseiller. Ne vous éloignez pas du programme. Assistez à deux fois plus de réunions. Le matin, quand vous vous levez, demandez à Dieu de vous aider à rester sobre. Le soir, quand vous vous couchez, remerciez-le. Si vous ne pouvez pas vous rendre à une réunion, lisez le Big Book, lisez Les douze étapes et les douze traditions, décrochez le téléphone et appelez quelqu'un. Ne vous isolez pas, parce que quand vous êtes seul, vous êtes en mauvaise compagnie. Et dites aux gens ce qui vous arrive, parce que vous n'êtes pas mieux que vos secrets. Et n'oubliez pas : vous êtes un alcoolique, vous n'êtes pas mieux maintenant. Vous ne guérirez jamais. Vous êtes et vous ne serez jamais qu'à un verre de l'ivrognerie.*

Je n'avais pas envie d'entendre ces conneries.

Je m'en allai pendant la pause. En général, je ne fais pas ça, mais il était tard et j'étais fatigué. De toute façon, je me sentais mal à l'aise dans cette salle. J'aimais mieux l'ancienne réunion de minuit, même s'il me fallait prendre un taxi pour y aller.

Je rentrai chez moi à pied, en songeant à George Bohan qui aurait voulu que je monte une agence de détectives avec lui. Il y avait longtemps que je le connaissais ; nous avions fait équipe, à Brooklyn, quand je venais de recevoir ma plaque d'inspecteur, puis il avait pris sa retraite et avait travaillé dans une des grandes agences du pays, assez longtemps pour apprendre le métier et recevoir son permis de détective privé.

Quand cette occasion précise s'était présentée, je ne l'avais pas saisie. Mais il était peut-être temps pour moi d'en chercher une autre du même genre. La voie dans laquelle je m'étais confiné avait fini par devenir une ornière. Elle était confortable, certes, mais les mois avaient une façon de filer et l'on s'apercevait soudain qu'ils s'étaient transformés en années. Avais-je vraiment envie de devenir un vieux monsieur qui vivait seul dans une chambre d'hôtel, qui faisait la queue pour obtenir des tickets d'alimentation, qui se mettait dans la file devant le centre d'accueil pour personnes âgées afin de recevoir un repas chaud ?

Quelle horreur.

Je marchai dans Broadway en direction du nord, écartant les clochards avant qu'ils aient le temps de me sortir leur baratin. Je me disais que si je faisais partie d'une agence de détectives avec pignon sur rue, je pourrais sans doute mieux servir mes clients, avoir un meilleur rendement, faire un travail plus efficace, au lieu de tâtonner et d'avancer avec aussi peu d'assurance que je ne sais

quel réfugié en trench-coat dans un film des années quarante. Si j'avais, par exemple, le sentiment que Paula Hoeldtke était partie à l'étranger, je pourrais alors entrer en contact avec une agence de détectives de Washington, avec laquelle la mienne travaillait, et savoir si Paula s'était fait délivrer un passeport. Je pourrais engager autant de collègues que le permettait le budget de son père et examiner les listes de passagers des compagnies aériennes, remontant à l'époque où elle semblait avoir disparu. Je pourrais...

C'est fou, le nombre de choses que j'aurais pu faire.

Et elles n'auraient peut-être rien donné. Peut-être que tout effort supplémentaire pour essayer de retrouver Paula n'était qu'une perte de temps et d'argent. Dans ce cas, je n'avais qu'à laisser tomber cette affaire et m'occuper d'autre chose.

Pour le moment, je m'y accrochais parce que je n'avais rien de mieux à faire. Durkin m'avait dit que je me comportais comme un chien avec un os et il avait raison, mais ce n'était pas tout. J'étais un chien qui n'avait que ce seul os et quand je le posais, je n'avais pas le choix, il me fallait bien le reprendre.

Quelle façon stupide de passer sa vie. Se casser la tête pour essayer de trouver la trace d'une fille qui avait disparu sans en laisser la moindre. Troubler le dernier sommeil d'un ami décédé, en cherchant à s'assurer qu'il était mort en état de grâce, c'est-à-dire en état de sobriété, et cela sans doute parce que je n'avais rien pu faire pour lui quand il était vivant.

Et quand je ne faisais pas une de ces deux choses, je pouvais aller me planquer dans une réunion.

On vous disait que le programme devait être un moyen de revenir à une vie différente. Pour certains, ça l'était peut-être. J'avais l'impression que pour moi c'était un tunnel au bout duquel il y avait une autre réunion.

On vous disait que vous ne pouviez pas assister à trop de réunions. On vous disait que plus vous assistiez à des réunions, plus vite et plus facilement vous étiez rétabli.

Mais ça, c'était pour les nouveaux. Quand ils avaient cessé de boire depuis un ou deux ans, la plupart des gens réduisaient le nombre des réunions auxquelles ils assistaient. Au début, certains d'entre nous vivaient littéralement de réunions, assistaient à quatre ou cinq réunions par jour, mais personne ne continuait ainsi indéfiniment. Les gens avaient leur vie à mener et ils s'y attelaient.

Enfin, bon sang, que pouvais-je entendre de nouveau, dans une réunion ? Cela faisait plus de trois ans que j'y allais. J'avais tellement entendu les mêmes choses une fois après l'autre que j'en avais par-dessus la tête. Si je voulais vivre ma vie, si j'avais une

vie à vivre, il était temps que je m'y mette.

Tout cela, j'aurais pu le dire à Jim mais il était trop tard pour lui téléphoner. De toute façon, tout ce que je recevrais en échange serait l'énoncé de la ligne du parti. *Agir posément. L'important d'abord. Vingt-quatre heures à la fois. Laisser faire et aller à Dieu. Vivre et laisser vivre.*

Connerie de sagesse ancestrale.

J'aurais pu sortir tout ça à la réunion. Les réunions sont là pour ça. Et je suis sûr que tous ces camés de vingt ans m'auraient donné plein de bons conseils.

Sauf que j'aurais aussi bien pu parler à des plantes d'appartement.

C'est pourquoi je remontais Broadway en me racontant tout cela à moi-même.

Comme j'attendais que le feu passe au rouge à la 50^e rue, l'idée me vint soudain qu'il pourrait être intéressant de voir comment c'était chez Grogan, la nuit. Il n'était pas encore une heure du matin. Pourquoi ne pas y aller et boire un Coca avant la fermeture ?

Parce qu'enfin, je m'étais toujours senti à l'aise dans un bistrot, n'est-ce pas ? Je n'avais pas besoin de picoler pour apprécier l'ambiance.

Alors pourquoi pas ?

— Taux d'alcool dans le sang zéro, dit Bellamy. Je ne savais pas que, dans cette ville, il pouvait exister quelqu'un qui avait une alcoolémie à zéro.

J'aurais pu le présenter à des centaines de gens qui étaient dans ce cas, à commencer par moi-même. Évidemment, j'aurais peut-être dû commencer par quelqu'un d'autre si j'avais suivi mon impulsion et m'étais rendu chez Grogan. La voix intérieure qui me poussait à y aller avait été parfaitement logique et raisonnable et je n'avais pas essayé de la contredire. J'avais tout simplement continué de me diriger vers le nord, sans me poser de question, j'avais tourné à gauche dans la 57^e rue et quand j'étais arrivé devant mon hôtel, j'étais entré et j'étais monté me mettre au lit. Le lendemain matin, j'étais en train de me laver les dents quand Bellamy m'avait appelé pour me parler de l'alcoolémie négative d'Eddie.

Je lui demandai ce qu'il y avait d'autre dans ce rapport et un détail attira mon attention. Je le priai de le répéter et lui posai deux ou trois autres questions. Une heure plus tard, je me trouvais dans la cafétéria d'un hôpital du côté de la 20^e rue Est, et je sirotais un café à peine meilleur que celui de Willa.

Michael Sternlicht, qui avait pratiqué l'autopsie, était l'assistant du médecin légiste et avait à peu près le même âge qu'Eddie. La rondeur de son visage était assortie aux verres ronds de ses lunettes à épaisse monture d'écaille, qui lui donnaient un peu l'air d'un hibou. Il se déplumait et attirait l'attention sur ce début de calvitie en ramenant les cheveux qui lui restaient sur l'endroit où il n'en avait plus.

— Il n'avait pas beaucoup de chloral dans le sang, me dit-il. Une quantité tout à fait insignifiante.

— C'était un alcoolique sobre.

— C'est-à-dire qu'il ne prenait pas de neuroleptiques ? Pas même un somnifère léger ? (Il but une petite gorgée de café et eut une grimace.) Il faisait peut-être de légères entorses. Je peux vous assurer qu'étant donné le faible taux de chloral dans son sang, il ne peut pas en avoir pris pour se mettre dans un état d'euphorie. De toute façon, contrairement aux barbituriques et aux tranquillisants légers, le chloral hydraté ne se prête pas à une consommation excessive. Il y a des gens qui prennent une forte dose de barbituriques et qui se forcent à rester éveillés, et le médicament a l'effet paradoxal de les stimuler et les euphoriser. Si vous prenez une forte dose de chloral, tout ce qui peut vous

arriver, c'est de vous écrouler.

— Mais il n'en avait pas pris suffisamment pour ça ?

— Absolument pas. D'après l'analyse du sang, on peut estimer qu'il en a pris environ mille milligrammes, ce qui est une dose normale pour provoquer le sommeil. Cela devait l'aider à s'assoupir, puis à dormir toute la nuit s'il était enclin à avoir un sommeil agité.

— Cela pouvait-il être un facteur de sa mort ?

— Je ne vois pas comment. Tous les résultats me portent à conclure qu'il s'agit d'un cas classique d'auto-asphyxie érotique. Je dirais qu'il a pris son somnifère peu de temps avant de mourir. Il avait peut-être l'intention de dormir tout de suite, puis il a changé d'avis et décidé de faire une petite partie de solitaire. À moins qu'il n'ait eu l'habitude de commencer par prendre son somnifère pour être sûr de s'endormir dès qu'il aurait fini de se faire plaisir. Dans un cas comme dans l'autre, je ne pense pas que le chloral ait pu vraiment faire un effet. Vous savez comment ça se passe ?

— Plus ou moins.

— Ils le font et ça se passe bien. Cela rehausse leur orgasme et comme, manifestement, ça leur plaît, ils en font une habitude. Même quand ils savent le danger que ça leur fait courir, comme il ne leur arrive rien, ils se disent qu'ils s'y prennent correctement.

Il ôta ses lunettes et essuya les verres avec un pan de sa blouse blanche.

— L'ennui, c'est qu'il n'y a pas de façon correcte de s'y prendre et que, tôt ou tard, la chance les abandonne. Vous comprenez, une légère pression sur la carotide... (il tendit le bras et toucha le côté de mon cou)... et cela déclenche un réflexe qui ralentit énormément les battements du cœur. Cela a manifestement un rapport avec le rehaussement de l'orgasme mais cela peut aussi vous faire perdre connaissance et cela, vous n'y pouvez rien. Dans ce cas-là, la pesanteur resserre le nœud coulant et vous ne pouvez rien faire car vous n'êtes plus dans le coup, vous ne savez pas ce qui se passe. Essayer de faire ça prudemment revient à faire attention quand on joue à la roulette russe. Même si, jusque-là, tout a bien marché, il y a toujours le même risque qu'au prochain coup, on passe l'arme à gauche. La seule façon de le faire prudemment est de ne pas le faire du tout.

J'avais pris un taxi pour aller voir Sternlicht. Au retour, je pris deux autobus et arrivai chez Willa au moment même où elle sortait.

Elle était vêtue d'un jeans souillé de peinture, aux revers effilochés, que je ne lui avais jamais vu. Ses cheveux, épinglés sur

sa tête, disparaissaient sous un foulard beige. Elle avait une chemise d'homme, blanche, au col élimé, et des taches de peinture assortissaient ses chaussures de tennis bleues à son jeans. Elle portait une boîte à outils en métal gris, aux serrures et aux charnières rouillées.

— Je devais me douter que vous alliez venir, me dit-elle. C'est pour ça que je me suis habillée. J'ai une urgence-plomberie de l'autre côté de la rue.

— Ils n'ont pas de gardien, dans cet immeuble ?

— Si, moi. Je m'occupe de trois immeubles en plus de celui-ci. Comme ça, en plus d'être logée, j'ai aussi de quoi vivre. (Elle fit passer la boîte à outils d'une main à l'autre.) Je ne peux pas rester là à bavarder, autrement ils vont être complètement inondés. Vous voulez venir regarder ou vous préférez vous faire une tasse de café en m'attendant ?

Je lui dis que j'allais l'attendre et elle rentra avec moi dans l'immeuble et m'ouvrit la porte de son appartement. Je lui demandai si elle pouvait me donner la clé d'Eddie.

— Vous voulez monter là-haut ? Pour quoi faire ?

— Juste pour donner un coup d'œil.

Elle détacha la clé de son porte-clés, puis me donna aussi celle de son propre appartement.

— Comme ça vous pourrez rentrer, dit-elle. C'est la serrure du dessus, elle se ferme automatiquement quand on claque la porte. N'oubliez pas de fermer la porte à double tour, là-haut, quand vous aurez terminé.

Les fenêtres d'Eddie n'avaient pas été refermées depuis qu'Andreotti et moi les avions ouvertes en grand. L'odeur de la mort n'avait pas complètement disparu mais elle était beaucoup plus légère et pas désagréable si on ne savait pas ce que c'était.

Il serait facile de s'en débarrasser complètement. Une fois qu'on aurait retiré les rideaux et la literie, une fois que les meubles, les vêtements et les affaires personnelles auraient été descendus dans la rue pour y être enlevés par la voirie, on ne pourrait probablement plus rien sentir. Quand on aurait lessivé le sol et vaporisé un peu de désinfectant dans les pièces, les dernières traces disparaîtraient. Des gens meurent tous les jours et leur propriétaire fait le ménage et, le premier du mois, de nouveaux locataires viennent prendre leur place.

La vie continue.

Je cherchais du chloral hydraté, mais je ne savais pas où le rangeait Eddie. Il n'y avait pas d'armoire à pharmacie. Les cabinets, un réduit qui donnait sur la chambre, ne contenaient rien

d'autre que les waters. Sa brosse à dents se trouvait au-dessus de l'évier de la cuisine et un demi-tube de dentifrice, soigneusement roulé, était posé tout près, sur le rebord de la fenêtre. Dans le placard le plus proche de l'évier, je trouvai deux rasoirs en plastique, une bouteille de mousse à raser, un flacon d'aspirine et une petite boîte d'analgésique. J'ouvris le flacon d'aspirine, versai le contenu dans ma paume et me retrouvai avec une poignée de cachets d'aspirine. Je les remis dans le flacon et m'attaquai à la boîte métallique qui contenait l'analgésique, en m'efforçant laborieusement de suivre les indications. Parvenir à l'ouvrir suffisait à vous donner un mal de tête mais, comme prix de mes efforts, je trouvai les comprimés blancs qu'annonçait l'étiquette.

La caisse d'oranges, dressée debout à côté de son lit, contenait des ouvrages des A. A. : *Le Big Book*, *Les douze étapes et les douze traditions*, plusieurs brochures et un petit livre de poche intitulé *Vivre Sobre*. Il y avait une bible, la Bible de Douai, avec un ex-libris indiquant qu'elle avait été offerte à Mary Scanlan à l'occasion de sa première communion. Sur une autre page, un arbre généalogique m'apprit que Mary Scanlan avait été mariée à Peter John Dumphy et que leur fils, Edward Thomas Dumphy, était né un an et quatre mois après la date de leur mariage.

En feuilletant la bible, je tombai sur un chapitre des Chroniques entre les pages duquel Eddie avait planqué deux billets de vingt dollars. Je ne sus pas quoi en faire. Je ne voulais pas prendre cet argent mais l'idée de le laisser là me faisait drôle. Je consacrai à ce problème quarante bons dollars de réflexion, puis je remis les billets dans la bible et la bible à l'endroit où je l'avais trouvée.

Sur la commode, il y avait une petite boîte dans laquelle il restait deux pansements adhésifs, un lacet solitaire, un paquet de cigarettes vide, quarante-trois *cents* de monnaie et deux tickets de métro. Le premier tiroir renfermait surtout des chaussettes mais aussi une paire de gants en laine avec la paume en cuir, la boucle de cuivre d'une ceinture de Colt .45 et une boîte garnie de soie, qui faisait penser à celles dans lesquelles on vous vend les boutons de manchettes. Dans celle-ci il y avait une bague avec une pierre bleue, une épingle de cravate en plaqué or, un unique bouton de manchette, sur lequel il y avait trois grenats. Il y avait eu un quatrième grenat mais il n'y était plus.

Le tiroir à lingerie contenait, en plus des caleçons et des maillots de corps, une montre Gruen, dont il manquait la moitié du bracelet.

Les magazines érotiques avaient disparu. Je me dis qu'on avait dû les mettre dans des sacs, leur attacher une fiche et les emporter à titre de preuves et qu'on les oublierait ensuite, quelque part,

dans un entrepôt. Je ne trouvai d'ailleurs rien d'autre en fait de littérature ou d'objets porno.

Je trouvai son portefeuille dans la poche de son pantalon. Il contenait trente-deux dollars en billets, un préservatif dans son emballage et une de ces cartes d'identité à tout faire qu'on vend dans des boutiques miteuses du côté de Times Square. En général, elles sont achetées par des gens qui veulent une fausse identité, mais elles ne trompent personne. Eddie avait rempli la sienne correctement, en indiquant ses véritables nom et adresse, la date de naissance qui figurait sur l'arbre généalogique dans la bible familiale, ainsi que sa taille, son poids et la couleur de ses yeux et de ses cheveux. C'était, apparemment, sa seule carte d'identité. Pas de permis de conduire, pas de carte de Sécurité Sociale. Si on lui en avait donné une à Green Haven, il n'avait pas jugé bon de s'en embarrasser.

Je regardai dans les autres tiroirs de la commode, puis dans le réfrigérateur. Il y avait une bouteille de lait qui commençait à tourner et je la vidai dans l'évier. J'y laissai une miche de pain de seigle, un pot de beurre de cacahuètes et un pot de confiture. Je montai sur une chaise pour inspecter l'étagère du placard. J'y trouvai de vieux journaux, un gant de base-ball dont il avait dû se servir quand il était gosse, une boîte neuve de veilleuses dans des petits bougeoirs en verre transparent. Je ne trouvai rien dans les poches des vêtements suspendus dans la penderie, ni dans les deux paires de chaussures ou la paire de caoutchoucs qui étaient sur le sol de la penderie.

Au bout d'un moment je pris un sac en plastique et y mis la bible, les livres des A. A. et son portefeuille. Je laissai tout le reste et quittai l'appartement.

J'étais en train de refermer la porte à clé quand j'entendis un bruit, quelqu'un derrière moi qui se raclait la gorge. Je me retournai et vis une vieille dame en haut de l'escalier. C'était un tout petit bout de femme aux cheveux gris ébouriffés, dont les yeux paraissaient énormes derrière ses lentilles pour cataracte. Elle me demanda qui j'étais. Je lui dis mon nom et que j'étais détective privé.

— Pauvre M. Dumphy, dit-elle. Je le connaissais depuis qu'il est né et avant lui ses parents. (Elle avait des provisions dans un sac pareil à celui que je portais. Elle le posa par terre et fouilla dans son sac à main pour chercher sa clé.) Ils l'ont tué, dit-elle d'un ton plaintif.

— Qui ça, « ils » ?

— Ach, ils nous tueront tous. Pauvre M^{me} Grod à l'étage au-

dessus, ils sont entrés chez elle par l'escalier de secours et ils ont tranché sa vieille gorge.

— Quand est-ce arrivé ?

— Et M. White, dit-elle. Mort du cancer et même qu'à la fin, il était si maigre et si jaune qu'on l'aurait pris pour un Chinois. Nous serons bientôt tous passés de vie à trépas, ajouta-t-elle en se tordant les mains avec horreur ou délectation. Tous, jusqu'au dernier.

Quand Willa revint, j'étais assis à la table de la cuisine et je buvais une tasse de café. Elle entra, posa sa boîte à outils et me dit :

— Ne m'embrassez pas, je suis crasseuse. Bah, quel travail dégoûtant. J'ai dû ouvrir le plafond de la salle de bains et, quand on fait ça, il y a plein de cochonneries qui tombent.

— Où avez-vous appris à faire les travaux de plomberie ?

— Je n'ai pas vraiment appris. Je suis assez douée pour réparer les trucs et ça m'est venu comme ça, petit à petit, avec plein d'autres sortes de bricolage. Je ne suis pas plombier mais je sais comment couper l'eau et trouver une fuite, et je peux la rafistoler et parfois le rafistolage tient bon. Pendant un moment, en tout cas. (Elle ouvrit le réfrigérateur et sortit une bouteille de Beck's). Ça donne soif, ce boulot. La poussière de plâtre vous colle dans la gorge. Je suis sûre que c'est cancérigène.

— Comme la plupart des choses.

Elle décapsula la bouteille, but une longue goulée, puis prit un verre sur l'égouttoir et le remplit. Elle me dit :

— J'ai besoin de prendre une douche, mais d'abord, j'ai besoin de m'asseoir un instant. Vous m'attendez depuis longtemps ?

— Seulement quelques minutes.

— Vous avez dû passer beaucoup de temps là-haut.

— Oui, sans doute. Et puis j'ai eu une étrange conversation qui n'a duré qu'une ou deux minutes.

Je lui racontai ma rencontre avec la petite dame aux cheveux gris ébouriffés, et elle vit tout de suite de qui je parlais.

— Ach, dit-elle en hochant la tête, c'est M^{me} Mangan. Et même que nous ne sommes que poussière et nous retomberons en poussière, tous, jusqu'au dernier.

— Vous avez aussi des talents d'imitatrice.

— C'est moins utile que de raccommoder les fuites dans les tuyaux. C'est la porteuse de crêpes attitrée de la maison. Elle est là depuis une éternité et je pense qu'elle est peut-être née dans cette maison. Elle doit avoir au moins quatre-vingts ans – vous ne croyez pas ?

— Je ne suis pas bon juge.

— Eh bien, vous lui demanderiez la preuve de son âge si elle voulait payer une place de cinéma avec la réduction « quatrième âge » ? Elle connaît tous les gens du quartier, du moins les gens âgés, ce qui veut dire qu'elle a toujours un enterrement auquel assister. (Elle vida son verre et y versa le restant de la bouteille.) Je ne veux pas vivre éternellement.

— L'éternité est encore loin.

— Je ne plaisante pas, Matt. Il arrive qu'on vive trop longtemps. Quand les gens meurent à l'âge d'Eddie Dumphy, c'est une tragédie. Ou bien votre Paula qui avait encore toute la vie devant elle. Mais quand on en arrive à l'âge de M^{me} Mangan, qui vit seule, qui a perdu tous ses vieux amis...

— Comment est morte M^{me} Grod ?

— J'essaie de me rappeler quand elle est morte. Je pense que ça doit faire plus d'un an parce qu'à l'époque, il faisait chaud. Elle a été tuée par un cambrioleur qui était entré par la fenêtre. Les fenêtres ont des grilles mais tous les locataires ne s'en servent pas.

— Il y avait une grille à la fenêtre de la chambre d'Eddie, celle qui donne sur l'escalier de secours. Mais elle était ouverte.

— Les gens les laissent ouvertes parce que autrement la fenêtre est plus difficile à ouvrir et à fermer. Manifestement, quelqu'un est passé par le toit, a descendu l'escalier de secours et a pénétré comme ça dans l'appartement de M^{me} Grod. Elle était au lit mais elle a dû l'entendre et le surprendre. Et il lui a donné un coup de couteau. (Elle but une petite gorgée de bière.) Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que vous cherchiez ?

— Des pilules.

— Des pilules ?

— Mais je n'ai rien trouvé de plus fort que des cachets d'aspirine. (Je lui parlai du résultat des analyses de Sternlicht et des conclusions qu'il en avait tirées.) On m'a enseigné l'art et la manière de fouiller un appartement et j'ai appris à le faire minutieusement. Je n'ai pas soulevé de lames de parquet ni démonté les meubles mais je n'en ai pas moins pratiqué une fouille systématique. S'il y avait du chloral hydraté quelque part, j'aurais dû le trouver.

— C'était peut-être sa dernière pilule.

— Alors il aurait dû y avoir un flacon vide, quelque part.

— Il a pu le jeter.

— Il n'était pas dans sa corbeille à papier. Il n'était pas dans la poubelle, sous l'évier. Où voulez-vous qu'il l'ait jeté ?

— Peut-être que quelqu'un lui avait donné une seule pilule, ou deux pilules. « Tu ne peux pas dormir ? Tiens, prends ça, ça marche à tous les coups. » D'ailleurs, vous m'avez bien dit qu'il

savait se débrouiller par ici ? Dans ce quartier il n'y a pas que chez le pharmacien qu'on peut se procurer des pilules. On peut pratiquement tout acheter dans la rue. Ça ne m'étonnerait pas qu'on puisse y acheter du corail hydraté.

— Du *chloral* hydraté.

— Chloral hydraté, alors. On dirait le nom qu'une mère analphabète pourrait donner à un de ses gosses. « Chloral, nom d'un chien, t'arrêtes d'embêter le petit ! » Qu'y a-t-il ?

— Rien.

— Vous avez l'air de mauvaise humeur.

— Ah bon ? J'ai dû attraper ça là-haut. Et ce que vous disiez à propos des gens qui vivent trop longtemps. Je me disais hier soir que je n'avais pas envie de devenir un vieux monsieur qui vit tout seul dans une chambre d'hôtel. Et on dirait que je suis bien parti.

— Vous parlez d'un vieux monsieur...

Je restai assis, là, à ruminer, pendant qu'elle prenait une douche. Quand elle revint, je lui dis :

— Je crois que je devais chercher plus que des pilules, parce qu'à quoi ça m'aurait servi, si je les avais trouvées ?

— C'est bien ce que je me demandais.

— Ce que je voudrais vraiment savoir, c'est ce qu'il voulait me dire. Il y avait quelque chose qui le tracassait et il était presque prêt à s'en décharger ; mais je lui ai dit d'y réfléchir, de prendre tout son temps. J'aurais dû le pousser à parler tout de suite.

— Et il serait encore en vie ?

— Non mais...

— Écoutez, Matt, il n'est pas mort à cause de ce qu'il a dit ou n'a pas dit. Il est mort parce qu'il a fait une chose stupide et dangereuse et que sa chance a tourné.

— Je sais.

— Vous ne pouviez rien faire, alors, et vous ne pouvez rien faire pour lui, maintenant.

— Je sais. Est-ce qu'il... ?

— Est-ce qu'il quoi ?

— Vous a dit quelque chose ?

— Je le connaissais à peine, Matt. Je ne me souviens même pas de la dernière fois où je lui ai parlé. D'ailleurs je ne sais pas si nous nous sommes jamais parlé autrement que pour dire : « Quel temps fait-il ? » ou « Tenez, voici mon loyer. »

— Il était préoccupé par quelque chose, dis-je. Si seulement je savais ce que c'était...

Je passai chez Grogan au milieu de l'après-midi. En dehors du fait que personne n'utilisait la cible du jeu de fléchettes et qu'Andy Buckley n'était pas là, la clientèle semblait être la même. Tom était derrière le comptoir et il posa son magazine le temps de me servir un Coca. Un vieil homme coiffé d'une casquette en toile parlait des Mets et déplorait un échange que la célèbre équipe de base-ball avait fait quinze jours plus tôt.

— Ils ont pris Jim Fregosi, dit-il avec mépris, et ils se sont séparés de Nolan Ryan. Nolan Ryan !

Sur l'écran de télévision, John Wayne remettait quelqu'un à sa place. J'essayai de me le représenter en train de franchir la porte battante d'un saloon, de s'approcher crânement du comptoir et de commander au barman un Coca et un chloral hydraté.

Je sirotai mon Coca en prenant tout mon temps. Quand mon verre fut vide, je courbai l'index à l'adresse de Tom. Il s'approcha et voulut prendre mon verre mais je posai la main dessus. Il me regarda de son air inexpressif et je lui demandai si Mickey Ballou était passé.

— Y a pas mal de gens qui entrent et qui sortent, dit-il, mais je sais pas leur nom.

Il avait un accent d'Irlande du Nord, que je n'avais pas remarqué avant.

— Vous l'auriez reconnu, lui dis-je. C'est le propriétaire.

— Ici, c'est chez Grogan. Ce serait pas plutôt Grogan, le propriétaire ?

— Il est grand, poursuivis-je. Et quelquefois il porte un tablier de boucher.

— Je termine à six heures du soir. Peut-être qu'il vient ici le soir.

— Oui, peut-être. Je voudrais lui laisser un message.

— Ah ?

— Je veux lui parler. Vous voulez bien le lui dire ?

— Je ne le connais pas. Et je vous connais pas vous-même, alors qu'est-ce que je lui dirais ?

— Je m'appelle Scudder, Matt Scudder. Je veux lui parler au sujet d'Eddie Dumphy.

— Je sais pas si je m'en rappellerai, dit-il, la voix atone, les yeux ternes. J'ai pas la mémoire des noms.

Je m'en allai, me baladai un moment et revins vers six heures et demie. Il y avait beaucoup plus de clients, dont les gens qui

étaient venus boire un pot en sortant du travail et qui étaient alignés le long du comptoir. Tom était parti et avait été remplacé par un grand type qui avait d'épais cheveux bruns et bouclés. Il portait un blouson de cuir ouvert sur une chemise de flanelle à carreaux rouges et noirs.

Je lui demandai s'il avait vu Mickey Ballou.

— Non, répondit-il, mais je viens d'arriver. Qui le demande ?

— Scudder.

— Je le lui dirai.

Je ressortis et allai manger un sandwich au Flame avant de me rendre à St. Paul. Comme on était vendredi soir, c'était une réunion consacrée à une étape et, cette semaine, nous en étions à la sixième, celle au cours de laquelle on devient prêt, intérieurement, à se débarrasser de ses défauts de caractère. Pour ma part, je ne vois pas ce qu'on fait de particulier pour en arriver là. En principe, c'est quelque chose qui vous arrive comme ça. Moi, ça ne m'est pas arrivé.

Il me tardait que la réunion se termine mais je me forçai quand même à rester jusqu'à la fin. Pendant la pause, je pris Jim Faber à l'écart et je lui dis que je me posais des questions sur l'état dans lequel Eddie se trouvait quand il était mort car l'autopsie avait fait apparaître qu'il avait du chloral hydraté dans le sang.

— La légendaire boisson droguée, dit-il. On n'en entend plus tellement parler depuis que l'industrie pharmaceutique nous comble de petites merveilles beaucoup plus perfectionnées. Je n'ai entendu parler qu'une fois d'une alcoolique qui prenait du chloral hydraté pour se faire plaisir. À un moment, elle avait l'habitude de prendre une dose de chloral, des pilules ou des gouttes, et de limiter sa consommation à deux bières. Et là-dessus, elle s'écroulait et dormait entre huit et dix heures.

— Que lui est-il arrivé ?

— Soit elle s'est lassée du chloral hydraté, soit elle n'a plus pu s'en procurer, alors elle est revenue au Jack Daniel's. Quand elle en est arrivée à un litre et demi de whisky par jour, quelque chose lui a dit qu'elle risquait d'avoir un problème. Vous auriez tort de vous en faire au sujet du chloral hydraté qu'Eddie avait avalé, Matt. Cela n'aurait peut-être rien présagé de bon pour sa sobriété à long terme. mais là où il est maintenant, ça n'a vraiment plus d'importance. Ce qui est fait est fait.

En sortant de la réunion, je passai devant le Flame mais me rendis tout droit chez Grogan. À peine entré, je repérai Ballou. Il ne portait pas son tablier blanc mais je le reconnus quand même.

On aurait eu du mal à ne pas le remarquer. Il faisait plus d'un

mètre quatre-vingt-cinq et sa grande carcasse était bien étoffée. Sa tête était comme un rocher, massive et monolithique, et faisait penser à certaines statues de l'île de Pâques.

Il se tenait au bar, un pied sur la barre de cuivre, et se penchait pour parler au barman, qui était le gars au blouson déboutonné que j'avais vu quelques heures plus tôt. La clientèle était moins nombreuse qu'alors. Il y avait deux vieux messieurs dans des boxes et deux buveurs solitaires à l'autre bout du comptoir. Au fond de la salle, deux hommes jouaient aux fléchettes. L'un d'eux était Andy Buckley.

Je m'approchai du comptoir. Trois tabourets me séparaient de Ballou. J'étais en train de le regarder dans le miroir à l'arrière du comptoir, quand il se retourna, les yeux fixés sur moi. Il m'observa un moment, puis se tourna pour dire quelque chose au barman.

Je m'avançai vers lui et il tourna brusquement la tête. Il avait un visage grêlé, pareil à du granit érodé par le vent et la pluie, et des plaques de vaisseaux sanguins rompus s'épalaient sur ses pommettes et traversaient l'arête de son nez. Ses yeux, entourés de tissu cicatriciel, étaient d'un vert surprenant.

— Vous êtes Scudder, me dit-il.

— Oui.

— Je ne vous connais pas mais je vous ai déjà vu. Et vous m'avez déjà vu.

— Oui.

— Vous avez demandé à me voir. Et maintenant, vous êtes là. (Ses lèvres étaient minces et retroussées, peut-être, en un sourire.) Qu'est-ce que vous prenez, mon gars ?

Devant lui, sur le comptoir, il y avait une bouteille de Jameson, celui de douze ans d'âge. À côté, dans un verre, deux petits glaçons dansaient dans une mer ambrée. Je lui dis que je prendrais un café s'ils en avaient de prêt. Ballou regarda le barman qui secoua négativement la tête.

— Vous ne trouverez pas meilleur Guinness pression de ce côté de l'Atlantique, dit Ballou. Je ne ferais pas venir la Guinness en bouteille, parce qu'elle est si épaisse qu'on croirait du sirop.

— Je prendrai un Coca.

— Vous ne buvez pas, dit-il.

— Pas aujourd'hui.

— Vous ne buvez pas du tout ou vous ne buvez pas avec moi ?

— Je ne bois pas du tout.

— Et comment c'est ? demanda-t-il. Quand on ne boit pas du tout.

— Ça va.

— C'est dur ?

— Parfois. Mais, parfois, boire était dur aussi.

— Ah, dit-il. C'est la putain de vérité.

Il regarda le barman qui réagit en me servant un Coca, puis s'éloigna et s'arrêta hors de portée de la voix.

Ballou prit son verre et me regarda par-dessus le bord.

— À l'époque où les Morrissey avaient leur boîte au coin de la rue. Là où ils servaient après la fermeture. Je vous voyais là-bas.

— Je m'en souviens.

— Vous buviez à deux mains, alors.

— C'était alors.

— Et ça, c'est maintenant, hein ?

Il posa son verre, regarda sa main, l'essuya sur le devant de sa chemise et la tendit vers moi. Notre poignée de main eut quelque chose d'étrangement solennel. Sa main était large et la fermeté de sa poigne n'avait rien d'agressif. Quand nos mains se séparèrent, il reprit son whisky et je tendis la main vers mon Coca.

Il me dit :

— C'est ça qui vous liait à Eddie Dumphy ? (Il leva son verre et regarda dedans.) C'est une vraie vacherie quand l'alcool vous réussit pas. Eddie, lui, pauv'mec, il l'a jamais bien supporté. Vous l'avez connu quand il buvait ?

— Non.

— Il tenait pas l'alcool. Puis j'ai entendu dire qu'il ne buvait plus. Et voilà que maintenant il est allé se pendre.

— Un ou deux jours avant qu'il le fasse, nous avons eu une conversation.

— Ah bon ?

— Il y avait quelque chose qui le rongait, quelque chose qu'il avait sur le cœur et qu'il voulait me dire, mais il avait peur.

— Qu'est-ce que c'était ?

— J'espérais que vous pourriez répondre à cette question.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Que savait-il qu'il était dangereux de savoir ? Qu'a-t-il fait qui puisse lui avoir pesé sur la conscience ?

Ballou secoua sa large tête.

— C'était un gars du quartier. C'était un voleur et, quand il avait bu, il avait une grande gueule, il foutait un peu la merde. Il n'a jamais rien fait de pire que ça.

— Il m'a dit qu'avant, il passait beaucoup de temps ici.

— Ici ? Chez Grogan ? (Il haussa les épaules.) C'est un bistrot. Il y a toutes sortes de gens qui entrent, qui boivent leur bière ou leur whisky, qui passent un moment et qui s'en vont comme ils étaient venus. Certains boivent un verre de vin. Ou bien un Coca-Cola, si ça leur fait plaisir.

— Eddie m'a dit qu'il était un habitué. Nous marchions dans la rue, un soir, et il a traversé pour ne pas passer devant cet établissement.

Les yeux verts s'élargirent.

— Il a fait ça ? Pourquoi ?

— Parce que cet endroit faisait trop partie de sa vie de buveur. Je suppose qu'il avait peur d'y être attiré, s'il en approchait trop.

— Mon Dieu, dit-il.

Il ouvrit la bouteille et ajouta du whisky dans son verre. Les deux glaçons avaient fondu mais leur absence ne sembla pas le préoccuper. Il leva son verre et le regarda en disant :

— Eddie était l'ami de mon frère. Vous avez connu mon frère Dennis ?

— Non.

— Très différent de moi, Dennis. Il tenait de notre mère. Elle était irlandaise. Le paternel était français, il était originaire d'un village de pêcheurs à une demi-heure de Marseille. Une fois, j'y suis allé, c'était il y a deux ans, rien que pour voir comment c'était, là-bas. J'ai compris pourquoi il était parti. Il n'y avait rien dans ce bled. (Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche de poitrine, en alluma une, souffla la fumée et poursuivit :) Je suis le portrait de mon vieux. À part les yeux. Dennis et moi, on avait tous les deux les yeux de notre mère.

— Eddie m'a dit que Dennis était mort au Viêt-Nam.

Les yeux verts se posèrent sur moi.

— Je me demande ce qu'il allait foutre là-bas. Ç'aurait été si facile de l'en faire dispenser. Je le lui ai dit, j'ai dit : « Dennis, fais pas le con, il suffit que je décroche le téléphone, c'est pas plus compliqué que ça. » Il n'a rien voulu savoir. (Il prit la cigarette et l'écrasa dans un cendrier.) Alors il est parti là-bas et ils l'ont descendu, l'imbécile.

Je ne dis rien et nous laissâmes le silence s'étirer en longueur. Pendant un instant, j'eus l'impression que la salle s'emplissait de morts : Eddie, Dennis, les parents de Ballou et quelques-uns de mes fantômes personnels, tous les gens qui étaient décédés mais qui s'attardaient aux abords de ma conscience. Il me semblait que si je tournais vite la tête, je verrais peut-être ma tante Peg ou mes propres parents.

— Dennis était un tendre, dit Ballou. C'est peut-être pour ça qu'il a voulu y aller, pour faire preuve d'une dureté qu'il n'avait pas. Il était l'ami d'Eddie et Eddie est venu à son service funèbre. Après ça, il passait encore de temps en temps. Je n'ai jamais eu grand-chose à lui donner à faire.

— Il m'a dit qu'un soir, il vous avait vu frapper un homme à

mort.

Il me regarda. Je lus la surprise dans ses yeux. Je ne savais pas s'il était surpris qu'Eddie m'ait dit ça ou que je le répète.

— Il vous a dit ça, hein ? fit-il.

— Il m'a dit que ça s'était passé dans un sous-sol quelque part par ici. Il m'a dit que vous vous trouviez dans une chaufferie et qu'il y avait un gars attaché à un piquet avec de la corde à linge et que vous l'aviez tabassé à mort avec une batte de baseball.

— Et ce gars, qui c'était ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Et ça s'est passé quand ?

— Il y a quelques années. Il ne m'a pas donné plus de détails.

— Et il était là ?

— C'est ce qu'il disait.

— Vous ne croyez pas, plutôt, qu'il s'est mis dans l'histoire ? (Il leva son verre mais ne but pas.) Encore que, comme histoire, ça ne vaut pas grand-chose, vous trouvez pas ? Un type qui tape sur un autre avec une batte de base-ball. C'est pas gentil mais ça ne suffit pas pour faire une histoire. Une histoire comme ça, ça vaut pas un clou.

— Il y en avait une meilleure qui circulait, il y a deux ans.

— Ah ?

— Un type qui a disparu, il s'appelait Farrelly.

— Paddy Farrelly, dit-il. Un homme difficile.

— On disait qu'il vous créait des ennuis et puis il a disparu.

— On disait ça ?

— Et on disait que vous étiez allé dans la moitié des bistrots de la Neuvième et de la Dixième Avenue en portant un sac de bowling et que vous aviez ouvert le sac et fait voir à tout le monde la tête de Farrelly.

Il but un peu de whisky et dit :

— On raconte de ces histoires.

— Eddie était dans le coin quand ça s'est passé ?

Il me regarda. Maintenant, il n'y avait absolument plus personne près de l'endroit où nous nous trouvions. Le barman se tenait complètement à l'autre bout du bar et les deux hommes assis sur des tabourets, plus près de nous, étaient partis.

— Il fait une chaleur à crever, ici, me dit-il. Qu'est-ce que vous avez besoin de porter ce veston ?

Il portait, lui-même, une veste en tweed, bien plus épaisse que mon veston.

— Je suis bien comme ça.

— Ôtez-le.

Je le regardai et ôtai mon veston que je suspendis au tabouret à

côté du mien.

— La chemise aussi, dit-il.

Je la retirerai, puis le tee-shirt.

— C'est bien, mon gars. Dépêchez-vous de vous rhabiller avant d'attraper la crève. Il faut faire attention, un salaud peut très bien arriver et se mettre à parler du temps passé, et clac ! tout ça, c'est enregistré, parce qu'il a une saleté de micro-espion planqué quelque part. La tête de Paddy Farrelly ? Mon grand-père maternel était de Sligo, et il disait toujours qu'il n'y avait rien au monde de plus difficile à trouver, à Dublin, qu'un homme qui n'avait pas été dans la Grande poste centrale au moment de l'insurrection de Pâques. Il disait que vingt hommes courageux étaient entrés crânement dans ce bureau de poste et qu'ils étaient trente mille à la sortie. Eh bien, dans la Dixième Avenue, il est difficile de trouver un sale con qui ne m'a pas vu en train d'exhiber à la ronde la tête ensanglantée de ce pauvre Farrelly.

— Vous voulez dire que ce n'est pas vrai ?

— Oh, bon Dieu, dit-il. Qu'est-ce qui est vrai et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Je n'ai peut-être jamais ouvert ce putain de sac de bowling. Peut-être qu'il n'a jamais contenu autre chose qu'une putain de boule de bowling. Vous savez, ils adorent les histoires. Ils adorent les entendre, ils adorent les raconter et ils adorent le petit frisson qu'elles leur font passer entre les omoplates. Pour ça, y a pas pareil que les Irlandais. Surtout dans ce putain de quartier. (Il but et reposa son verre.) Le terrain est fertile par ici, vous savez. Plantez une graine et une histoire poussera comme de la mauvaise herbe.

— Qu'est-il arrivé à Farrelly ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Il est peut-être à Tahiti en train de boire du lait de coco et de baiser des nénettes à la peau bronzée. Est-ce que quelqu'un a trouvé son cadavre ? Ou cette putain de tête légendaire ?

— Si Eddie était devenu dangereux parce qu'il savait quelque chose, que savait-il ?

— Rien. Il ne savait strictement rien. Il ne représentait pas un danger pour moi.

— Pour qui aurait-il pu représenter un danger ?

— Je vois pas. En fait, il a jamais fait grand-chose. Quelques casses... Il était avec les gars qui ont piqué un tas de fourrures dans un loft de la 27^e rue. Je crois que c'est le plus gros coup auquel il ait jamais participé, et là, ça n'a pas pu poser de problème parce que tout était arrangé d'avance. Le proprio leur avait filé la clé. Il voulait toucher l'assurance. Et c'était y a longtemps, des années. Pour qui est-ce qu'il pouvait représenter un

danger ? Bon sang, est-ce qu'il s'est pas pendu ? C'est pas pour lui-même qu'il représentait un danger ?

Il se passa quelque chose entre nous, quelque chose que j'aurais du mal à expliquer et même à comprendre. Nous restâmes un moment silencieux car nous n'avions plus rien à nous dire à propos d'Eddie Dumphy. Puis il me raconta une histoire qui remontait à son enfance et dans laquelle il s'était accusé d'une bêtise que son frère Dennis avait faite. Puis je lui racontai deux histoires de flic, qui dataient de l'époque où je travaillais au Sixième commissariat, au Village.

Quelque chose, je ne sais quoi, nous liait l'un à l'autre. À un moment il se rendit tout au bout du comptoir, passa derrière et revint vers moi. Il emplit deux verres de glaçons, puis y versa du Coca-Cola à ras bord et me les fit passer. Pendant qu'il se trouvait derrière le comptoir, il prit une autre bouteille de Jameson de douze ans d'âge et mit deux glaçons dans un verre propre, puis il refit le tour du comptoir et me conduisit à un box du fond. Il posa mes deux Cocas devant moi, sur la table, rompit le cachet de la bouteille de whisky et emplit son verre. Nous restâmes là pendant environ une heure, à nous raconter des histoires et à partager des silences.

Cela ne m'était pas arrivé si souvent à l'époque où je buvais et cela ne m'était jamais arrivé depuis. Je ne pense pas qu'on pourrait dire que nous devînmes amis. L'amitié est autre chose. C'était comme si une barrière intime derrière laquelle, d'habitude, nous nous abritions l'un et l'autre, s'était désintégrée. Quelque trêve intérieure avait été déclarée et les hostilités étaient suspendues pendant la durée des vacances. Une heure durant, nous fûmes plus à l'aise l'un avec l'autre que de vieux amis, que des frères. Un tel moment ne pouvait guère durer plus d'une heure, mais il n'en était pas moins réel.

Il finit par me dire :

— Bon Dieu, qu'est-ce que je regrette que vous ne buviez pas.

— Moi aussi, parfois, je le regrette. Mais la plupart du temps, je suis content de ne pas boire.

— Ça doit vous manquer.

— De temps en temps.

— Moi, ça me manquerait à en crever. D'ailleurs je ne sais pas si je pourrais vivre sans boire.

— Moi, j'ai eu encore plus de mal à vivre en buvant, lui dis-je. La dernière fois que j'ai bu, j'ai fait une crise d'épilepsie. Je me suis écroulé dans la rue et je me suis retrouvé à l'hôpital, sans savoir où j'étais ni comment j'y étais arrivé.

— Sacré nom ! dit-il en secouant la tête. Mais jusque-là, vous en aviez profité un bon moment.

— C'est vrai.

— Alors vous pouvez pas vous plaindre. Nous autres, on peut pas se plaindre, pas vrai ?

Vers minuit, ce n'était déjà plus tout à fait ça. Je commençais à avoir l'impression que je m'incrustais. Je me levai et je dis à Ballou qu'il me fallait rentrer chez moi.

— Ça ira, vous pourrez marcher ? Vous voulez que je vous appelle un taxi ? (Il se tut, puis éclata de rire.) La vache, vous n'avez rien bu d'autre que du Coca-Cola. Pourquoi est-ce que vous ne pourriez pas rentrer chez vous par vos propres moyens ?

— Je vais très bien.

Il se mit debout lourdement.

— Maintenant que vous savez où me trouver, dit-il, il faudra revenir nous voir.

— Certainement.

— J'ai passé un bon moment, Scudder. Vous êtes un type bien.

— Je peux en dire autant pour vous.

— C'est vachement dommage pour Eddie. Est-ce qu'il lui restait de la famille ? Vous savez s'il y aura une veillée mortuaire ?

— Je ne sais pas. Pour le moment, il est dans le service de médecine légale.

— Saleté de façon de mourir. (Il soupira, puis se redressa.) Faudra qu'on bavarde encore, tous les deux.

— Ça me ferait plaisir.

— Je suis là presque tous les soirs. Sinon ils vous diront où vous pouvez me joindre.

— Le barman de l'après-midi ne voulait même pas reconnaître qu'il savait qui vous étiez.

Il rit.

— Ça, c'est Tom. Il est drôlement renfermé celui-là, hein ? Mais il m'a transmis votre message, et Neil aussi. Quel que soit le barman que vous voyez ici, il sait où me joindre.

Je mis la main dans ma poche et en sortis une carte.

— J'habite à l'hôtel Northwestern, lui dis-je. Voilà le numéro. Je ne suis pas souvent là mais ils prennent les messages.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mon numéro.

— Non, ça, dit-il. (Je regardai. La carte était tournée du côté de la photo de Paula Høeldtke.) La fille. Qui c'est ?

— Elle s'appelle Paula Høeldtke. Elle est originaire de l'Indiana et elle a disparu pendant l'été. Elle habitait le quartier et elle a travaillé dans plusieurs restaurants par ici. Son père m'a engagé

pour que je la retrouve.

— Pourquoi est-ce que vous me donnez sa photo ?

— C'est le seul truc que j'aie avec mon nom et mon numéro de téléphone. Pourquoi ? Vous la connaissez ?

Il étudia la photo, puis il leva vers moi ses yeux verts et dit :

— Non. Je ne l'ai jamais vue.

Le téléphone me réveilla, m'arrachant à un rêve. Je m'assis dans mon lit, attrapai le combiné et le collai à mon oreille. Une voix, presque un murmure, dit :

— Scudder ?

— Qui êtes-vous ?

— Vous occupez plus de la fille.

Dans mon rêve, il y avait une fille mais le rêve était en train de fondre comme neige au soleil. Je n'arrivais pas à me la représenter. Je ne savais pas où s'achevait le rêve et où commençait le coup de téléphone.

— Quelle fille ? demandai-je. Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Vous occupez plus de Paula. Vous la trouverez jamais, vous pouvez pas la faire revenir.

— Revenir d'où ? Que lui est-il arrivé ?

— Arrêtez de la chercher, arrêtez de montrer partout sa photo. Laissez tout tomber.

— Qui êtes-vous ?

J'entendis un déclic. Je dis allô ! une ou deux fois mais c'était inutile. Il avait raccroché.

J'allumai la lampe de chevet et regardai ma montre. Il était cinq heures moins le quart. Il était plus de deux heures quand j'avais éteint, alors j'avais dormi moins de trois heures. Je m'assis au bord de mon lit et me rappelai chaque phrase de cette conversation, en essayant de trouver un message plus profond derrière les mots, en essayant de situer cette voix. J'avais l'impression de l'avoir déjà entendue quelque part – mais où et quand ?

J'allai dans la salle de bains et aperçus ma réflexion dans le miroir au-dessus du lavabo. Toutes mes années me regardaient et je sentais leur poids peser sur mes épaules. Je fis couler la douche et me tins un bon moment sous le jet chaud, puis je l'arrêtai, me séchai et retournai me mettre au lit.

Vous la trouverez jamais. Vous pouvez pas la faire revenir.

Il était trop tôt ou trop tard pour que je puisse téléphoner à quelqu'un. Mickey Ballou était la seule personne que je connus qui pouvais encore être éveillée, mais il devait maintenant être beaucoup trop soûl et, de toute façon, je n'avais pas son numéro. Et puis qu'est-ce que je lui aurais dit ?

Vous occupez plus de la fille.

Était-ce de Paula que j'avais rêvé ? Je fermai les yeux et essayai

de me la représenter.

*

Quand je m'éveillai à nouveau, il était dix heures et le soleil brillait. J'étais déjà debout et habillé quand je me souvins du coup de téléphone et je ne fus d'abord pas tout à fait sûr de l'avoir vraiment reçu. Ma serviette, jetée sur le dossier d'une chaise et encore humide après la douche que j'avais prise au petit matin, me fournit une preuve tangible. Je ne l'avais pas rêvé. Quelqu'un m'avait appelé pour me pousser à laisser tomber une affaire dont je ne m'occupais déjà pratiquement plus.

Je laçais une chaussure quand le téléphone sonna à nouveau. Je décrochai, dis un « allô » prudent et entendis la voix de Willa.

— Matt ?

— Ah, salut.

— Je vous ai réveillé ? Vous n'avez pas votre voix normale.

— Je voulais être circonspect.

— Vous dites ?

— J'ai été réveillé au milieu de la nuit par un coup de fil anonyme, où l'on me disait de ne plus chercher Paula Høeldtke. Quand le téléphone a sonné, maintenant, j'ai pensé que j'allais peut-être encore recevoir le même genre de conseils.

— Tout à l'heure, ce n'était pas moi.

— Je sais. C'était un homme.

— Mais je dois reconnaître que je pensais à vous. Je m'attendais un peu à vous voir, hier soir.

— J'ai été retenu pendant toute la soirée. J'en ai passé la moitié à une réunion des A. A. et le reste dans un bistrot.

— Voilà une existence bien équilibrée.

— N'est-ce pas ? Quand j'ai eu terminé, il était trop tard pour téléphoner.

— Vous avez découvert quelque chose à propos de ce qui tracassait Eddie ?

— Non. Mais voilà que soudain l'autre affaire est repartie.

— L'autre affaire ? Vous voulez dire Paula ?

— C'est ça.

— Simplement parce que quelqu'un vous a dit de ne plus vous en occuper ? Ça vous a donné une raison de reprendre vos recherches ?

— En partie seulement.

Durkin me dit :

— Bon sang, Mickey Ballou. Le Garçon boucher. Qu'est-ce qu'il

vient faire là-dedans ?

— Je n'en sais rien. J'ai passé deux heures avec lui, hier soir.

— Ah ouais ? On peut dire que vous fréquentez du beau monde. Qu'est-ce que vous avez fait, vous l'avez invité à dîner et vous l'avez regardé manger avec ses doigts ?

— Nous étions dans un bistrot qui s'appelle chez Grogan.

— Pas loin d'ici, c'est ça ? Je le connais. Un vrai bouge. On dit que c'est Ballou, le propriétaire.

— Oui, il paraît.

— Sauf, bien sûr, qu'il peut pas, parce qu'on ne donne pas de licence à un criminel qui a été condamné, alors il doit avoir un homme de paille. Qu'est-ce que vous faisiez, tous les deux, des parties de canasta ?

— Nous avons bu en nous racontant des mensonges. Il buvait du whisky irlandais.

— Et vous, du café.

— Du Coca. Ils n'avaient pas de café.

— Vous avez de la chance qu'ils aient eu du Coca, dans une porcherie comme ça. Mais quel rapport entre ce type et Pauline ? Non, pas Pauline, Paula. Qu'est-ce qu'il a à voir avec elle ?

— Je ne sais pas très bien mais ça a fait *tilt* quand il a vu sa photo et, deux ou trois heures plus tard, quelqu'un m'a réveillé pour me dire de laisser tomber l'affaire.

— Ballou ?

— Non, ce n'était pas sa voix. Je ne sais pas qui parlait. J'ai quelques petites idées mais rien de concret. Parlez-moi de Ballou, Joe.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Que savez-vous de lui ?

— Je sais que c'est une bête dangereuse. Il devrait se trouver dans une putain de cage.

— Alors pourquoi n'y est-il pas ?

— Les plus affreux n'y sont jamais. On n'arrive pas à leur coller quoi que ce soit sur le dos. On ne trouve jamais un témoin, ou bien si on en trouve, il est frappé d'amnésie. Ou il disparaît. Marrant, cette façon qu'ils ont de disparaître. Vous avez déjà entendu l'histoire de Ballou qui se promenait dans toute la ville en montrant aux gens la tête d'un gars ?

— Je connais l'histoire.

— On n'a jamais retrouvé la tête. Ni le reste du cadavre. Partis sans laisser d'adresse. *Finito*.

— Comment gagne-t-il son fric ?

— Pas en tenant un bistrot. Il a commencé par faire les gros bras pour des Italiens. C'est une armoire à glace, il a toujours été

un dur, et le boulot lui plaisait bien. Tous les voyous de l'ouest de Manhattan, ces brutes d'irlandais de la Cuisine se louent comme gros bras depuis plusieurs générations. Ballou devait être particulièrement doué. Disons que vous aviez emprunté du fric à un truand et que vous aviez quelques semaines de retard pour lui payer les intérêts, et ce balèze vous arrivait dessus, couperet à la main. Qu'est-ce que vous auriez fait ? Vous lui auriez dit « à un de ces jours » ou vous lui auriez remis le fric ?

— Vous avez dit qu'il était un criminel qui a été condamné ? Pour quel crime l'a-t-on condamné ?

— Aggression. C'était tout au début, et je crois qu'il avait pas encore vingt ans. Je suis à peu près sûr que c'est sa seule condamnation. Je pourrais vérifier.

— Ça n'a pas d'importance. Il fait toujours la même chose ? Un travail de gros bras ?

Durkin se renversa dans son fauteuil.

— Je ne crois pas qu'il continue à louer ses services, dit-il. On l'appelle, on lui dit qu'il faut qu'Un tel ou Un tel se casse la jambe, et je ne pense pas que Ballou s'empare d'un bout de tuyau et aille s'en occuper lui-même. Mais il enverra peut-être quelqu'un. Que fait-il d'autre ? Je crois qu'il prête un peu de fric, à six pour cinq. On dit qu'il y a des boîtes dont il est en partie propriétaire, mais on raconte tellement de conneries là-dessus qu'on ne sait pas ce qu'il faut croire. Son nom est cité à propos d'un tas de choses. Attaques à main armée de camions, un ou deux grands casses. Vous vous souvenez, il y a deux ou trois ans, des cinq bandits masqués qui ont embarqué trois millions de dollars chez Wells Fargo ?

— Ils avaient un complice dans la boîte, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il se trouve qu'il est mort avant qu'on ait pu l'interroger sérieusement. Sa femme aussi est morte et il avait en plus une petite amie et vous ne devinerez jamais ce qui lui est arrivé, à elle.

— Elle est morte ?

— Elle a disparu. Il y a quelques personnes qui ont disparu aussi et d'autres dont on a retrouvé le cadavre dans le coffre de voitures à l'aéroport Kennedy. On apprenait que tel ou tel gars avait fait partie des bandits masqués et armés de l'affaire Wells Fargo et on n'avait pas le temps de se mettre à sa recherche qu'on nous appelait pour nous dire qu'on le trouverait dans le coffre de telle ou telle Chevrolet à l'aéroport Kennedy.

— Et Ballou...

— On disait qu'il était le patron. C'est ce qu'on disait, mais pas trop fort parce que c'était dangereux, on risquait de se retrouver

au parking Longue Durée avec ses amis et relations. Toujours est-il qu'on disait que Ballou avait monté le coup, qu'il avait dirigé les opérations et qu'il se pouvait bien qu'il ait empoché la totalité des trois millions parce qu'il n'y avait plus personne avec qui les partager.

— A-t-il jamais eu quelque chose à faire avec la drogue ?

— Pas que je sache.

— La prostitution ? La traite des blanches ?

— C'est pas son genre. (Durkin bâilla et se passa la main dans les cheveux.) Il y en avait un autre qu'on appelait le Boucher. Un gars du Milieu. C'était à Brooklyn, si mes souvenirs sont exacts.

— Dom le Boucher.

— C'est celui-là.

— Bensonhurst.

— Ouais, c'est ça. Si je me souviens bien, c'était l'époque de Carlo G., le maffioso. On l'appelait le Boucher parce qu'il avait un petit boulot au syndicat de la boucherie et c'est là-dessus qu'il déclarait ses revenus. Dominic quelque chose, j'ai oublié son nom de famille. Un nom italien.

— Sans blague.

— Quelqu'un l'a descendu, il y a environ deux ans. Dans son métier, on appelle ça mourir de mort naturelle. On l'appelait le boucher à cause de son boulot officiel mais c'était quand même une sale brute. On raconte que des gosses avaient dévalisé une église et qu'il les a écorchés vifs.

— Pour leur apprendre à respecter la soutane.

— Ouais, parce qu'il devait être un type profondément religieux. Ce que je veux dire, Matt, c'est que quand on a affaire à un gars que les gens appellent le Boucher, ou le Garçon boucher ou je sais pas comment ils l'appellent, on a affaire à un animal qui devrait être en cage, un type qui bouffe de la viande crue au petit déjeuner.

— Je sais.

— Moi, à votre place, je prendrais le plus gros flingue que je pourrais trouver et je n'attendrais pas pour lui tirer une balle dans la nuque. Ou bien ça, ou alors je me garderais bien de m'approcher de lui.

Les Mets étaient rentrés pour le week-end pendant lequel ils jouaient contre les Pirates. Ils avaient gagné, la veille au soir, et il semblait bien qu'ils allaient continuer. J'appelai Willa mais elle avait plusieurs corvées à faire et elle n'était pas suffisamment mordue de base-ball pour les remettre à plus tard. Jim Faber se trouvait dans son atelier où il était coincé par une commande qu'il

avait promise à son client pour six heures du soir. Je feuilletai mon carnet d'adresses et téléphonai à quelques gars qui venaient à St. Paul, mais soit ils n'étaient pas chez eux, soit ils n'avaient pas le courage de se traîner jusqu'à Shea.

Je pouvais rester chez moi. Le match serait retransmis à la télévision. Mais je n'avais pas envie de passer la journée assis. J'avais des choses à faire et je ne pouvais pas les faire. Pour certaines, il fallait que j'attende le soir, pour les autres, la fin du week-end et, en attendant, j'avais envie de sortir et faire quelque chose, pas de rester assis chez moi à regarder ma montre. J'essayai de penser à quelqu'un avec qui je pouvais aller voir le match, et je ne trouvai que deux personnes.

La première, c'était Ballou, et il me parut comique d'avoir pensé à lui. Je n'avais pas son numéro et, même si je l'avais eu, je ne l'aurais pas appelé. Il n'aimait probablement pas le base-ball. Et même s'il l'aimait, je ne nous voyais pas faire copain-copain et bouffer des hot-dogs en huant les joueurs ou hurlant d'enthousiasme. Le seul fait d'avoir pensé à lui montrait bien la force, même illusoire, du lien qui nous avait rapprochés, la veille au soir.

L'autre personne était Jan Keane. Je n'avais pas besoin de chercher son numéro et je le composai, laissai sonner deux fois, puis raccrochai avant qu'elle ou son répondeur ait pu répondre.

J'allai, seul, assister au match.

*

J'avais pris rendez-vous avec Willa pour dîner. Je passai d'abord à mon hôtel pour me raser et mettre un costume, puis je me rendis chez elle. Elle avait à nouveau natté ses cheveux, et la tresse lui encerclait le front comme une tiare. Je lui dis que ça lui allait à ravir.

Elle avait laissé les fleurs sur la table de la cuisine. Elles n'étaient plus toutes fraîches et certaines perdaient leurs pétales. Quand je le lui fis remarquer, elle me dit qu'elle allait les garder encore un jour.

— Ça me paraît cruel de les jeter.

Quand je l'embrassai, sa bouche avait un goût d'alcool, et elle but un petit scotch pendant que nous décidions où nous irions dîner. Comme nous avions tous deux envie de viande, je proposai le Slate, un *steak-house* de la Dixième Avenue, très fréquenté par les flics du commissariat de Midtown North et de l'école John Jay.

Nous nous y rendîmes à pied et on nous donna une table proche du comptoir. Je ne vis personne que je connaissais mais il

me sembla avoir déjà vu plusieurs personnes et j'eus l'impression que presque tous les hommes dans la salle étaient des flics. Si quelqu'un avait eu la bêtise de braquer cet établissement, il aurait été entouré par des hommes qui étaient armés de revolvers et qui, pour la plupart, étaient à moitié bourrés.

J'en fis la remarque à Willa qui essaya de calculer nos chances d'être touchés par les feux croisés.

— Il y a quelques années, je n'aurais jamais pu rester tranquillement assise dans un endroit comme celui-ci.

— De peur de vous trouver prise entre deux feux ?

— De peur qu'ils fassent exprès de me tirer dessus. J'ai encore du mal à me faire à l'idée que je sors avec un gars qui, avant, était flic.

— Vous avez eu beaucoup d'ennuis avec les flics ?

— Eh bien, j'ai perdu deux dents, dit-elle en tâtant les incisives supérieures qui remplaçaient celles qu'on lui avait cassées à Chicago. Et ils n'arrêtaient pas de nous harceler. En principe, nous avions de fausses identités mais nous avons toujours pensé que le FBI avait quelqu'un, chez nous, qui les renseignait et je ne peux pas vous dire le nombre de fois où les Fédés ont débarqué pour m'interroger. Ou pour avoir de longues conversations avec les voisins.

— Vous deviez mener une vie affreusement pénible.

— C'était dingue. Mais quand je suis partie, j'ai failli en crever.

— Ils ne voulaient pas vous laisser partir ?

— Non, c'est pas ça. Mais pendant des années, si ma vie avait un sens, je le devais au PCP et, quand je suis partie, c'était comme si je reconnaissais que toutes ces années étaient vides de sens. En plus de quoi, je me prenais à douter de moi-même. Je me disais que le PCP avait raison, que je me dégonflais et perdais l'occasion de changer quelque chose dans le monde. Vous savez, c'était avec ça qu'ils nous tenaient. Nous avions le sentiment de faire partie des gens qui comptaient là, sur l'arête vive de l'Histoire.

*

Nous dînâmes sans nous presser. Elle commanda un bifteck dans l'aloyau avec une pomme de terre au four. Je choisis un *mixed-grill* et nous partageâmes une salade aux croûtons, anchois et fromage râpé. Elle but un scotch pour commencer et du vin rouge avec son repas. Je commandai tout de suite une tasse de café et laissai la serveuse la remplir quand elle était vide. Avec le café, elle voulut un petit Armagnac. Quand la serveuse revint lui dire que le barman n'en avait pas, elle dit qu'elle se contenterait

d'un cognac. Celui-ci ne devait pas être trop mauvais car elle le but et en commanda un autre.

L'addition se montait à une somme assez impressionnante. Elle voulut en payer la moitié et je n'insistai pas trop pour l'en dissuader.

— En fait, dit-elle en vérifiant l'arithmétique de la serveuse, je devrais en payer près d'un tiers. Plus que ça. J'ai bu plein de trucs et vous avez pris une tasse de café.

— Ça suffit.

— Et mon entrée coûte plus cher que la vôtre.

Je lui dis de se taire et nous partageâmes l'addition et le service. Quand nous fûmes dehors, elle voulut marcher un peu pour s'éclaircir les idées. Bien qu'il fût un peu tard pour les mendiants, certains étaient encore en pleine activité. Je distribuai quelques dollars. La femme au regard fou, enveloppée d'un châle, était là. Elle avait son bébé dans les bras mais je ne vis pas l'autre enfant et essayai de ne pas me demander où il était passé.

Nous marchâmes un moment en direction du centre de Manhattan et je demandai à Willa si ça ne l'ennuyait pas de passer au Paris Green. Elle me regarda d'un air amusé et me dit :

— Pour un gars qui ne boit pas, vous passez bien du temps à faire la tournée des bistrots.

— Il faut que je parle à quelqu'un.

Nous prîmes la Neuvième Avenue, entrâmes au Paris Green et nous installâmes sur des tabourets, au comptoir. Mon copain barbu ne travaillait pas et je n'avais jamais vu le barman qui était de service. Il était très jeune, avait beaucoup de cheveux bouclés et un air vague, déconcentré. Il ne savait ni où ni comment je pouvais joindre l'autre barman. J'allai parler au gérant à qui je décrivis le barman que je voulais voir.

— C'est Gary, me dit-il. Il ne travaille pas ce soir. Revenez demain, je crois qu'il travaille demain.

Je lui demandai s'il avait le numéro de téléphone de Gary et il me répondit qu'il ne pouvait pas me le donner. Je lui demandai s'il voulait bien appeler Gary et lui demander s'il acceptait de me parler.

— Je n'ai vraiment pas le temps de faire ça, dit-il. J'ai un restaurant à faire marcher.

Si j'avais encore eu ma plaque, il m'aurait donné le numéro sans discuter. Si j'avais été Mickey Ballou, je serais revenu avec quelques amis et il aurait pu nous regarder balancer toutes ses chaises et ses tables dans la rue. Je pouvais m'y prendre autrement, en lui donnant cinq ou dix dollars pour le dédommager du temps perdu, mais ce n'était pas dans mes principes. Je lui dis :

— Allez téléphoner.

— Je viens de vous dire...

— Je sais ce que vous m'avez dit. Soit vous téléphonez, soit vous me donnez ce putain de numéro.

Je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait s'il avait refusé, mais quelque chose dans ma voix ou dans mon expression dut l'ébranler.

— Un instant, me dit-il avant de disparaître à l'arrière de la salle.

Je revins me tenir près de Willa qui dégustait un brandy. Elle me demanda si tout allait bien et je lui répondis que tout allait à merveille.

Quand le gérant revint, j'allai à sa rencontre.

— Ça ne répond pas, me dit-il. Tenez, voici le numéro, si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à l'appeler vous-même.

Je pris le bout de papier qu'il me tendait.

— Pourquoi est-ce que je ne vous croirais pas ? Bien sûr que je vous crois.

Il me regarda avec méfiance.

— Je suis désolé, lui dis-je. Je me suis montré insolent, tout à l'heure, et je vous prie de m'en excuser. Je viens de passer deux journées pénibles.

Il hésita puis se radoucit.

— Non, non, ça va, ce n'est rien, dit-il. Ne vous en faites pas pour ça.

— Cette ville..., dis-je comme si cela expliquait tout.

Il hocha la tête, comme pour dire qu'effectivement, cela expliquait tout.

Il finit même par nous offrir un verre. Nous avions vécu et surmonté un moment de tension et cela semblait avoir plus d'importance que le fait que nous avions nous-mêmes créé cette tension. Je n'avais pas vraiment envie d'un autre Perrier mais Willa trouva de la place pour caser un autre brandy.

Dès qu'elle mit le pied dehors, l'air frais l'étourdit et elle faillit tomber. Elle s'agrippa à mon bras et reprit son équilibre.

— C'est ce dernier brandy, déclara-t-elle.

— Sans blague.

— Qu'est-ce que ça veut dire, « sans blague » ?

— Rien.

Elle s'écarta de moi, l'air sombre, les narines dilatées.

— Vous en faites pas, dit-elle. Je peux très bien rentrer toute seule.

— Calmez-vous, Willa.

— Me dites pas de me calmer. Monsieur le bon apôtre.
Monsieur Sobre-comme-un-chameau.

Elle se mit à marcher et je marchai à côté d'elle sans rien dire.

— Je vous demande pardon.

— N'y pensez plus.

— Vous ne m'en voulez pas ?

— Non, bien sûr que non.

Pendant le reste du trajet, elle ne parla presque pas. Quand nous fûmes chez elle, elle prit les fleurs fanées sur la table de la cuisine et se mit à danser autour de la pièce avec elles. Elle fredonnait un air que je ne reconnus pas. Elle fit ainsi quelques tours, puis s'arrêta et fondit en larmes. Je lui pris les fleurs des mains et les posai sur la table. Je la serrai contre moi tandis qu'elle sanglotait. Quand elle cessa de pleurer, je la lâchai et elle s'écarta. Elle entreprit de se déshabiller en laissant tomber ses vêtements à mesure qu'elle les retirait. Quand elle fut entièrement nue, elle alla tout droit dans la chambre et se mit au lit.

— Pardon, me dit-elle. Pardon, pardon, pardon.

— Ce n'est rien.

— Restez avec moi.

Je restai auprès d'elle jusqu'à ce que je sois sûr qu'elle dormait à poings fermés. Alors je m'en allai et je rentrai chez moi.

Le lendemain matin, je composai le numéro de téléphone de Gary. Je laissai sonner un moment mais je n'eus pas de réponse, ni de lui ni d'un répondeur. J'essayai encore après le petit déjeuner, sans plus de succès. Je fis une longue promenade et appelai une troisième fois en rentrant à l'hôtel. J'allumai la télévision et ne trouvai rien d'autre que des économistes parlant du déficit budgétaire et des évangélistes parlant du Jugement dernier. Je leur coupai la parole et le téléphone sonna. C'était Willa.

— Je vous aurais appelé un peu plus tôt, dit-elle, mais je voulais d'abord m'assurer que je pourrais survivre.

— La matinée a été pénible ?

— Oh, la, la. J'ai été épouvantable, hier soir ?

— Non, pas trop.

— Vous pourriez dire n'importe quoi et je ne pourrais pas prouver que vous avez tort. Je ne me souviens pas de la fin de la soirée.

— Oui, à la fin, vous étiez un peu pompette.

— Je me rappelle avoir pris un deuxième brandy au Paris Green. Je me souviens que je me suis dit que je n'étais pas obligée de le boire sous prétexte qu'il était gratuit. Il nous a offert une tournée, n'est-ce pas ?

— C'est ça.

— Il a peut-être mis de l'arsenic dedans. Je voudrais presque qu'il l'ait fait. Après ça, je ne me souviens plus de rien. Vous pouvez me dire comment je suis rentrée chez moi ?

— Nous sommes rentrés à pied.

— J'ai été désagréable ?

— Ne vous en faites pas pour ça, lui dis-je. Vous étiez ivre et vous ne saviez pas ce que vous faisiez. Vous n'avez pas vomi, vous n'êtes pas devenue violente et vous n'avez pas dit d'horreurs.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Je déteste oublier. Je déteste ne plus pouvoir me contrôler.

— Je sais.

Le dimanche après-midi, il y a une réunion à SoHo, que j'ai toujours trouvée sympathique. Cela faisait des mois que je n'y étais pas allé. Dans le temps, je passais la journée du samedi avec Jan. Nous faisions le tour des galeries, nous dînions en ville, je passais la nuit chez elle et, le lendemain matin, elle nous préparait un brunch copieux. Nous allions ensuite nous promener, faire un

peu de lèche-vitrines, en attendant l'heure de la réunion.

Quand nous avons cessé de nous voir, je ne suis plus allé à ces réunions.

Je me rendis en métro dans le centre où j'entrai dans plusieurs boutiques de Spring Street et de Broadway Ouest. La plupart des galeries d'art de SoHo sont fermées le dimanche mais quelques-unes sont ouvertes et je vis une exposition qui me plut particulièrement : des paysages figuratifs, qui étaient tous de Central Park. La plupart ne montraient que de l'herbe, des arbres et des bancs, sans qu'aucun immeuble n'apparût à l'arrière-plan, mais, pour aussi vert et paisible que fût le tableau qu'on avait sous les yeux, il n'en était pas moins clair qu'il s'agissait d'un milieu urbain. L'artiste s'était débrouillé pour instiller dans ses toiles l'énergie laborieuse de la grande ville, et je me demandais comment il avait pu le faire.

J'allai à la réunion et Jan était là. Je parvins à fixer mon attention sur le témoignage et, durant la pause, j'allai m'asseoir à côté d'elle.

— C'est drôle, me dit-elle. Je pensais à toi pas plus tard que ce matin.

— J'ai failli t'appeler hier.

— Ah bon ?

— Pour voir si tu voulais venir à Shea.

— C'est vraiment drôle. J'ai vu le match.

— Tu étais là-bas ?

— À la télévision. Tu as failli m'appeler ?

— Je l'ai appelée.

— Quand ? Je ne suis pas sortie de la journée.

— J'ai laissé sonner deux fois et j'ai raccroché.

— Oui, je me souviens. Je me suis demandé qui c'était. D'ailleurs...

— Tu t'es demandé si c'était moi ?

— Oui, j'y ai pensé un instant. (Elle avait les mains sur ses genoux et elle les regardait.) Je ne pense pas que j'y serais allée.

— Au match ?

Elle eut un signe de tête affirmatif.

— Mais on ne sait jamais, n'est-ce pas ? Quelle aurait pu être ma réaction. Ce que tu aurais dit et ce que j'aurais dit.

— Tu veux qu'on aille prendre un café après la réunion ?

Elle me regarda, puis détourna les yeux.

— Oh, je ne sais pas, Matthew. Je ne sais pas.

J'allais dire quelque chose mais le président tapa sur la table avec un cendrier en verre, pour indiquer qu'il était temps que la réunion reprenne. Je retournai m'asseoir là où j'étais avant. Vers la

fin, je levai la main et quand on me demanda de parler, je dis :

— Je m'appelle Matt et je suis un alcoolique. Depuis une quinzaine de jours, je passe beaucoup de temps en compagnie de gens qui boivent. En partie à titre professionnel, en partie à titre personnel et il n'est pas toujours facile de faire la différence entre les deux. J'ai passé une heure ou deux, l'autre jour, dans un bistro où j'ai eu une grande conversation à bâtons rompus et c'était exactement comme dans le temps, sauf que je buvais du Coca.

Je poursuivis ainsi pendant une ou deux minutes, en disant ce qui me passait par la tête. Puis on donna la parole à une femme qui raconta que son immeuble devenait une copropriété et qu'elle n'avait pas les moyens d'acheter son appartement.

Après la prière, après que les chaises eurent été pliées et rassemblées dans un coin, je demandai à Jan si elle avait envie de boire un café.

— Nous sommes plusieurs à aller à la cafétéria du coin, dit-elle. Tu viens avec nous ?

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Je lui dis que j'allais l'accompagner jusque-là et que nous pourrions bavarder en chemin. Une fois dehors, quand nos pas se furent accordés, je ne trouvai plus ce que je voulais lui dire et nous marchâmes un instant en silence.

Une ou deux fois, je fus sur le point de lui dire *Tu m'as manqué*. Finalement, je le lui dis.

— C'est vrai ? Moi aussi, il y a des fois où tu me manques. Parfois, je pense à nous deux et je suis triste.

— Oui.

— Tu sors avec quelqu'un ?

— Pendant longtemps, il n'y avait personne avec qui j'avais envie de sortir. Jusqu'à il y a environ une semaine.

— Oui ?

— J'ai trouvé quelqu'un. Sans le chercher, mais c'est sans doute comme ça que ça arrive.

— Elle n'est pas aux A. A.

— Oh, pas du tout.

— Ce qui signifie qu'elle devrait y être ?

— Je ne sais pas qui devrait y être et qui ne devrait pas. Ça n'a pas d'importance, de toute façon, ça ne durera pas.

Au bout d'un moment, elle me dit :

— Je crois que j'aurais peur de passer beaucoup de temps avec quelqu'un qui boit.

— C'est probablement une peur salutaire.

— Tu sais ce qui est arrivé à Tom ? (Nous discutâmes un moment pendant qu'elle essayait de me décrire un gars qui avait

longtemps été membre des A. A. du centre de Manhattan et que je lui disais que je ne voyais pas de qui elle parlait.) Toujours est-il que cet homme n'a pas bu pendant vingt-deux ans, qu'il a assisté régulièrement aux réunions, qu'il a été le conseiller de plusieurs personnes et tout ça. Cet été, il est allé passer trois semaines à Paris et un jour qu'il marchait dans la rue, il a engagé une conversation avec une jolie Française qui lui a dit : « Vous voulez boire un verre de vin ? »

— Et il a répondu ?

— Il a répondu : « Pourquoi pas ? »

— Aussi sec.

— Aussi sec, après vingt-deux ans de sobriété et Dieu sait combien de réunions. « Pourquoi pas ? »

— Il s'est repris ?

— Apparemment, il en est incapable. Il est sobre pendant un jour ou deux, puis il sort et se remet à boire. Il a une tête à faire peur. Ses cuites ne durent pas longtemps parce qu'il ne tient pas le coup, au bout de deux jours, il se retrouve à l'hôpital. J'ai vraiment du mal à le regarder. Je crois qu'il va mourir.

— L'arête vive, lui dis-je.

— Comment ?

— Une expression qu'a eu quelqu'un.

Nous arrivâmes au coin de la rue et à la cafétéria où elle devait retrouver ses amis. Elle me dit :

— Tu ne veux vraiment pas venir boire un café avec nous ?

Je lui répondis que non et elle n'essaya pas de me faire changer d'avis. Je lui dis :

— J'aimerais...

— Je sais. (Elle me prit la main et la tint un moment.) Un de ces jours, dit-elle, je crois que nous finirons par nous sentir à l'aise l'un avec l'autre. Mais c'est encore trop tôt.

— Manifestement.

— Et c'est trop *triste*. Ça fait trop mal.

Elle se détourna et se dirigea vers la cafétéria. Je restai là jusqu'à ce qu'elle eût franchi la porte. Puis je me mis à marcher sans trop faire attention où j'allais. C'était le moindre de mes soucis.

Quand j'eus suffisamment marché pour dissiper mes idées noires, j'entrai dans une cabine téléphonique et composai le numéro de Gary. Personne ne répondit. Je pris le métro en direction du nord de Manhattan, marchai jusqu'au Paris Green et trouvai Gary derrière le bar. Il n'y avait pas de clients au comptoir mais plusieurs tables étaient occupées par des gens venus prendre

un brunch tardif. Je regardai Gary confectionner une série de Bloody Mary, puis emplir deux ballons d'une part de jus d'orange et d'une part de champagne.

— Le mimosa, me dit-il. L'inverse de la synergie, le tout égale à moins que la somme des parties. On doit boire du jus d'orange ou boire du champagne, pas les deux en même temps dans le même verre. (Il prit un chiffon et s'employa à briquer le comptoir devant moi.) Que puis-je vous servir ?

— Vous avez du café ?

Il appela un serveur et demanda une tasse de café pour le bar. Puis, se penchant vers moi, il me dit :

— Bryce m'a dit que vous me cherchiez.

— Hier soir. Depuis, j'ai appelé plusieurs fois chez vous.

— Ah, fit-il. J'avoue que je ne suis pas rentré chez moi, la nuit dernière. Dieu merci, il reste encore des femmes, dans ce bas monde, qui considèrent un pauvre bougre de barman comme une créature de rêve et d'aventure. (Il eut un grand sourire, derrière sa barbe.) Si vous m'aviez trouvé, qu'est-ce que vous m'auriez dit ?

Je lui exposai mon idée. Il m'écouta, hocha la tête et dit :

— Oui, bien sûr, je pourrais faire ça. Seulement je suis de service jusqu'à huit heures, ce soir. Pour le moment, c'est plutôt calme mais je n'ai personne pour me remplacer. À moins...

— À moins que quoi ?

— Vous sauriez tenir un bar ?

— Non. Je viendrai vous chercher à huit heures.

Je retournai à mon hôtel et essayai de regarder la fin d'un match de football américain ; mais je ne tenais pas en place. Je ressortis faire un tour. Soudain, me rappelant que je n'avais rien avalé depuis le petit déjeuner, je m'obligeai à m'arrêter pour manger une tranche de pizza. Je la saupoudrai généreusement de poudre de piment en espérant que cela me stimulerait un peu.

À huit heures moins quelques minutes, je retournai au Paris Green et bus un Coca en attendant que Gary ait fini de faire le compte de sa monnaie et de ses chèques et qu'il ait transmis le tout à sa relève. Nous sortîmes ensemble et il me demanda de lui rappeler le nom de l'endroit où nous allions. Je le fis et il me dit qu'il ne l'avait jamais remarqué.

— Grogan's Open House ? On dirait que c'est le nom d'un typique pub irlandais.

— C'est à peu près ça.

Nous revîmes ensemble ce qu'il avait à faire et je l'attendis de l'autre côté de la rue pendant qu'il s'approchait tranquillement de la porte de chez Grogan et entra. J'attendis dans l'encoignure d'une porte. Les minutes s'éternisèrent et je finis par craindre de

l'avoir poussé dans une situation dangereuse et qu'il se soit produit quelque chose d'imprévu et de fâcheux. J'étais en train de me demander si je risquais d'envenimer les choses en y allant à mon tour, quand la porte s'ouvrit brusquement et Gary sortit. Mains dans les poches, il s'éloigna d'un pas léger, l'air incroyablement désinvolte.

Je réglai mon pas sur le sien, puis je le rejoignis de l'autre côté de la rue. Il me dit :

— On se connaît ? Vous avez le mot de passe ?

— Vous avez reconnu quelqu'un ?

— Pas de problème. Je n'étais pas sûr que je le reconnaîtrais mais dès que je l'ai vu, j'ai su que c'était lui. Et il m'a reconnu.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Pas grand-chose, il est juste resté planté devant moi en attendant ma commande. J'ai fait comme si je ne l'avais jamais vu.

— Bien.

— Mais, vous voyez, il a fait comme s'il ne me reconnaissait pas non plus mais je voyais bien que si. À sa façon de me lancer des petits coups d'œil en coin. Il avait l'air d'en savoir lourd.

— Ça...

— Pas mal, ce petit bistrot. J'aime bien le sol carrelé et tout ce bois foncé. J'ai pris une bouteille de Harp, puis une autre et j'ai regardé deux mecs qui jouaient aux fléchettes. Y en avait un, je suis sûr qu'il a dû être la Tour penchée de Pise, dans une vie antérieure. Je n'arrêtais pas de penser qu'il allait se casser la figure mais non, ça ne lui est jamais arrivé.

— Je vois de qui vous parlez.

— Il buvait de la Guiness. C'est un goût trop primitif pour que mes papilles linguales s'y accommodent. On doit pouvoir la mélanger avec du jus d'orange. (Il frissonna.) Je me demande quel effet ça fait de travailler dans une boîte comme celle-là où on ne sert jamais rien qui ressemble vaguement à un cocktail, si ce n'est un scotch soda ou, exceptionnellement, une vodka tonie. On pourrait y passer sa vie entière sans jamais entendre quelqu'un commander un mimosa. Ou un Harvey Wallbanger. Ou un hickory dickory daiquiri.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Il vaut mieux que vous ne le sachiez pas. (Il frissonna encore. Je lui demandai s'il avait reconnu quelqu'un d'autre dans la salle et il répondit :) Non. Rien que le barman.

— Et c'est lui que vous avez vu avec Paula.

— Lui-même. (Il s'extasia à nouveau sur le bonheur de travailler dans un bar simple et sans chichis, sans fougères en pot ni jeunes cadres b. c. b. g.) Évidemment, ajouta-t-il, les pourboires

sont franchement minables.

Cela me rappela le billet que j'avais mis de côté à son intention. Je le sortis de ma poche et le lui tendis.

Il me fut impossible de le lui faire accepter.

— Vous avez mis dans mon existence un petit parfum d'aventure, dit-il. Et qu'est-ce que ça m'a coûté, dix minutes et le prix de deux bières ? Un de ces jours, on s'installera quelque part et vous pourrez me raconter ce que ça a donné ; je vous laisserai même me payer les bières. Ça va comme ça ?

— Ça va comme ça. Mais ça ne donne pas toujours quelque chose. Dans certains cas, ça se termine en queue de poisson.

— C'est un risque que je veux bien courir.

Je laissai passer un quart d'heure, puis je retournai seul chez Grogan. Je ne vis pas Mickey Ballou dans la salle. Andy Buckley était au fond, devant la cible du jeu de fléchettes et Neil était derrière le comptoir. Il était habillé comme le vendredi soir : le même blouson de cuir sur la même chemise rouge à carreaux.

Debout devant le comptoir, je commandai un verre d'eau gazeuse ordinaire. Quand il me l'apporta, je lui demandai si Ballou était venu.

— Il est passé tout à l'heure, répondit-il. Il reviendra peut-être plus tard. Vous voulez que je lui dise que vous vouliez le voir ?

Je lui dis que cela n'avait pas d'importance.

Il s'éloigna vers l'autre bout du comptoir. Je bus quelques petites gorgées d'eau gazeuse en jetant, de temps en temps, un regard dans sa direction. *Il avait l'air d'en savoir lourd*, avait dit Gary. C'était bien ce qu'il semblait. Il était difficile de faire un rapprochement entre sa voix et celle de l'homme qui m'avait téléphoné et parlé dans un demi-murmure rauque, mais j'étais bien obligé de supposer que c'était lui.

Je ne savais pas s'il me serait encore possible d'apprendre grand-chose ni ce que je pourrais faire de ce que j'apprendrais.

Je dus rester là une demi-heure et tout ce temps, il le passa à l'autre bout du comptoir. Quand je m'en allai, mon verre d'eau gazeuse n'avait pas diminué de plus d'un centimètre. Neil avait oublié de me le faire payer et je n'avais pas pris la peine de lui laisser un pourboire.

Le gérant du Druid's Castle me dit :

— Oh, Neil, bien sûr. Neil Tillman, oui bien sûr. Pourquoi ?

— Il a travaillé ici ?

— Pendant six mois, ou quelque chose comme ça. Il nous a quittés au printemps.

— Alors il était chez vous à la même époque que Paula.

— Je pense, oui, mais pour en être certain, il faudrait que je vérifie. Et les dossiers sont dans le bureau du propriétaire et, à cette heure-ci, il est fermé à clé.

— Pourquoi est-il parti ?

Son hésitation ne dura qu'un instant.

— Oh, vous savez, dans ce métier, il y a beaucoup de roulement. Vous seriez surpris si je vous disais tous les changements de personnel que nous avons, chaque année.

— Pourquoi l'avez-vous congédié ?

— Je n'ai pas dit que nous l'avions congédié.

— Mais c'est ainsi que ça s'est passé, n'est-ce pas ?

Il eut l'air embarrassé.

— Je préfère ne pas en parler.

— Qu'aviez-vous à lui reprocher ? Est-ce qu'il vendait de la drogue aux clients du restaurant ? Est-ce qu'il gardait pour lui une trop grosse partie des recettes du bar ?

— Je ne pense pas être autorisé à vous en parler. Si vous revenez demain, pendant la journée, le propriétaire pourra probablement vous dire ce que vous voulez savoir. Mais...

— Il pourrait s'agir d'un meurtre dont il pourrait être suspect, dis-je.

— Elle est morte ?

— Je commence à le croire.

Il eut une expression préoccupée.

— Je ne devrais rien dire.

— Je peux vous garantir que ce que vous direz restera entre vous et moi.

— Des cartes de crédit. Il n'y a pas de preuve formelle et c'est pour ça que je ne voulais pas vous en parler. Mais il semble qu'il prenait des empreintes en double des cartes de crédit des clients. Je ne sais pas exactement ce qu'il faisait ni comment il le faisait mais il se passait quelque chose de louche.

— Que lui avez-vous dit en le renvoyant ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait, c'est le propriétaire. Il a simplement dit à Neil que ça ne marchait pas, et Neil n'a pas insisté. Ce qui revenait pratiquement à reconnaître sa culpabilité – vous ne trouvez pas ? Il avait travaillé assez longtemps dans cet établissement pour qu'on ne puisse pas le congédier sans lui en donner la raison, mais il n'a rien demandé.

— Quelle était la place de Paula dans cette affaire ?

— Elle en avait une ? Il ne m'est jamais venu à l'idée qu'elle pouvait en avoir une. Elle est partie de son plein gré, elle n'a pas été renvoyée, et je suis pratiquement sûr qu'elle travaillait encore ici après le départ de Neil. Si elle était en cheville avec lui... eh

bien, c'est possible mais ils n'avaient pas l'air particulièrement liés et on ne les voyait pas chuchoter en douce. Je n'ai jamais pensé qu'il pouvait y avoir un quelconque rapport entre eux. Il n'y avait pas de commérages à leur sujet et je n'ai jamais rien remarqué.

Vers minuit, j'achetai deux gobelets de café, grand modèle, et je me postai diagonalement à chez Grogan, sur le trottoir d'en face. Assis sur la marche d'une porte d'entrée, j'attendis en buvant du café et en surveillant le pub. Il me semblait qu'à cet endroit, je ne devais pas me faire remarquer. Il y avait beaucoup de gens dans des encoignures de portes, certains assis, d'autres couchés. J'étais mieux habillé que la plupart d'entre eux mais pas tellement mieux.

Le temps passa un peu plus vite que lorsque j'avais attendu Gary. Mon esprit vaguait, essayant de suivre un fil de l'écheveau que j'avais à démêler, et dix minutes ou un quart d'heure filaient ainsi sans que je m'en aperçoive. Mais, pendant ce temps-là, je ne quittais pas des yeux la porte de chez Grogan. Lorsque vous surveillez un endroit, il vous faut laisser votre esprit vagabonder sous peine de crever d'ennui, mais vous apprenez à vous conditionner de façon que votre regard vous ramène à la réalité dès qu'il enregistre une chose à laquelle il vous faut prêter attention. De temps à autre quelqu'un entrait ou sortait de chez Grogan et, cela m'arrachant aussitôt à ma rêverie, je savais si c'était quelqu'un que je connaissais.

Quelques minutes après une heure, plusieurs personnes s'en allèrent en même temps et, quelques instants plus tard, la porte s'ouvrit et quatre ou cinq autres sortirent. Dans les deux lots, la seule personne que je reconnus était Andy Buckley. La porte se referma derrière le second groupe et, deux secondes plus tard, les lumières au-dessus de la porte s'éteignirent, plongeant la façade dans une quasi-obscurité.

J'avancai sur le trottoir et allai me tenir exactement en face du bistrot. Comme ça, je le voyais mieux mais l'encoignure de porte qui me servait d'observatoire était plus étroite et moins confortable. Neil semblait se déplacer à l'intérieur, faisant ce qu'il avait à faire après la fermeture. Je reculai un peu quand la porte s'ouvrit et qu'il traîna dans la rue un gros sac d'ordures qu'il jeta dans une poubelle verte. Puis il rentra et j'entendis le déclic de la serrure. Le bruit était faible mais on pouvait l'entendre de l'autre côté de la rue, si l'on tendait l'oreille.

Les minutes traînèrent en longueur. Finalement, la porte s'ouvrit à nouveau et Neil sortit. Il tira les grilles métalliques latérales et les ferma à clé. Le pub était encore très faiblement illuminé de l'intérieur. Évidemment, ces lumières restaient

allumées toute la nuit pour des raisons de sécurité.

Quand il eut fini de tout fermer et de tout verrouiller, je me levai pour être prêt à le suivre. S'il prenait un taxi, j'aurais perdu mon temps, et s'il allait prendre le métro, je le laisserais sans doute partir ; mais je me disais qu'il y avait de fortes chances pour qu'il habite dans le quartier et que, s'il rentrait à pied, je ne devrais pas avoir trop de mal à le filer. Je ne l'avais pas trouvé dans l'annuaire de Manhattan et je m'étais dit que le meilleur moyen de connaître son adresse était de le laisser m'y conduire.

Je ne savais pas comment je m'y prendrais ensuite. Probablement en suivant mon instinct. Je le rattraperais peut-être quand il serait sur le point de franchir sa porte et je verrais s'il était assez déconcerté pour avouer quelque chose. Peut-être que j'attendrais, puis essaierais d'entrer dans son appartement quand il n'y était pas. Mais la première chose à faire était de le filer et de voir où il allait.

Sauf qu'il n'alla nulle part. Il resta là, épiant la rue de son encoignure de porte comme je le faisais de la mienne, remontant ses épaules et soufflant sur ses doigts à cause du froid. Il ne faisait pas si froid que ça mais il n'avait rien sur son blouson et sa chemise.

Il alluma une cigarette, en fuma la moitié et la jeta. Elle atterrit sur le bord du trottoir en projetant une petite gerbe d'étincelles. Celles-ci s'éteignaient quand une voiture tourna le coin de la Dixième Avenue et vint s'arrêter devant chez Grogan, me cachant Neil. C'était une longue Cadillac gris argenté. Le verre de toutes les fenêtres et du pare-brise étant teinté, je ne pus voir la personne qui conduisait, s'il y avait des passagers et combien ils étaient.

Pendant un instant, je m'attendis à entendre des coups de feu. Je crus que j'allais les entendre, puis que la voiture repartirait sur les chapeaux de roues et que je verrais Neil, la main serrée sur son ventre, s'écrouler lentement sur le trottoir. Il n'en fut rien. Il courut à la voiture et la portière avant droite s'ouvrit. Il monta et claqua la portière.

La Cadillac s'éloigna, me laissant seul, planté dans mon encoignure de porte.

Il me sembla entendre le téléphone sonner quand j'étais sous la douche, et il sonnait à nouveau quand j'en sortis. J'enroulai une serviette autour de mes hanches et allai répondre.

— Scudder ? Mick Ballou. Je vous ai réveillé, mec ?

— J'étais déjà debout.

— C'est bien, ça. Dites, je sais qu'il est tôt mais il faut que je vous voie. Dans dix minutes ? Devant votre hôtel ?

— Mettons vingt.

— Un peu plus vite, si vous pouvez. Il ne faut pas qu'on soit en retard.

En retard pour quoi ? Je me rasai vite et mis un costume. J'avais passé une nuit agitée, pleine de rêves, eux-mêmes pleins de guets dans des encoignures de portes et de fusillades motorisées. Il était maintenant sept heures et demie du matin et j'avais rendez-vous avec le Boucher. Pourquoi ? Pour quoi faire ?

Je nouai ma cravate, empoignai mes clés et mon portefeuille et les empochai à toute allure. Personne ne m'attendait dans le hall. Je sortis et vis la voiture garée à côté d'une bouche d'incendie, juste devant l'hôtel. La Cadillac gris argenté. Avec les vitres en verre teinté. Cependant, je voyais maintenant qu'il était au volant car il avait baissé la vitre, côté passager, et il se penchait vers moi, en me faisant signe.

Je traversai le trottoir et ouvris la porte. Il avait sur lui un tablier de boucher, qui le couvrait entièrement, à partir du cou. Il y avait, sur le coton blanc, des taches brun-roux, dont certaines, vives, étaient récentes et d'autres décolorées, passées. Je ne pus m'empêcher de me demander s'il était bien sage de monter dans une voiture auprès d'un homme ainsi vêtu mais rien, dans son comportement, ne pouvait m'inciter à craindre qu'il eût l'intention de m'emmener faire une balade fatale. Je serrai la main qu'il me tendait, puis je montai et refermai la porte.

La voiture s'éloigna du trottoir, roula jusqu'au carrefour de la Neuvième Avenue et s'arrêta au feu. Ballou me demanda encore s'il m'avait réveillé et je lui répondis que non.

— Le type de la réception m'a dit que vous ne répondiez pas, dit-il, mais je lui ai dit de sonner encore.

— J'étais sous la douche.

— Mais vous aviez dormi ?

— Deux ou trois heures.

— Je ne me suis même pas couché.

Quand le feu passa au vert, il tourna rapidement à gauche

avant d'être bloqué par les voitures qui arrivaient dans l'autre sens, puis il dut s'arrêter à nouveau au feu rouge de la 56^e rue. Je regardai à travers le pare-brise teinté. Le temps couvert annonçait sans doute la pluie et, à travers le verre sombre, le ciel paraissait encore plus menaçant.

Je lui demandai où nous allions.

— À la messe des bouchers, dit-il.

J'imaginai aussitôt quelque rite hérétique barbare, avec des hommes en tablier sanglant qui brandissaient des couperets et sacrifiaient un agneau.

— À St Bernard. Vous connaissez ?

— Dans la 14^e rue ?

Il eut un hochement de tête affirmatif.

— Ils célèbrent tous les jours une messe à sept heures, au grand autel. Il y a une autre messe à huit heures, dans une petite chapelle, et il n'y a pas grand monde qui assiste à celle-là. Mon père y venait tous les jours avant le travail. Parfois, il m'emmenait avec lui. Il était boucher, il travaillait dans les marchés de ce côté-là. Ce tablier était à lui.

Le feu passa au vert et nous repartîmes à une vitesse de croisière. Les feux étaient coordonnés et quand, par hasard, ils ne l'étaient pas, Ballou ralentissait, regardait à droite et à gauche, et les grillait. À une des voies d'accès au tunnel Lincoln, nous fûmes arrêtés par un feu qu'il était impossible de griller mais, ensuite, nous les passâmes tous au vert, jusqu'à la 14^e rue dans laquelle il tourna. Il s'arrêta tout près de l'église St. Bernard, devant la vitrine d'une entreprise de pompes funèbres. Des panneaux interdisaient le stationnement pendant la journée.

Nous descendîmes de voiture et Ballou salua d'un geste quelqu'un qui se trouvait dans le magasin des pompes funèbres. L'entreprise s'appelait Twomey & Fils, et je suppose que c'est Twomey ou un de ses fils qui lui rendit son salut. Je hâtai le pas pour ne pas me laisser distancer par Ballou qui grimpait les marches et pénétrait dans l'église par la grande porte.

Il me conduisit à une nef latérale puis à une petite chapelle, sur la gauche, où les trois premières rangées de chaises pliantes étaient déjà occupées par une douzaine de fidèles. Il s'assit dans la dernière rangée et me fit signe de m'asseoir près de lui.

Pendant les quelques minutes qui suivirent, six ou sept autres personnes entrèrent. L'assistance était composée de plusieurs religieuses d'un certain âge, deux vieilles femmes, deux hommes en complet-veston, un en vêtement de travail et quatre, en plus de Ballou, en tablier de boucher.

À huit heures, le prêtre entra. On aurait dit un Philippin et il

avait un léger accent. Ballou ouvrit un missel et me montra comment suivre le service. Je me levai quand les autres se levaient, m'assis quand ils s'asseyaient et me mis à genoux quand ils s'agenouillaient. On lut un passage d'Isaïe et un autre de Luc.

Quand on distribua la communion, je restai à ma place. Ballou aussi. Tous les autres reçurent l'hostie, à l'exception d'une religieuse et d'un des bouchers.

Dans sa totalité, le service ne dura quand même pas trop longtemps. Quand il fut terminé, Ballou quitta la chapelle, puis l'église à grands pas et je le suivis.

Une fois dans la rue, il alluma une cigarette et me dit :

— Mon père venait ici tous les matins, avant le travail.

— C'est ce que vous disiez tout à l'heure.

— À l'époque, c'était en latin. Ils ont enlevé tout le mystère quand ils ont mis la messe en anglais. Il y allait tous les matins. Je me demande ce que ça lui apportait.

— Et à vous, qu'est-ce que ça vous apporte ?

— Je ne sais pas. Je n'y vais pas si souvent que ça. Peut-être dix ou vingt fois par an. Je peux y aller trois jours de suite et après je n'y viens pas pendant un mois ou deux. (Il tira sur sa cigarette et jeta le mégot dans la rue.) Je ne vais pas me confesser, je ne communie pas et je ne prie pas. Vous croyez en Dieu ?

— Quelquefois.

— Quelquefois. Pas si mal. (Il me prit par le bras.) Venez, dit-il. La voiture est très bien là où elle est. Twomey les laissera pas rembarquer à la fourrière ou lui mettre une contravention. Il me connaît et il connaît la bagnole.

— Moi aussi, je la connais.

— Comment ça se fait ?

— Je l'ai vue hier soir. J'ai noté le numéro de la plaque minéralogique et j'avais l'intention de faire rechercher le propriétaire par le service des immatriculations.

— Vous n'auriez pas appris grand-chose, dit-il. Je ne suis pas le propriétaire. Elle est immatriculée à un autre nom.

— Tout comme la licence de chez Grogan est établie à un autre nom.

— C'est ça. Où avez-vous vu la voiture ?

— Dans la 50^e rue, un peu après une heure. Neil Tillman est monté et vous êtes reparti.

— Où étiez-vous ?

— De l'autre côté de la rue.

— En train de faire le guet ?

— C'est ça.

Nous marchions dans la 14^e rue en direction de l'ouest. Nous franchîmes les carrefours de Greenwich Avenue et de Hudson Street et je lui demandai où nous allions.

— J'ai passé la nuit dehors, répondit-il. J'ai besoin de boire un coup. Après une messe de bouchers, où voulez-vous aller sinon dans un bistrot de bouchers ? (Il me regarda et je vis une lueur dans ses yeux verts.) Il y a des chances pour que vous y soyez le seul homme en costume. On y voit parfois des représentants de commerce mais pas si tôt. Mais ne vous en faites pas, les bouchers sont larges d'esprit. Personne ne vous en voudra pour ça.

— Je suis ravi de l'apprendre.

Nous étions maintenant dans le quartier de la viande. Des boutiques et des entrepôts bordaient la rue des deux côtés et des hommes vêtus de tabliers identiques à celui de Ballou sortaient des poids lourds les carcasses qu'ils suspendaient à des rails aériens. L'âcre puanteur de la viande morte planait dans l'air comme de la fumée, plus forte que celle du gaz d'échappement des camions. Plus loin, au bout de la rue, on voyait de gros nuages noirs au-dessus de l'Hudson et les tours d'appartements sur la rive côté New Jersey. Celles-ci mises à part, on aurait dit que j'avais sous les yeux une scène du temps passé. Si les camions avaient été tirés par des chevaux, j'aurais pu jurer que nous étions au XIX^e siècle.

Le bistrot où il me conduisit se trouvait dans Washington Street, au coin de la 13^e rue. L'enseigne disait bar et, si l'établissement avait un autre nom que celui-là, on le tenait secret. La salle était petite et son plancher généreusement parsemé de sciure. Un menu de sandwiches était affiché et un grand pot de café attendait les amateurs. Je fus ravi de le voir. Il était encore un peu tôt pour le Coca-Cola.

Le barman, un gars bien en chair, avait les cheveux aplatis sur le crâne et la moustache broussailleuse. Deux des trois hommes qui se tenaient au comptoir portaient un tablier de boucher, maculé de taches de sang. Il y avait une douzaine de tables carrées, en bois sombre, qui étaient toutes inoccupées. Ballou se fit donner par le barman un verre de whisky et une tasse de café, puis il me conduisit à la table la plus éloignée de la porte. Je m'assis. Il allait en faire autant quand il regarda son verre et vit que sa contenance était réduite. Il retourna au comptoir et revint avec la bouteille. C'était du Jameson mais pas la qualité extra qu'il buvait dans son propre bistrot.

Sa large main entoura le verre et l'éleva, en un toast silencieux, à une dizaine de centimètres au-dessus du plateau de la table. Je répondis en levant ma tasse de café. Il vida la moitié de son verre. À en juger par l'effet que cela eut sur lui, on aurait dit que c'était

de l'eau et non du whisky.

Il me dit :

— Il faut qu'on parle.

— Très bien.

— Vous avez compris dès que j'ai posé les yeux sur la photo de la fille. N'est-ce pas ?

— Je me suis douté de quelque chose.

— Ça m'a pris par surprise. Vous commencez en parlant du pauvre Eddie Dumphy. Et puis on a parlé de tout ou presque – pas vrai ?

— Presque.

— J'ai pensé que vous étiez drôlement sournois, à me balader comme ça avant de me coller la photo sous le nez. Mais c'était pas du tout ça, hein ?

— Non. Je n'avais aucun élément qui puisse m'amener à établir un rapport entre elle et vous ou Neil. J'essayais simplement de savoir pourquoi Eddie était tellement préoccupé.

— Et je n'avais aucune raison d'être sur mes gardes. Je ne savais foutrement rien d'Eddie ou de ses préoccupations. (Il vida son verre et le reposa sur la table.) Matt, je suis obligé de faire ça. Venez avec moi aux toilettes pour que je puisse m'assurer que vous ne portez pas un micro-espion.

— C'est pas vrai.

— Je ne veux pas me surveiller. Je veux pouvoir dire ce qui me vient en tête et je ne peux faire ça que si je sais que vous n'êtes pas en train d'enregistrer ce que je dis.

Les waters étaient petits, humides et malodorants. Comme nous ne pouvions pas y tenir à deux, il maintint la porte ouverte pendant que j'enlevais mon veston, ma cravate et ma chemise, puis baissais mon pantalon et qu'il me disait qu'il était désolé de me mettre dans cette situation indigne. Il tint mon veston pendant que je me rhabillais. Je pris tout mon temps pour nouer correctement ma cravate, puis je lui retirai mon veston des mains et l'enfilai. Nous retournâmes nous asseoir à notre table et il versa du whisky dans son verre.

— La fille est morte, dit-il.

Je sentis en moi comme un poids glacial. Je savais qu'elle était morte, mon instinct et mes déductions me l'avaient dit mais, manifestement, j'avais malgré tout continué d'espérer.

— Quand ? demandai-je.

— Au mois de juillet. Je ne sais pas quel jour. (Il saisit son verre mais ne le leva pas.) Avant de venir travailler chez moi, Neil travaillait au bar, dans une boîte pour touristes.

— Le Druid's Castle ?

— Vous le savez, bien sûr. Il s'était monté un racket, là-bas.

— Les cartes de crédit.

Il eut un signe de tête affirmatif.

— Il est venu m'en parler. Je l'ai mis en contact avec quelqu'un. Il y a beaucoup d'argent à gagner avec ces petits bouts de plastique, bien que je n'aie aucun goût pour ce genre d'affaire, c'est pas mon genre. On ne peut pas y mettre les mains, ça consiste à jouer avec des chiffres. Mais c'était un bon truc pour ceux qui s'en occupaient, et puis, au restaurant, ils ont flairé quelque chose et ils se sont séparés de Neil.

— C'est là qu'il avait rencontré Paula.

À nouveau, il hocha la tête.

— Elle était dans le coup avec lui. Elle prenait une empreinte des cartes sur sa machine à elle avant de les apporter à la caisse ou elle gardait les carbones que les clients lui demandaient de déchirer, et elle les filait à Neil. Quand il est parti, elle est restée ; il la chargeait de lui apporter les carbones et les fiches et il avait des filles dans deux ou trois autres boîtes, qui en faisaient autant. Puis elle a démissionné, elle n'avait plus envie de faire la serveuse.

Il leva son verre et but.

— Elle s'est installée chez lui. Elle a gardé sa chambre pour que ses parents ne se doutent de rien. De temps en temps elle venait au pub quand il était de service mais, le plus souvent, elle attendait qu'il ait fini son travail et elle venait le chercher. Il ne faisait pas que ce travail.

— Il avait toujours son racket de cartes de crédit ?

— Ça n'a pas duré. Mais en traînant par là, il trouvait des choses à faire. Vous pouviez lui dire une marque et un modèle de voiture et il allait vous en faucher une. Une ou deux fois, il a accompagné des gars qui allaient détourner un camion. C'est un truc qui rapporte.

— Je veux bien le croire.

— Les détails n'ont pas d'importance. Mais, dans son genre, il était bien, le gars Neil, vous savez. Moi, ce qui m'ennuyait, c'était qu'elle soit par là.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle était pas à sa place. Pas dans son élément. Qu'est-ce qu'il fait, son père ?

— Il vend des voitures japonaises.

— Et ce ne sont pas des voitures volées.

— Non, ça m'étonnerait.

Il déboucha la bouteille et la leva. Il me demanda si je voulais un autre café.

— Non, merci, ça va comme ça.

— C'est du café que je devrais boire. Mais quand je reste aussi longtemps debout, le whisky me fait l'effet que le café a sur les autres, ça me recharge et ça me permet de durer. (Il emplit son verre.) C'était une bonne petite bourgeoise de l'Indiana. Elle volait mais uniquement parce que ça lui procurait des sensations fortes. On ne peut pas faire confiance aux gens comme ça ; c'est presque aussi dangereux que le type qui tue pour le plaisir de tuer. Un bon voleur ne vole pas pour s'amuser. Il vole pour se faire du fric. Et le meilleur voleur vole parce qu'il est un voleur.

— Qu'est-il arrivé à Paula ?

— Elle a entendu quelque chose qu'elle n'aurait pas dû entendre.

— Quoi ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir. Qu'est-ce que ça change ? Il y avait des Sud-Américains qui avaient importé un chargement d'héroïne et qui l'avaient vendu et quelqu'un les a tous descendus et leur a pris leur fric. Les journaux en ont parlé. Ils ont raconté n'importe quoi mais vous vous en souvenez peut-être.

— Je m'en souviens.

— Il l'avait emmenée à la ferme. Il y a une ferme dans le comté d'Ulster, qui appartient à quelqu'un d'autre sur le papier mais qui en fait est à moi, comme la voiture et chez Grogan sont à moi. (Il but et poursuivit :) Officiellement, vous me croirez si vous voulez, j'ai *rien* à moi. Un gars me laisse conduire sa voiture, un autre me laisse vivre dans son appartement, même si le bail est à son nom. Et puis il y a ce couple, lui, sa famille est du comté de Westmeath, et il a toujours aimé la campagne. Il vit là avec sa femme, et, sur le papier, ils sont propriétaires, et il traite les vaches, il nourrit les cochons, pendant qu'elle donne à manger aux poules et qu'elle ramasse les œufs, et moi, je peux aller y passer quelques jours chaque fois que j'en ai envie. Et si je sais pas quel enfoiré qui travaille pour le fisc veut savoir d'où j'ai sorti mon fric – moi, quel fric ? Est-ce que je suis propriétaire de quelque chose qu'il m'a fallu payer ?

— Vous disiez que Neil avait emmené Paula à la ferme.

— Et tout le monde était détendu et parlait librement, et elle en a beaucoup trop entendu. Elle n'aurait pas tenu le coup, vous savez. Si quelqu'un lui avait posé une question, elle, la bonne petite bourgeoise de l'Indiana, elle aurait tout raconté. Alors j'ai dit à Neil qu'il fallait qu'il s'en débarrasse.

— Vous lui avez donné l'ordre de la tuer ?

— Moi ? Jamais ! (Il posa brutalement son verre sur la table et je crus d'abord que sa colère était dirigée contre moi.) Je ne lui ai

jamais dit de la tuer. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il l'envoie aussi loin que possible de New York. Que si elle n'était pas dans le coin, elle ne ferait plus courir aucun risque à personne. Dans l'Indiana, il n'y aurait plus personne pour lui poser des questions, ni les flics ni des salauds de Ritals. Mais si elle restait là, vous voyez, il était toujours possible qu'elle finisse par poser un problème.

— Et il a mal interprété vos ordres ?

— Pas du tout. Parce qu'il est revenu en me disant que tout était réglé. Qu'elle avait pris l'avion pour Indianapolis et qu'on ne la reverrait plus. Elle avait prévenu sa propriétaire qu'elle s'en allait, elle était repartie dans sa famille et personne n'avait plus à s'en faire à cause d'elle. (Il prit son verre, le reposa, le repoussa de quelques centimètres.) L'autre soir, quand j'ai retourné la carte que vous m'aviez donnée et que j'ai vu Paula qui me regardait, ça m'a fait un coup. Vous comprenez, pourquoi est-ce que quelqu'un serait à la recherche d'une fille qui est retournée à la maison, chez ses parents ?

— Que s'est-il passé ?

— Je lui ai posé la même question. « Que s'est-il passé, Neil ? Si tu as renvoyé cette fille à la maison, pourquoi est-ce que ses parents ont engagé un détective pour essayer de la retrouver ? » Il m'a dit qu'elle était retournée dans l'Indiana mais qu'elle n'y était pas restée. « Elle a pris l'avion pour Los Angeles, pour faire fortune à Hollywood. » Sans même passer un coup de fil à ses parents ? Il m'a dit qu'il lui était peut-être arrivé quelque chose là-bas. Elle avait peut-être commencé à se droguer ou elle avait peut-être de mauvaises fréquentations. Après tout, quand elle était ici, elle avait la vie facile, alors elle avait peut-être cherché à continuer là-bas. Je savais qu'il mentait.

— Oui.

— Mais, sur le moment, je n'ai pas insisté.

— Il m'a téléphoné, lui dis-je. Ça devait être samedi matin, très tôt. Probablement tout juste quelques heures après qu'il eût fermé chez Grogan.

— Je lui ai parlé, ce soir-là. Nous avons fermé la porte, baissé les lumières et bu du whisky pendant qu'il me racontait qu'elle était allée à Hollywood pour devenir une vedette de cinéma. Et après, il vous a téléphoné ? Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Qu'il fallait que j'arrête de la chercher. Que je perdais mon temps.

— Quel idiot. On n'a pas idée de passer un coup de téléphone comme ça. C'est tout ce qu'il vous fallait pour savoir que vous étiez sur une piste, je suppose.

— Je le savais déjà.

Il eut un hochement de tête.

— Je me suis trahi, n'est-ce pas ? Sauf que je ne savais pas qu'il y avait quelque chose à trahir. Je croyais dur comme fer qu'elle était retournée dans l'Indiana. C'est quelle ville, déjà ?

— Muncie.

— Ah oui, c'est ça, Muncie.

Il regarda son whisky, puis en but un peu. Je n'avais pas souvent bu du whisky irlandais mais j'eus le souvenir de son goût dans la bouche : moins fumé que le scotch, moins huileux que le bourbon. Je vidai ma tasse de café, très vite, comme si c'était un antidote. Il me dit :

— Je savais qu'il mentait. Je lui ai laissé un peu de temps, en attendant que ses nerfs le lâchent, et hier soir je l'ai emmené faire un grand tour en bagnole et je lui ai tout fait sortir. On est allé à Ellenville. C'est là qu'est la ferme. C'est là qu'il l'a emmenée.

— Quand ?

— Je ne sais pas quand. En juillet. Il a dit qu'il l'avait emmenée là-bas passer un dernier week-end, pour lui faire plaisir avant qu'elle rentre chez ses parents. Il a dit qu'il lui avait donné un peu de cocaïne et que son cœur avait lâché. Qu'elle n'en avait pas pris beaucoup mais qu'on ne savait jamais, avec la cocaïne, il arrive que ça vous joue des tours.

— Et c'est comme ça qu'elle est morte ?

— Non. Parce qu'il mentait, le salaud. Je suis arrivé à lui faire dire ce qui s'était passé. Il m'a raconté qu'il l'avait emmenée à la ferme et qu'il lui avait dit qu'elle devait rentrer chez ses parents. Elle avait refusé, elle s'était soûlée, s'était mise en colère et avait menacé d'aller à la police. Et elle faisait beaucoup de bruit et il avait peur que ça alerte le couple qui s'occupe de la ferme. Il avait voulu la faire taire mais il l'avait frappée trop fort et elle était morte.

— Mais ce n'était pas ça non plus, n'est-ce pas ?

— Non. Pourquoi est-ce qu'il l'aurait emmenée à cent cinquante kilomètres pour lui dire qu'elle devait prendre l'avion ? Bon sang, qu'est-ce qu'il pouvait être menteur ! (Un sourire rusé passa sur son visage.) Mais vous savez, je n'ai pas eu à lui dire ses droits. Il n'a pas eu le droit de se taire. Il n'a pas eu le droit de se faire assister par un avocat. (Inconsciemment, sa main effleura une des taches les plus sombres sur le devant de son tablier.) Il a parlé.

— Alors ?

— Il l'a emmenée là-bas pour la tuer, bien sûr. Il a prétendu qu'elle n'aurait jamais accepté de retourner dans sa famille, qu'il lui avait posé des questions dans ce sens et qu'elle avait seulement juré qu'on pouvait lui faire confiance, qu'elle ne dirait jamais rien

à personne. Il l'a emmenée à la ferme, il l'a fait boire, puis il l'a emmenée dehors et lui a fait l'amour dans l'herbe. Elle était complètement nue, auprès de lui, au clair de lune. Et après, pendant qu'elle était couchée là, il a sorti un couteau et le lui a montré. Elle lui a demandé : « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu veux en faire ? » Et il l'a poignardée.

Ma tasse était vide. Je laissai Ballou à la table et portai ma tasse au barman pour qu'il l'emplisse de café. En marchant sur le plancher, j'eus l'impression que la sciure sous mes pieds était imbibée de sang. Il me semblait le voir et le sentir. Mais ce que je voyais n'était que de la bière renversée et ce que je sentais était l'odeur de viande du dehors.

Quand je revins, Ballou était en train de regarder la photo que je lui avais donnée.

— C'était une jolie fille, dit-il d'un ton égal. Plus jolie que sur la photo. Elle était pleine de vie.

— Jusqu'à ce qu'il la tue.

— Jusque-là.

— Il l'a laissée là-bas ? Il faudra que j'aille la chercher, que je fasse le nécessaire pour qu'elle soit ramenée chez ses parents.

— Vous ne pouvez pas.

— Il est possible de le faire sans qu'une enquête soit ouverte. Je pense que ses parents seraient d'accord si je le leur expliquais. Surtout si je pouvais leur dire que justice a été faite. (La phrase était ampoulée mais elle disait bien ce que je voulais dire. Je le regardai dans les yeux.) Elle a été faite, n'est-ce pas ?

— La justice ? fit-il. Est-ce qu'elle est jamais faite ? (Il fronça les sourcils en suivant cette idée à travers les vapeurs de son whisky.) Pour répondre à votre question, je vous dirai que oui.

— C'est ce que je pensais. Mais le cadavre...

— Vous ne pouvez pas le prendre, mon gars.

— Pourquoi pas ? Il n'a pas voulu dire où il l'avait enterrée ?

— Il ne l'a pas enterrée.

Ses mains, posées entre nous sur la table, se changèrent en poings tellement crispés que les articulations étaient blanches.

J'attendis. Au bout d'un moment, il reprit :

— Je vous ai parlé de la ferme. En principe, ce n'est qu'une maison de campagne, mais tous les deux, O'Mara, ils s'appellent, ça leur plaît de l'exploiter. Elle a un jardin potager et, pendant tout l'été, ils n'arrêtent pas de me donner du maïs et des tomates. Et des courgettes, ils sont tout le temps à me bassiner pour que je prenne leurs courgettes. (Il ouvrit la main et la posa à plat sur la table.) Il a deux douzaines de vaches laitières, des Holstein. Il vend le lait et garde ce que ça lui rapporte. Ils veulent me donner du lait

mais qu'est-ce que j'en ai à faire ? Mais les œufs, ça, vous pouvez pas trouver mieux. Avec le jaune bien jaune, presque orange. Un de ces jours, je vous en apporterai.

Je ne dis rien.

— Il élève aussi des cochons.

Je bus une gorgée de café. Pendant un instant, j'eus l'impression qu'il y avait dedans du bourbon et je pensai qu'il avait dû en mettre dans ma tasse pendant que je n'étais pas là. Évidemment, c'était idiot, j'avais pris ma tasse avec moi et la bouteille sur la table contenait du whisky irlandais, pas du bourbon. Dans le temps, je buvais le café comme ça, et maintenant, ma mémoire me jouait de drôles de tours en me faisant voir du sang sous mes pas, dans la sciure, et goûter du bourbon dans mon café.

Ballou me dit :

— Tous les ans, il y a des fermiers qui s'écroulent ivres morts dans la bauge des cochons, ou qui tombent dedans et perdent connaissance. Et vous savez ce qu'il leur arrive ?

— Dites-le-moi.

— Les cochons les mangent. Les cochons font ça. Il y a des paysans qui font savoir qu'ils viendront vous débarrasser de vos vaches et de vos chevaux morts. Vous comprenez, les cochons ont besoin d'une certaine quantité de substances animales dans leur alimentation. Ils en raffolent et ils se portent mieux s'ils en ont.

— Et Paula...

— Oh, bon sang, dit-il.

J'avais envie de boire un verre. Il y a des centaines de raisons pour qu'on ait envie de boire un verre, mais si j'avais envie d'en boire un maintenant, c'était pour la raison la plus élémentaire de toutes. Je ne voulais pas ressentir ce que je ressentais, et j'entendais en moi une voix qui disait que j'avais besoin de ce verre, qu'il me fallait le boire si je voulais pouvoir supporter ça, tenir le coup.

Cette voix est une menteuse. On peut toujours supporter la douleur. Elle vous brûle comme un acide sur une plaie ouverte mais on peut la supporter. Et, du moment qu'on continue à s'obliger à choisir la douleur plutôt que le soulagement, on tient le coup.

— Je crois qu'il voulait faire ça, dit Mickey Ballou. La tuer avec son couteau, puis la hisser et la jeter dans la bauge et, les bras posés sur la barrière en bois, regarder les cochons la dévorer. Il n'avait aucune raison de faire ça. Elle serait rentrée comme c'est normal chez ses parents et personne n'aurait plus jamais entendu parler d'elle. Il pouvait lui faire peur, si c'était nécessaire, mais il

n'avait aucune raison de la tuer. Alors il faut croire qu'il a fait ça parce qu'il y trouvait du plaisir.

— Il n'est pas le premier.

— Non, dit-il d'un ton convaincu, et parfois, on peut y trouver de la joie. Vous avez connu cette joie ?

— Non.

— Moi, oui. (Il tourna la bouteille pour pouvoir lire l'étiquette. Sans lever les yeux, il dit :) Mais on ne tue pas sans une bonne raison. On ne s'invente pas une raison pour avoir une excuse de faire couler le sang. Et, putain de merde, on ne ment pas là-dessus à ceux à qui on ne doit pas mentir. Il l'a tuée dans ma putain de ferme, il l'a donnée à manger à mes putains de cochons et puis il m'a laissé croire qu'elle était en train de faire des gâteaux dans la cuisine de sa mère, dans la putain de ville de Muncie, dans l'Indiana.

— Vous êtes passé le chercher au pub, hier soir.

— Oui.

— Et vous avez roulé jusqu'à la ferme – dans le comté d'Ulster, je crois.

— Oui.

— Et vous avez passé une nuit blanche.

— C'est ça. Il faut y aller, là-bas, c'est pas la porte à côté, puis il faut en revenir et je voulais aller à la messe ce matin.

— La messe des bouchers.

— Oui, la messe des bouchers.

— Ça a dû vous fatiguer de conduire jusque là-bas et d'en revenir, et je suppose qu'en plus, vous aviez picolé.

— C'est vrai, et c'est vrai que la course aller-retour était fatigante. Mais, vous savez, à cette heure-là, il n'y a pas de circulation.

— C'est vrai.

— Et à l'aller, il était là, j'avais de la compagnie.

— Et au retour ?

— J'ai mis la radio.

— Ça a dû vous faire paraître le temps moins long.

— Oh oui. La radio qu'ils mettent dans les Cadillac est formidable. Des haut-parleurs à l'avant et à l'arrière et un son clair comme du bon whisky. Vous savez, son cadavre n'était pas le premier à finir dans cette bauge.

— Ni le dernier ?

Il eut un signe de tête affirmatif.

— Ni le dernier, dit-il, la mâchoire crispée, le regard dur.

Nous quittâmes le marché de la viande et, passant par Greenwich Street, retournâmes à pied à l'endroit où il avait laissé sa voiture, dans la 14^e rue. Il voulut me ramener dans mon quartier mais je n'allais pas par là et je lui dis qu'il me serait plus facile, à moi, de prendre le métro qu'il le serait, à lui, de se sortir des embouteillages du bas de Manhattan. Nous restâmes là un moment, puis il me tapota l'épaule et fit le tour de sa voiture pour aller se mettre au volant, et je me dirigeai vers la Huitième Avenue pour prendre le métro.

Je descendis dans le centre de Manhattan et cherchai aussitôt un téléphone. Je ne voulais pas téléphoner d'une cabine dans la rue. Je trouvai un taxiphone dans le hall d'entrée d'un immeuble de bureaux. Il avait même une porte qu'on pouvait refermer, ce qui, à New York, n'est pas le cas des cabines publiques.

Je commençai par téléphoner à Willa. Quand nous eûmes échangé les traditionnels « Salut, comment ça va ? », je l'interrompis au milieu d'une phrase pour lui dire :

— Paula Høeldtke est morte.

— Oh. Vous vous en doutiez.

— Maintenant, j'en suis sûr.

— Vous savez ce qui s'est passé ?

— J'en sais plus que je ne le voudrais. Je ne veux pas vous en parler au téléphone. De toute façon, il faut que j'appelle son père.

— Là, je ne vous envie pas.

— Non. Et j'ai encore d'autres choses à faire mais j'aimerais vous voir plus tard. Je ne sais pas pour combien de temps j'en aurai. Si je passais vers cinq ou six heures ?

— Je serai là.

Je raccrochai et restai quelques minutes assis dans la cabine. J'entrouvris la porte car je commençais à manquer d'air. Au bout d'un instant, je la refermai et la petite lumière s'alluma au plafond. Je décrochai, composai le 0, le 312 et le reste du numéro, et quand j'eus l'opératrice, je lui donnai le nom de Høeldtke, le mien et je lui dis que je voulais l'appeler en P. C. V.

Quand je l'eus au bout du fil, je lui dis :

— Ici Scudder. J'ai fait beaucoup de recherches sans arriver à rien et voilà que, tout d'un coup, ça avance. Je ne sais encore rien de précis mais j'ai pensé qu'il valait mieux que je vous appelle. J'ai bien peur que les nouvelles ne soient pas bonnes.

— Je vois.

— J'ai bien peur, même, qu'elles soient très mauvaises,

monsieur Høeldtke.

— Oui, c'est ce que je craignais, dit-il. Ma femme et moi, c'est ce que nous craignons.

— Je devrais en savoir plus dans la journée ou peut-être demain. Je vous rappellerai à ce moment-là. Mais je sais que M^{me} Høeldtke et vous étiez en train d'attendre en espérant recevoir de bonnes nouvelles et je voulais vous dire, eh bien, qu'elles ne le seraient pas.

— Je vous en remercie, dit-il. Je serai ici jusqu'à six heures, puis je serai chez moi pendant toute la soirée.

— Je vous rappellerai.

Je passai ensuite plusieurs heures à me rendre dans plusieurs bureaux. La plupart des renseignements que je voulais étaient disponibles mais il me fallut distribuer çà et là quelques dollars pour qu'on veuille bien me les communiquer. Il en est ainsi à New York où un bon pourcentage des employés de l'administration locale considèrent leur salaire comme une sorte d'acompte qu'on leur verse uniquement pour qu'ils se rendent, chaque matin, à leur travail. Si, en outre, ils accomplissent une tâche quelconque, ils s'attendent à ce qu'elle leur soit rémunérée en plus. Les inspecteurs d'ascenseurs s'estiment en droit de toucher un pot-de-vin avant de certifier qu'un ascenseur est sûr. D'autres fonctionnaires se font payer pour délivrer un permis de construire, ou pour fermer les yeux sur une irrégularité dans l'agencement d'un restaurant, ou, d'une façon générale, pour effectuer le travail pour lequel on les a engagés. Cela doit déconcerter les gens de l'extérieur, à moins qu'ils n'aient vécu dans des pays arabes, auquel cas cela doit sans doute leur paraître tout à fait normal.

Les services que je demandais n'avaient rien d'extraordinaire et les backckichs requis étaient insignifiants. Je distribuai en tout une cinquantaine de dollars à la ronde et, peu à peu, j'appris ce qu'il me fallait savoir.

Juste avant midi, j'appelai le numéro de l'intergroupe des A. A. et dis au bénévole qui me répondit que je n'avais pas sur moi ma liste des réunions et qu'il me fallait une réunion à l'heure du déjeuner, dans le quartier de l'Hôtel de Ville. Il m'indiqua une adresse dans Chambers Street et j'y arrivai au moment où le président ouvrait la séance. Je restai là, assis, pendant une heure. Je ne crois pas avoir entendu un mot de ce qui fut dit au cours de cette réunion à laquelle je ne participai pas, autrement que par ma présence physique et le dollar que je mis dans la corbeille mais je quittai la salle, content d'être venu.

En sortant de la réunion, je déjeunai d'un hamburger et d'un verre de lait, puis je me rendis dans d'autres bureaux et soudoyai d'autres fonctionnaires. Quand je quittai le dernier bureau, il pleuvait, et je marchai jusqu'au métro. La pluie s'était arrêtée quand j'en sortis à la 52^e rue, et je me rendis à pied au commissariat de Midtown North.

J'y arrivai vers trois heures et demie. Joe Durkin était absent. Je dis que j'allais l'attendre et demandai qu'on le prévienne que je l'attendais, si jamais il téléphonait, que c'était important. Il dut certainement téléphoner et recevoir mon message car, lorsqu'il arriva, trois quarts d'heure plus tard, la première chose qu'il me demanda fut :

— Qu'est-ce qu'il y a de si important ?

— Tout est important, répondis-je. Vous connaissez la valeur de mon temps.

— Dans les un dollar de l'heure, c'est bien ça ?

— Et même quelquefois plus.

— Il me tarde d'avoir fait mes vingt ans de service, dit-il. Alors je pourrai me convertir au secteur privé et commencer à me mettre cette masse de dollars dans les poches.

Nous montâmes nous asseoir de part et d'autre de son bureau. Je sortis un bout de papier sur lequel il y avait un nom et une adresse et je le posai devant lui. Il le regarda, me regarda et dit :

— Et alors ?

— Victime de vol et de meurtre.

— Je sais, dit-il. Je me souviens de cette affaire. Nous l'avons classée.

— Vous avez coincé le coupable ?

— Non mais nous savons qui c'est. Un petit camé plein de tics ; il a fait plusieurs coups de la même façon, en passant par le toit, puis l'escalier de secours. On n'a pas pu prouver que, dans ce cas-là, c'était lui mais on l'a fait condamner pour un tas d'autres affaires où nous avions des preuves solides. L'avocat de l'assistance judiciaire a demandé la correctionnalisation pour qu'il ait une peine plus légère mais il en a quand même pris pour... je ne sais pas, quelques années. Je peux regarder.

— Mais, pour cette affaire-là, vous n'aviez pas de preuves solides ?

— Non, mais c'était assez évident pour qu'on la classe. De toute façon l'enquête piétinait. Pas de témoin, pas de preuve matérielle. Pourquoi ?

— J'aimerais voir le rapport d'autopsie.

— Pourquoi ?

— Je vous le dirai plus tard.

— Elle a été poignardée et elle en est morte. Que voulez-vous savoir de plus ?

— Je vous le dirai plus tard. Et pendant que vous y êtes...

— Quoi ?

Je sortis un autre bout de papier que je posai sur son bureau et lui dis :

— Et d'autres rapports d'autopsie.

Il me regarda fixement.

— Vous êtes tombé sur quelque chose ?

— Oh, vous savez. Suis juste en train de m'affairer, comme un chien avec un os. Si j'avais plus de choses à faire, je ne m'y accrocherais pas comme ça mais il faut bien que je m'occupe.

— Oh, arrêtez de déconner, Matt. Vous avez vraiment découvert quelque chose ?

— Voyez si vous pouvez dégouter ces rapports d'autopsie et après nous verrons si j'ai découvert quelque chose, répondis-je.

Quand j'arrivai chez elle, Willa était vêtue de son Levi's blanc et d'un autre chemisier de soie qui, celui-là, était vert-jaune. Ses cheveux tombaient en cascade sur ses épaules. Quand je sonnai à la porte de l'immeuble, elle me fit entrer, puis elle m'accueillit à la porte de son appartement. Elle me donna un petit baiser rapide et recula, l'air inquiet en me disant :

— Vous avez l'air vidé. Épuisé.

— Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière. Et je n'ai pas arrêté de la journée.

Elle m'attira à l'intérieur et referma la porte.

— Pourquoi n'iriez-vous pas faire un petit somme tout de suite. Vous croyez que vous pourriez faire ça ?

— Je suis trop tendu et j'ai encore des choses à faire.

— Bon, mais je peux au moins vous préparer une tasse de café buvable. Aujourd'hui, je suis allée chez un de ces Ritals qui vendent une cinquantaine de cafés différents, tous plus chers les uns que les autres. Je crois qu'ils les font payer au grain et ils sont capables de vous dire où ils ont poussé et avec quelle crotte animale comme engrais. J'ai acheté une livre de trois cafés différents et cette cafetière électrique qui fait tout sauf le boire à votre place.

— Ça me paraît formidable.

— Je vais vous en servir une tasse. Je le leur ai fait moudre. Ils voulaient aussi me vendre un moulin en me disant que chaque fois que je préparerais du café, il serait d'une fraîcheur incomparable, mais je me suis dit que ça suffisait comme ça.

— Je pense que vous avez eu raison.

— Tenez, goûtez-le, dites-moi ce que vous en pensez.

J'en bus une gorgée, reposai la tasse et lui dis :

— Il est bon.

— Rien que bon ? Oh, Matt, je suis désolée. Pour vous, la journée a été longue – et difficile, aussi, je crois ? Et je n'arrête pas de parler, de dire n'importe quoi. Pourquoi ne pas vous asseoir ? Et moi, j'essaierai de me taire.

— Non, non, ça va. Mais je voudrais d'abord passer un coup de fil, si ça ne vous ennuie pas. Je veux téléphoner à Warren Høeldtke.

— Le père de Paula ?

— Il devrait être rentré chez lui.

— Vous voulez que je sorte pendant que vous lui parlez ?

— Non. Restez. D'ailleurs vous pourrez écouter ce que j'ai à lui

dire. Ça m'évitera de le répéter.

— Comme vous voudrez.

Elle s'assit pendant que je décrochais et composais le numéro du domicile des Hoeldtke, sans prendre la peine de demander un préavis. M^{me} Hoeldtke répondit et, quand je lui demandai de me passer son mari, elle dit :

— Monsieur Scudder ? Il attendait votre coup de téléphone. Ne quittez pas, je vais le chercher.

Quand Hoeldtke prit l'appareil, il dit « allô ! » comme s'il essayait de se donner du courage.

— Malheureusement, j'ai une triste nouvelle à vous annoncer.

— Allez-y.

— Paula est morte, lui dis-je. Elle est morte au cours du deuxième week-end de juillet. Je ne peux pas être plus précis.

— Qu'est-il arrivé ?

— Elle passait le week-end sur un bateau avec un de ses amis et un autre couple. L'autre homme avait un bateau, un yacht de croisière qui était amarré à City Island. Ils sont partis en mer, tous les quatre.

— Et ils ont eu un accident ?

— Pas exactement, lui dis-je. (Je tendis la main vers ma tasse et bus un peu de café. C'était du très bon café.) Les bateaux, les bateaux rapides, sont très recherchés en ce moment. Je n'ai pas besoin de vous dire que la contrebande de drogue est une affaire en or.

— Les gens avec qui elle était faisaient la contrebande de la drogue ?

— Non. L'ami de Paula était analyste financier. L'autre homme travaillait aussi à Wall Street et l'autre femme tenait une galerie d'objets d'art dans Amsterdam Avenue. C'étaient des gens respectables. Rien n'indique qu'ils faisaient usage de la drogue et encore moins qu'ils en faisaient le trafic.

— Je vois.

— Par contre, leur bateau se serait admirablement prêté à la contrebande. Cela en faisait une cible de choix pour des pirates. Ce genre de piraterie est devenue chose courante dans la mer des Antilles. Là-bas, les propriétaires de bateaux ont pris l'habitude de mettre des armes à bord quand ils sortent en mer et de tirer sur toute autre embarcation qui s'approche de trop près. La piraterie est beaucoup moins courante, plus au nord, mais elle commence quand même à devenir préoccupante. Une bande de pirates, se prétendant en perdition, s'est approchée du bateau dans lequel se trouvait Paula. Ils sont parvenus à monter à bord et là, ils ont fait ce qu'ont toujours fait les pirates. Ils ont tué tout le monde et ils

sont partis avec le bateau.

— Mon Dieu, fit-il.

— Je suis désolé. Il est impossible de raconter ça avec douceur. D'après ce que j'ai pu savoir, tout s'est passé très vite. Ils sont montés à bord revolver au poing et ils n'ont pas attendu pour les abattre. Elle n'a pas dû souffrir longtemps. Ses amis non plus.

— Seigneur ! Je ne comprends pas qu'une chose pareille puisse se produire à notre époque. Quand on parle de pirates, on pense à des hommes avec une jambe de bois, des anneaux en or aux oreilles et des perroquets. Un film d'Errol Flynn. Quelque chose du temps jadis.

— Je sais.

— Les journaux ont parlé de cette affaire ? Je ne me souviens pas avoir vu quoi que ce soit.

— Non, répondis-je. Il n'existe pas de procès-verbal constatant l'incident.

— Qui était cet homme ? Et l'autre couple ?

— J'ai promis à quelqu'un de ne pas citer leur nom. Si vous insistez, je violerai ma promesse mais je n'y tiens pas.

— Pourquoi ? Oh, je crois que je m'en doute.

— Cet homme était marié.

— C'est ce que je pensais.

— L'autre couple l'était aussi, mais pas l'un à l'autre. Alors je pensais qu'il ne servirait à rien de révéler leur nom, d'autant plus qu'il serait préférable de ne pas, en plus, mettre les familles survivantes dans une situation embarrassante.

— Oui, dit-il, je comprends.

— Je ne ferais pas preuve de cette discrétion si une enquête était en cours, si la police ou les gardes-côtes avaient quelque chose à chercher. Mais l'affaire a été classée avant même qu'elle ait pu être ouverte.

— Que voulez-vous dire ? Parce que Paula et les autres sont morts ?

— Non. Parce que les pirates eux-mêmes sont morts. Ils ont tous été abattus dans une affaire de trafic de drogue qui a mal tourné. Cela s'est passé quinze jours après l'acte de piraterie et, sans ça, je n'aurais probablement jamais rien pu découvrir de concret. Mais j'ai rencontré quelqu'un qui connaissait des participants à l'autre côté de cette affaire et qui a bien voulu me parler de ce qu'il savait ; c'est ce qui m'a permis de reconstituer l'histoire.

Il me posa encore quelques questions et je lui répondis. J'avais eu toute la journée pour mettre ma version au point, c'est pourquoi ses questions ne me prirent pas au dépourvu. La dernière

question mit longtemps à venir ; je l'attendais depuis le début mais il devait être pénible de la formuler.

— Et les corps ?

— Jetés par-dessus bord.

— Un enterrement en mer, dit-il. (Il se tut un moment, puis reprit :) Elle a toujours adoré l'eau. Quand elle... (sa voix se brisa) ... Quand elle était petite, poursuivit-il d'une voix normale, nous passions l'été au bord du lac et on ne pouvait pas la sortir de l'eau. Je la traitais de ragondin ; si on l'avait laissée faire, elle aurait nagé du matin au soir. Elle adorait ça.

Il me demanda de ne pas quitter pendant qu'il transmettait à sa femme tout ce que je venais de lui dire. Il dut mettre sa main sur le micro car je n'entendis plus rien pendant plusieurs minutes. Puis elle prit l'appareil et me dit :

— Monsieur Scudder ? Je tiens à vous remercier pour tout ce que vous avez fait.

— Je suis navré de vous apporter une telle nouvelle, madame Hoeldtke.

— Je crois que je le savais, dit-elle. Je crois que je l'ai su dès que c'est arrivé. Vous ne croyez pas ? Quelque part dans mon inconscient, je crois que je l'ai toujours su.

— C'est possible.

— Au moins, maintenant, je n'ai plus à me faire de souci. Au moins, maintenant, je sais où elle est.

*

Hoeldtke reprit l'appareil pour me remercier à son tour et me demander s'il me devait de l'argent. Je lui répondis qu'il ne me devait rien. Il me demanda si j'en étais sûr et je lui répondis que je l'étais.

Quand j'eus raccroché, Willa me dit :

— Quelle histoire. Vous avez découvert tout ça aujourd'hui ?

— Hier soir et ce matin. Je l'ai appelé ce matin pour le prévenir que les nouvelles semblaient mauvaises. Je voulais lui donner le temps de se préparer et de préparer sa femme avant de lui donner les détails.

— Votre femme est sur le toit.

Je la regardai, interdit.

— Vous ne connaissez pas cette histoire ? Un homme est en voyage d'affaires et sa femme l'appelle pour lui dire que le chat est mort. Et il pique une crise. « Comment peux-tu me dire une chose pareille comme ça, de but en blanc ; il y a de quoi en avoir une crise cardiaque. Ces choses-là, il faut les annoncer en douceur. On

ne téléphone pas à quelqu'un pour lui dire tout de go que le chat a grimpé sur le toit, qu'il en est tombé et qu'il est mort. D'abord, tu appelles et tu dis que le chat est sur le toit. Puis tu appelles une deuxième fois et tu dis que des gens, disons les pompiers, sont en train d'essayer de faire descendre le chat mais que ça ne se passe pas très bien. Puis, d'ici à ce que tu m'appelles une troisième fois, j'ai eu le temps de me préparer. Alors, tu peux me dire que le chat est mort. »

— Je crois que je vois comment finit l'histoire.

— Évidemment, parce que j'ai commencé par le mot de la fin. Il part à nouveau en voyage d'affaires, il reçoit à nouveau un coup de téléphone de sa femme, il lui dit « bonjour, ça va, quoi de neuf ? » et elle lui répond : « Ta mère est sur le toit. »

— Je crois que c'est ce que je faisais. Je lui disais que sa fille était sur le toit. Vous avez pu tout comprendre en n'entendant qu'un seul côté de la conversation ?

— Oui, je crois. Comment avez-vous fait pour découvrir tout ça ? Je croyais que vous étiez allé chercher un voyou qui avait connu Eddie.

— C'est ça.

— Comment est-ce que ça a pu vous mener à Paula ?

— Un coup de pot. Il ne savait rien à propos d'Eddie mais il connaissait des gens qui avaient éliminé les pirates à propos de cette affaire de drogue. Il m'a fait connaître quelqu'un à qui j'ai posé certaines questions et c'est comme ça que j'ai appris ce qu'il me fallait savoir.

— Des pirates en pleine mer, on dirait une scène dans un vieux film.

— C'est ce qu'a dit Hoeldtke.

— Le hasard fait bien les choses : vous découvrez un truc alors que vous en cherchez un autre.

— Dans mon métier, ça arrive souvent.

— Et cette histoire de téléphone et de répondeur ? Tous ses vêtements et ses affaires emportés, sauf la literie.

— Tout cela n'avait pas de signification particulière. Je suppose qu'elle avait dû emporter une grande partie de ses vêtements pour le week-end et qu'elle gardait sans doute d'autres choses dans un appartement loué par son petit ami. Quand Flo Edderling est entrée dans sa chambre, celle-ci lui a paru vide, parce qu'elle n'avait pratiquement rien sous les yeux, en dehors de la literie. Puis une des autres locataires a dû profiter de ce que la porte était ouverte pour s'approprier les choses qui restaient, pensant que Paula avait fait exprès de les laisser. Le répondeur est resté parce qu'elle croyait qu'elle allait revenir. Finalement, tout cela ne

voulait rien dire mais ça m'a poussé à continuer de travailler sur l'affaire et puis j'ai eu de la chance et j'ai trouvé la solution de façon presque accidentelle.

— Oui. Le café ne vous plaît pas ? Il est trop fort ?

— Il va très bien.

— Vous ne le buvez pas.

— Je le bois à petites gorgées. J'ai déjà bu plusieurs litres de café aujourd'hui. Il y a des jours comme ça. Mais je le savoure encore mieux.

— Vous vous en méfiez, dit-elle. Après tous ces mois de décaféiné soluble.

— Eh bien, celui-ci est nettement meilleur.

— J'en suis ravie. Alors, finalement, vous n'avez rien appris de plus au sujet d'Eddie ? Et de ce qui le tracassait ?

— Non. Mais je ne m'y attendais pas vraiment.

— Ah.

— Parce que je le savais déjà.

— Je ne vous suis pas.

— Non ? (Je me levai.) Je savais déjà ce qui tracassait Eddie. M^{me} Høeldtke vient de me dire qu'elle savait depuis le début que sa fille était morte, que quelque part dans son inconscient, elle l'avait toujours su. Moi, je savais tout à propos d'Eddie, je le savais sur un plan plus conscient que celui dont parlait M^{me} Høeldtke, mais je ne voulais pas le savoir. J'essayais de toutes mes forces de ne pas l'admettre et je suis monté là-haut en espérant apprendre quelque chose qui prouverait que je me trompais.

— À propos de quoi ?

— À propos de ce qui le rongait. À propos de la façon dont il a été tué.

— Je croyais qu'il s'agissait d'auto-asphyxie érotique. (Elle fronça les sourcils.) Vous voulez dire que c'était en fait un suicide ? Qu'il avait vraiment l'intention de se donner la mort ?

— « Votre mère est sur le toit. » (Elle me regarda.) Je ne peux pas vous annoncer ça en douceur, Willa. Je sais ce qui s'est passé et je sais pourquoi. Vous l'avez tué.

— C'est le chloral hydraté, lui dis-je. Et ce qui est drôle, c'est qu'il fallait que ce soit moi pour que ça attire l'attention de quelqu'un ; personne d'autre ne l'aurait remarqué. Il n'avait qu'une infime quantité de chloral dans le sang, pas assez pour que ça lui fasse un effet sensible. Certainement pas assez pour le tuer.

« Mais il était un alcoolique sobre, et cela voulait dire que les analyses de sang n'auraient dû révéler *aucune* trace de chloral. Pour ce qui concernait Eddie, la sobriété était sans équivoque. Cela signifiait pas d'alcool et pas de médicaments relaxants, euphorisants ou sédatifs. Il a essayé un peu de marijuana, tout de suite après son arrivée aux A. A., mais il a vite compris que ça ne marchait pas. Il n'aurait rien pris pour dormir, pas même une de ces préparations vendues illégalement, et encore moins un vrai médicament comme le chloral hydraté. S'il n'avait pas pu dormir, il serait resté éveillé. Le manque de sommeil n'a jamais tué personne. C'est ce qu'on vous dit au début, quand vous commencez à être sobre, et Dieu sait que je l'ai souvent entendu. « Le manque de sommeil n'a jamais tué personne. » J'avais parfois envie de jeter quelque chose à la figure de ceux qui disaient ça, mais je me suis aperçu qu'ils avaient raison.

Elle se tenait, le dos contre le réfrigérateur, la paume d'une main appuyée sur la surface blanche.

— Je voulais savoir s'il était toujours sobre quand il est mort, poursuivis-je. Cela me semblait important car cela aurait représenté une victoire dans une vie qui n'avait été qu'une suite de petites défaites. Et quand j'ai appris que c'étaient des traces de chloral qu'il avait dans le sang, je n'ai pas pu laisser tomber. Je suis monté à son appartement et j'ai effectué une fouille assez méthodique. S'il y avait eu des comprimés quelque part, je crois que je les aurais trouvés. Puis, je suis descendu et j'ai trouvé un flacon de chloral hydraté dans votre armoire à pharmacie.

— Il m'a dit qu'il n'arrivait pas à dormir, qu'il devenait dingue. Il n'a rien voulu boire, pas même une bouteille de bière, alors je lui en ai donné deux gouttes dans une tasse de café.

— Non, Willa, ça ne marche pas. Je vous ai donné l'occasion de me le dire après que j'ai fouillé son appartement.

— Oui, mais vous en faisiez une telle histoire. À vous entendre, on aurait dit que donner un sédatif à un alcoolique, c'était la même chose que fourrer des lames de rasoir dans les pommes qu'on donne aux gosses qui chantent des cantiques à votre porte, à la Noël. Je l'ai plus ou moins laissé entendre. J'ai dit qu'il pouvait

avoir acheté un comprimé, dans la rue, ou que quelqu'un avait pu le lui donner.

— Du corail hydraté.

Elle me regarda.

— C'est comme ça que vous l'avez appelé. Nous en avons parlé et vous vous êtes très bien débrouillée pour vous tromper en disant le nom de ce médicament, comme si c'était la première fois que vous en entendiez parler. C'était très subtil, ça faisait très naturel mais ça venait au mauvais moment. Parce que j'entendais ça quelques minutes à peine après avoir vu un flacon de chloral liquide dans votre armoire à pharmacie.

— Je savais seulement que c'était un truc à prendre pour dormir. Je ne savais pas comment ça s'appelait.

— Le nom était écrit en toutes lettres sur l'étiquette.

— Pour commencer, je ne l'ai peut-être jamais lu correctement. Peut-être que je ne l'ai pas bien retenu, peut-être que je n'ai pas l'esprit à ce genre de détail.

— Vous ? La femme qui savait ce qu'était le vert de Paris ? La femme qui aurait su comment empoisonner l'alimentation en eau d'une ville, si la direction du parti lui en avait donné l'ordre ?

— Alors ce n'était peut-être rien qu'un lapsus.

— Rien qu'un lapsus. C'est ça, et après, quand j'ai regardé, le flacon n'était plus dans l'armoire à pharmacie.

Elle soupira.

— D'accord, je peux tout expliquer. J'aurai l'air d'une idiote mais je peux tout expliquer.

— Allez-y.

— Je lui ai donné le chloral hydraté. Je ne pouvais pas savoir qu'il ne fallait pas lui en donner, bon sang. Il est venu parler un moment et il n'a pas voulu de café parce qu'il a dit qu'il avait un mal de chien à dormir. Je suppose qu'il était préoccupé par quelque chose, sans doute par ce qu'il allait vous raconter, mais il ne m'en a donné aucune indication.

— Et ensuite ?

— Je lui ai dit que le déca ne l'empêcherait pas de dormir, au contraire, cette marque-ci semblait plutôt aider les gens à dormir, en tout cas c'est l'effet qu'elle avait sur moi. Puis j'ai mis deux gouttes de chloral hydraté dans sa tasse mais je ne lui ai pas dit ce que je faisais. Il a tout bu d'un trait et il est monté se coucher. La prochaine fois que je l'ai vu, c'est quand je suis entrée chez lui avec vous et il était mort.

— Et la raison pour laquelle vous n'avez rien dit... ?

— C'est parce que j'ai cru que je l'avais tué ! J'ai cru que la dose que je lui avais donnée l'avait assoupi et, à cause de ça, il

avait perdu connaissance pendant qu'il s'étranglait à demi et que c'était pour ça qu'il était mort. Et comme, à ce moment-là, nous étions devenus amants, j'ai eu trop peur que vous m'en vouliez ; je savais que vous étiez un fana de la sobriété et je ne voyais pas à quoi ça pourrait servir d'avouer que j'avais fait quelque chose qui pouvait avoir contribué à sa mort. (Ses bras tombèrent le long de son corps.) Je suis peut-être coupable de quelque chose, Matt. Mais ça ne veut pas dire que je l'ai tué.

— Bon Dieu, dis-je.

— Vous voyez, mon chéri ? Vous voyez ce que...

— Ce que je commence à voir, c'est votre grand talent d'improvisatrice. Vous avez sans doute été bien entraînée, à vivre toutes ces années en vous faisant systématiquement passer pour quelqu'un d'autre, auprès de vos voisins et de vos camarades de travail. Une formation exceptionnelle.

— Vous parlez des mensonges que je disais avant. Je n'en suis pas fière mais je pense que c'est vrai, j'avais appris à mentir comme par réflexe. Maintenant, il faut que j'apprenne une autre façon de me comporter, maintenant que je suis liée à quelqu'un qui compte vraiment pour moi. C'est tout à fait différent, maintenant, n'est-ce pas, et je...

— Ça suffit, Willa.

Elle eut un mouvement de recul, comme si elle avait reçu un coup. Je poursuivis :

— Ça ne prend pas, Willa. Vous ne lui avez pas seulement filé une boisson droguée. Vous lui avez noué la corde à linge autour du cou et vous l'avez pendu au tuyau. Ça n'a pas dû vous poser de problème. Vous êtes une femme grande et costaud ; lui, il était plutôt chétif et il n'a pas dû beaucoup se débattre après que vous l'avez assommé avec le chloral. Votre mise en scène était parfaite, vous l'avez déshabillé et vous avez disposé des magazines porno qui étaient là pour tout expliquer. Où avez-vous acheté ces magazines ? À Times Square ?

— Je n'ai pas acheté les magazines. Je n'ai rien fait de ce que vous avez dit.

— Un des vendeurs, là-bas, se souviendra peut-être de vous. Vous ne passez pas inaperçue et, pour commencer, ils ne doivent pas avoir beaucoup de femmes parmi leurs clients. Je ne pense pas qu'il faille beaucoup chercher pour trouver un vendeur qui se rappellera vous avoir servie.

— Oh, Matt, si vous vous entendiez ! Toutes les horreurs dont vous m'accusez. Je sais que vous êtes fatigué, je sais que vous avez passé une journée pénible mais...

— Je vous ai demandé d'arrêter vos conneries. Je sais que vous

l'avez tué, Willa. Vous avez fermé les fenêtres pour que l'odeur reste un peu plus longtemps, pour que les preuves médicales soient un peu moins précises. Puis vous avez attendu que quelqu'un remarque la puanteur et la signale, à vous ou aux flics. Vous n'étiez pas pressée. Peu vous importait le temps que ça mettrait pour qu'on découvre le cadavre. Ce qui comptait, c'était le fait qu'il était mort. Comme ça, il emporterait son secret dans la tombe.

— Quel secret ?

— Celui qui lui gâchait la vie. Celui que vous aviez trop peur qu'il me confie. Celui qui concernait toutes les autres personnes que vous avez tuées.

— Cette pauvre M^{me} Mangan, dis-je. Tous ses vieux amis meurent pendant qu'elle est là à attendre sa propre mort. Et ceux qui ne meurent pas vont vivre ailleurs. Tout près d'ici, il y a un propriétaire qui avait installé des camés dans son immeuble pour qu'ils terrorisent ses vieux locataires dont le loyer était bloqué. Ça lui a valu une amende. On aurait dû coller ce salaud en prison.

Elle me regardait bien en face. Il était difficile de lire son expression, de deviner ce qui se passait dans sa tête. Je continuai :

— Mais beaucoup de gens ont quitté ce quartier de plein gré. Leurs propriétaires les ont payés pour qu'ils déménagent, ils leur ont offert de dix à vingt mille dollars pour qu'ils quittent leur appartement. Ils n'ont rien dû y comprendre ; qu'on puisse leur offrir plus d'argent pour libérer un appartement qu'ils n'en avaient payé toute leur vie pour y habiter. Évidemment, une fois qu'ils avaient pris l'argent, il leur était impossible de trouver un appartement qui soit dans leurs moyens.

— Le système est comme ça.

— Drôle de système. Pendant vingt ou trente ans, vous réglez régulièrement le loyer d'un deux-pièces et voilà que le gars qui est propriétaire de l'immeuble paie une petite fortune pour se débarrasser de vous. Vous pourriez croire qu'il aurait envie de s'accrocher à un bon locataire qui paie régulièrement mais, bien sûr, la même chose se produit dans les affaires. Des sociétés offrent à leurs meilleurs employés des primes importantes pour qu'ils partent en retraite anticipée, qu'ils dégagent. Comme ça, elles peuvent les remplacer par des petits jeunes qui travaillent pour un salaire inférieur. On pourrait croire que ça ne peut pas marcher comme ça mais ça marche.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Ah bon ? J'ai pu me procurer le rapport d'autopsie de Gertrude Grod. Elle habitait l'appartement juste au-dessus de celui

d'Eddie et elle est morte à peu près à l'époque où il a commencé à être sobre. Elle avait, dans le sang, à peu près la même quantité que Eddie de chloral hydraté. Et son médecin ne lui avait jamais prescrit ce médicament, pas plus que ceux des hôpitaux Roosevelt ou St Clare's. Vous avez dû frapper à sa porte et l'amener à vous inviter à entrer pour boire une tasse de thé et, pendant qu'elle regardait ailleurs, vous avez mis le chloral dans sa tasse. Avant de sortir, vous avez dû vous assurer que les grilles des fenêtres n'étaient pas bloquées, pour que Eddie puisse entrer par là quelques heures plus tard, avec un couteau.

— Pourquoi aurait-il fait ça pour moi ?

— Vous aviez peut-être sur lui une prise d'ordre sexuel mais ça pouvait être autre chose, n'importe quoi. Il commençait tout juste à devenir sobre et, à l'époque, sa santé d'esprit n'était pas exemplaire. Et vous êtes douée pour obtenir des gens qu'ils fassent ce que vous voulez leur faire faire. Vous avez dû persuader Eddie qu'il rendrait service à la vieille dame. Je vous ai entendue parler de ce sujet, dire que personne ne devrait devenir aussi vieux. Et elle ne saurait même pas ce qui lui arrivait, le médicament l'empêcherait de se réveiller, alors elle ne sentirait rien. Tout ce qu'il avait à faire, c'était sortir par sa fenêtre, monter un étage et poignarder la vieille dame dans son sommeil.

— Pourquoi ne pas la poignarder moi-même ? Puisque j'étais déjà dans son appartement et que je lui avais fait boire une dose de chloral ?

— Vous vouliez qu'on pense que c'était un cambriolage. Avec Eddie, ce serait beaucoup plus convaincant. Il pouvait fermer la porte à clé de l'intérieur et mettre la chaîne de sûreté avant de ressortir par la fenêtre. J'ai vu le rapport de police. Ils ont dû enfoncer la porte. Encore une subtilité : comme ça, on pouvait encore moins imaginer que le coupable était quelqu'un de la maison.

— Pourquoi aurais-je voulu qu'elle meure ?

— Ça, c'est facile. Vous vouliez son appartement.

— Regardez autour de vous, dit-elle. J'ai déjà un appartement. Rez-de-chaussée, pas d'étage à monter. Qu'est-ce que je pourrais faire du sien ?

— Aujourd'hui, j'ai passé beaucoup de temps dans le centre de Manhattan. Presque toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi. Il n'est pas facile de s'y retrouver dans les archives municipales, mais si on sait s'y prendre, si on sait ce qu'on veut trouver, on peut apprendre des tas de choses. J'ai appris à qui appartient cet immeuble. Une entreprise qui s'appelle la Société immobilière Daskap.

— Ça, j'aurais pu vous le dire.

— J'ai aussi appris à qui appartient Daskap. À une certaine Wilma Rosser. Et je ne pense pas qu'il soit très difficile de prouver que Wilma Rosser et Willa Rossiter sont une seule et même personne. Vous avez acheté cet immeuble et vous y avez emménagé mais en disant à tout le monde que vous n'étiez que la gardienne, que vous aviez l'appartement en échange de vos services.

— On est obligé de faire ça, dit-elle. Un propriétaire ne peut pas habiter son immeuble sans cacher à ses locataires le fait qu'il lui appartient. Sans ça, on les a tout le temps sur le dos au sujet d'une chose ou d'une autre. Il fallait que je puisse hausser les épaules en disant « le propriétaire ne veut pas », ou « je ne peux pas joindre le propriétaire », ou Dieu sait ce qu'il me fallait dire.

— Ça a dû être drôlement dur, lui dis-je. Essayer de réaliser une grosse affaire immobilière, avec tous ces locataires dont le loyer est bloqué à une infime portion du cours du marché.

— Effectivement, c'est dur, reconnut-elle. La femme dont vous parliez, Gertrude Grod. Son loyer était bloqué, bien sûr. Elle payait moins, par an, que ça me coûtait de chauffer son logement, pendant l'hiver. Mais vous ne pouvez quand même pas croire que j'aurais pu la tuer pour ça.

— Elle parmi d'autres. Vous n'êtes pas propriétaire de ce seul bâtiment. Vous êtes majoritaire dans deux autres entreprises, en plus de Daskap. L'une d'entre elles qui, en fin de compte, appartient à Wilma Rosser, est propriétaire de l'immeuble d'à côté. Une autre, qui appartient à W. P. Taggart, est propriétaire de deux immeubles d'en face, ceux dont vous êtes la gardienne. Le divorce entre Wilma P. Rosser et Elroy Hugh Taggart a été prononcé il y a trois ans, au Nouveau-Mexique.

— J'ai pris l'habitude d'utiliser différents noms. Ça vient, entre autres, de mon passé politique.

— Depuis que vous les avez achetés, il est devenu dangereux d'habiter les immeubles d'en face. Cinq personnes sont mortes au cours des derniers dix-huit mois. L'une d'elles s'est suicidée. On l'a trouvée la tête dans le four. Toutes les autres sont mortes de mort naturelle. Infarctus, insuffisance respiratoire. Quand des gens âgés et chétifs meurent seuls, on ne cherche pas trop à savoir de quoi ils sont morts. On peut étouffer un vieillard pendant son sommeil, on peut traîner une vieille dame sur le plancher et lui mettre la tête dans le four de la gazinière. Ça, c'est un peu dangereux parce qu'il y a toujours le risque d'une explosion due au gaz et qu'il serait fâcheux de faire sauter tout un immeuble pour avoir voulu tuer un seul de ses locataires. C'est sans doute pourquoi vous n'avez utilisé

ce moyen qu'une seule fois.

— Il n'existe aucune preuve de tout ceci, dit-elle. Il y a tout le temps des gens âgés qui meurent. Ce n'est pas de ma faute si certains de mes locataires font partie des statistiques.

— Ils avaient tous du chloral hydraté dans le sang, Willa.

Elle allait parler mais se tut. Elle ouvrit la bouche mais quelque chose arrêta les mots. Elle respira à fond, puis elle porta la main à sa bouche et, de l'index, elle frotta sa mâchoire au-dessus des deux fausses dents qui remplaçaient celles qu'elle avait perdues à Chicago. Elle poussa un autre gros soupir et quelque chose disparut de son visage, de sa façon de tenir ses épaules.

Elle prit sa tasse de café et alla la vider dans l'évier. Elle sortit la bouteille de Teacher's du placard et en versa dans la tasse. Elle but goulûment, frissonna et me dit :

— Qu'est-ce que ça doit vous manquer.

— De temps en temps.

— Moi, ça me manquerait. Matt, ils étaient là à attendre la mort, ils ne faisaient qu'attendre, attendre.

— Et vous leur rendiez un service.

— Je rendais service à tout le monde, y compris moi. Dans cet immeuble, il y a vingt-quatre appartements, tous à peu près pareils. Rénové et vendu en copropriété, chacun de ces appartements rapporterait un minimum de cent vingt-cinq mille dollars. On pourrait sans doute en avoir un peu plus pour les appartements qui donnent sur la rue. Ils sont un peu mieux que les autres, mieux aérés, plus clairs. On pourrait peut-être les vendre un peu plus cher si la rénovation était particulièrement soignée. Vous savez combien ça fait, en tout ?

— Deux millions de dollars ?

— Plutôt trois. Ça, c'est pour chacun des immeubles. Pour les acheter, j'ai dépensé, jusqu'au dernier sou, l'argent que m'avaient laissé mes parents et ils sont hypothéqués jusqu'à la gauche. L'argent des loyers couvre tout juste les remboursements, les impôts et les frais d'entretien. Dans chaque immeuble, j'ai quelques locataires qui paient un loyer presque normal mais sans ça, je ne pourrais pas garder ces immeubles. Vous croyez que c'est juste, Matt, qu'un propriétaire soit obligé de subventionner des locataires en les laissant continuer d'habiter un appartement pour un dixième du loyer normal ?

— Certainement pas. Ce qui est juste, c'est qu'ils meurent et que vous puissiez gagner douze millions de dollars.

— Je ne gagnerais pas tout ça. Dès que j'aurai une bonne proportion d'appartements libres, je pourrai vendre les immeubles à une entreprise spécialisée dans la rénovation de copropriétés. Si

tout se passe bien, je devrais faire un bénéfice d'environ un million de dollars par immeuble.

— Vous aurez donc quatre millions.

— Je garderai peut-être un des immeubles. Ce n'est pas sûr, je n'ai pas encore pris de décision.

Mais, de toute façon, ça me fera quand même une jolie somme.

— C'est ce qu'on dirait.

— Ça fait quand même moins qu'on le croit. Dans le temps, un millionnaire était quelqu'un de très riche. À l'heure actuelle où le gagnant d'une loterie empoche un million de dollars, c'est de la gnognote. Mais deux millions de dollars me permettraient déjà de vivre à l'aise.

— Dommage que ce ne soit pas possible.

— Pourquoi ? (Elle tendit la main pour prendre la mienne et je sentis son énergie.) Matt, je ne tuerai plus personne. Tout ça, c'est fini depuis longtemps.

— Un locataire de cet immeuble est mort, il n'y a pas deux mois.

— De cet immeuble ? Mais, Matt, c'était Cari White, il est mort d'un cancer !

— Il avait absorbé du chloral hydraté, Willa.

Ses épaules s'affaissèrent.

— Il était en train de mourir d'un cancer, dit-elle. Il n'en avait plus que pour un mois ou deux. Il souffrait tout le temps. (Elle leva les yeux et me regarda.) Vous pouvez penser ce que vous voulez de moi, Matt. Vous pouvez croire que je suis la réincarnation de Lucrèce Borgia mais vous ne pouvez pas transformer la mort de Cari White en meurtre intéressé. Je n'ai fait que perdre le loyer qu'il aurait payé pendant les quelques mois qui lui restaient à vivre.

— Alors, pourquoi l'avez-vous tué ?

— Vous allez chercher un moyen de déformer ce que je dis, mais c'était de l'euthanasie.

— Et Eddie Dumphy ? C'était aussi de l'euthanasie ?

— Oh, mon Dieu, dit-elle. Lui, c'est le seul que je regrette. Les autres étaient des gens qui se seraient suicidés s'ils avaient été assez malins pour y penser. Non, pour Eddie, ce n'était pas de l'euthanasie. Je l'ai tué pour me protéger.

— Vous aviez peur qu'il parle.

— Je savais qu'il allait parler. Il a même débarqué ici pour *m'annoncer* qu'il allait parler. Il était aux A. A., pauvre cloche, et il en parlait comme un type qui se serait converti au Christianisme après que Jésus-Christ lui serait apparu à côté de son grille-pain. Il m'a dit qu'il fallait absolument qu'il en parle à quelqu'un, qu'il lui

dise tout mais que je n'avais rien à craindre parce qu'il ne prononcerait pas mon nom. « J'ai tué quelqu'un dans mon immeuble pour que la propriétaire puisse avoir son appartement, mais je ne vous dirai pas qui m'a poussé à faire ça. » Il m'a dit que la personne à qui il allait le dire ne le répéterait jamais à qui que ce soit.

— Il avait raison. Je ne l'aurais pas répété.

— Vous auriez fermé les yeux sur des meurtres en série ?

J'eus un signe de tête affirmatif.

— Ç'aurait été une violation de la loi, mais ce n'aurait pas été la première loi que je violais ni le premier meurtre sur lequel je fermais les yeux. Dieu ne m'a pas chargé de parcourir le monde en redressant les torts. Je ne suis pas un prêtre mais tout ce qu'il aurait pu me dire aurait été, pour moi, sous le sceau du secret de la confession. Je lui avais promis de garder pour moi ses confidences et je l'aurais fait.

— Vous garderez les miennes ? (Elle s'approcha de moi, ses mains encerclèrent mes poignets, puis se posèrent sur mes avant-bras.) Le premier jour, Matt, je vous ai invité chez moi pour découvrir combien vous en saviez. Mais je n'ai pas été obligée de coucher avec vous pour y arriver. J'ai couché avec vous parce que j'en avais envie.

Je ne dis rien.

— Je n'avais pas prévu que je tomberais amoureuse de vous, dit-elle, mais c'est arrivé. J'ai l'impression d'être idiote de vous faire cet aveu maintenant car vous allez le déformer, mais il se trouve que c'est la vérité. Je ne sais pas si vous êtes amoureux de moi. Je crois que vous commencez à l'être et je crois que c'est pour ça que vous m'en voulez, maintenant. N'empêche qu'il y a eu quelque chose de vrai et de fort entre nous, dès le début, quelque chose que je ressens maintenant et je sais que vous le ressentez aussi. N'est-ce pas ?

— Je ne sais pas ce que vous ressentez.

— Je crois que si. Et vous avez une bonne influence sur moi, vous avez déjà réussi à me faire faire du vrai café. Matt, pourquoi ne voulez-vous pas nous accorder une chance ?

— Comment voulez-vous que je fasse ?

— Il n'y a rien de plus facile. Il vous suffit d'oublier tout ce que nous avons dit ce soir. Matt, vous venez de me dire que vous n'étiez pas chargé de redresser tous les torts de la planète. Vous auriez passé l'éponge si c'était Eddie qui vous en avait parlé. Pourquoi ne pouvez-vous pas en faire autant pour moi ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi pas ? (Elle se rapprocha encore un peu et je sentis

le scotch dans son haleine et je me rappelai le goût qu'avait sa bouche. Elle me dit :) Matt, je ne vais plus tuer personne. C'est fini, pour toujours, je le jure. Et il n'y a pas vraiment de preuve que j'aie jamais tué quelqu'un, n'est-ce pas ? Deux ou trois personnes avaient, dans le sang, une dose bénigne d'un médicament courant. Personne ne peut prouver que c'est moi qui le leur ai administré. Personne ne peut même prouver que j'avais ce médicament en ma possession.

— L'autre jour, j'ai recopié ce qu'il y avait sur l'étiquette. Je sais quel est le numéro de l'ordonnance, quelle pharmacie l'a exécutée, à quelle date, le nom du pharmacien...

— Le médecin vous dira que j'ai du mal à m'endormir. J'ai acheté le chloral pour ma propre consommation. Il n'y a pas de véritable preuve concrète, Matt. Je suis une honorable citoyenne, j'ai des propriétés à mon actif, je peux me payer de bons avocats. Croyez-vous qu'on puisse établir une accusation solide contre moi si elle n'est fondée que sur des preuves indirectes ?

— C'est une bonne question.

— Et pourquoi faudrait-il que nous en arrivions là ? (Elle posa une main sur ma joue et me caressa dans le sens du poil.) Matt, mon chéri, nous sommes tous les deux énervés, tout ceci est dingue, cette journée est dingue. Pourquoi n'allons-nous pas nous coucher ? Tout de suite, tous les deux, nous pourrions nous déshabiller, nous mettre au lit, et voir comment nous nous sentons, après. Qu'en pensez-vous ?

— Dites-moi comment vous l'avez tué, Willa.

— Je vous jure qu'il n'a absolument rien senti, il n'a jamais su ce qui lui arrivait. Je suis montée chez lui pour lui parler. Il m'a fait entrer. Je lui ai préparé une tasse de thé et j'y ai mis les gouttes. Puis je suis redescendue et quand, plus tard, je suis remontée, il dormait comme un enfant.

— Qu'avez-vous fait ?

— Ce que vous avez dit. Vous êtes fort, de l'avoir trouvé. Vous êtes un bon détective.

— Comment avez-vous fait ?

— Il s'était déjà déshabillé. Il ne portait que le tee-shirt. J'ai fait un nœud coulant dans la corde à linge, puis je l'ai assis et je lui ai passé le nœud autour du cou. Il ne s'est même pas réveillé. J'ai simplement tiré sur la corde et laissé le poids de son corps couper l'arrivée d'oxygène. C'est tout.

— Et M^{me} Grod ?

— Ça s'est passé comme vous l'avez dit. Je lui ai fait prendre le chloral et j'ai ouvert les grilles de ses fenêtres. Je ne l'ai pas tuée. C'est Eddie qui l'a fait. Il a fait ce qu'il fallait pour donner

l'impression qu'elle s'était débattue, il a fermé la porte de l'intérieur et il est redescendu par l'escalier de secours. Matt, tous les gens que j'ai tués étaient las de vivre. Je les ai simplement aidés à atteindre l'endroit vers lequel ils se dirigeaient.

— L'ange miséricordieux de la mort.

— Matt ?

J'enlevai ses mains de mes épaules et reculai. Ses yeux s'élargirent et je vis qu'elle essayait d'évaluer dans quel sens je penchais. J'inspirai profondément, soufflai, ôtai mon veston et le disposai sur le dossier de la chaise.

— Ah, dit-elle, mon chéri.

Je retirai ma cravate et la posai sur le veston. Je déboutonnai ma chemise et la sortis de mon pantalon. Willa sourit et s'approcha pour m'enlacer. Je levai une main pour lui faire signe d'arrêter.

— Matt...

Je relevai mon tricot de corps et le fis passer pardessus ma tête. Elle ne pouvait pas ne pas remarquer le fil du micro-espion. Elle le vit tout de suite, enroulé autour de mon estomac, fixé sur ma peau avec du ruban adhésif mais il lui fallut une minute pour bien se rendre compte de ce que cela impliquait.

Quand elle comprit, ses épaules s'affaissèrent et son visage se décomposa. Elle tendit une main et agrippa la table pour ne pas s'écrouler.

Pendant qu'elle se versait un autre scotch, je remis mes vêtements.

Je la ramenai à Durkin. Pour lui, c'était une belle prise dont le mérite rejaillissait en partie sur Bellamy et Andreotti. Willa ne resta pas longtemps en prison. La part qui lui revenait sur la vente de son immeuble après le remboursement de l'hypothèque, lui permit de payer la caution et, à l'heure actuelle, elle est en liberté provisoire en attendant que les autorités compétentes aient décidé de la suite à donner à son affaire.

Je ne pense pas que l'affaire sera jugée. Les journaux en ont beaucoup parlé et leur version des faits n'a été influencée ni par le charme physique ni par le passé politique de Willa. L'enregistrement que j'ai fait de notre conversation devrait être accepté comme pièce à conviction, malgré les efforts de son avocat pour le faire rejeter. En dehors de ça, il n'y a guère de preuves concrètes et je serais prêt à parier que son avocat demandera que son crime soit transformé, par voie légale, en délit correctionnel, et que les services du D. A. de Manhattan accepteront. Elle devra peut-être passer un ou deux ans en prison. La plupart des gens diraient probablement qu'elle s'en tire beaucoup trop bien mais la plupart des gens n'ont pas passé un ou deux ans en prison.

J'avais emporté quelques objets de l'appartement d'Eddie : des livres, surtout, et son portefeuille. Un soir, j'apportai à St. Paul tous les ouvrages concernant les A. A. et ajoutai les brochures à la pile sur la table de littérature. Je donnai ses exemplaires du *Big Book* et des Douze étapes à un nouveau venu qui s'appelait Ray et que je n'ai pas revu depuis. Je ne sais pas s'il assiste à d'autres réunions ou s'il est resté sobre mais je ne pense pas que ces livres aient pu l'inciter à boire.

J'ai gardé la bible de sa mère. J'en ai déjà une, la « version autorisée », ou « King James », de 1611 et je me suis dit que ça ne lui ferait aucun mal d'avoir une bible catholique pour lui tenir compagnie. Je préfère toujours la « King James » mais je ne les ouvre guère, ni l'une ni l'autre.

J'ai dépensé plus de soixante-dix dollars d'énergie mentale à chercher ce que je devais faire des quarante dollars qui étaient dans la bible et des trente-deux dollars dans son portefeuille. J'ai fini par me choisir comme exécuteur testamentaire, me suis engagé rétroactivement pour résoudre le mystère de sa mort et me suis payé mes services soixante-douze dollars. J'ai jeté le portefeuille vide dans une poubelle où il a dû causer une grosse déception à un éboueur au regard perçant.

La dépouille d'Eddie a été transportée à l'entreprise de pompes

funèbres Twomey & Fils, de la 14^e rue, à côté de l'église St. Bernard. Mickey Ballou a organisé le service funèbre et a tout payé. Il m'a dit : « Au moins, comme ça, il aura un prêtre pour dire le service à sa mémoire et un enterrement correct dans un vrai cimetière, encore que nous serons probablement tous seuls à y assister. » Mais, lors d'une réunion, je parlai de la cérémonie et, finalement, nous fûmes environ deux douzaines à accompagner Eddie à sa dernière demeure.

Ballou, stupéfait, me prit à l'écart :

— Je croyais qu'on serait seuls, tous les deux, dit-il. Si j'avais su qu'il y aurait tout ce monde, j'aurais prévu un petit truc, après, quelques bouteilles et quelque chose à manger. Vous croyez qu'on pourrait les inviter à venir boire un verre ou deux chez Grogan ?

— Pas ces gens-là.

— Ah. (Il jeta un regard songeur autour de la salle.) Ils ne boivent pas.

— Pas aujourd'hui.

— Et c'est là qu'ils l'ont connu. Et ils sont venus là pour lui. (Il réfléchit un instant et eut un petit hochement de tête.) Je crois que, pour finir, il ne s'en est pas mal sorti, dit-il.

— Sans doute.

Quelque temps après l'enterrement d'Eddie, je reçus un coup de téléphone de Warren Hoeldtke. Ils venaient de faire célébrer un bref service funèbre pour Paula, et le coup de téléphone qu'il me passait devait faire partie du rituel funéraire.

— Nous avons annoncé qu'elle était morte dans un accident en mer, me dit-il. Nous en avons parlé entre nous et il nous a semblé que c'était la meilleure chose à faire. D'ailleurs, si ce n'est pas *toute* la vérité, c'est quand même la vérité.

Il me dit que sa femme et lui estimaient que mes services n'avaient pas été suffisamment rémunérés.

— Je vous ai envoyé un chèque, me dit-il.

Je ne protestai pas. Ma carrière de flic new-yorkais avait duré assez longtemps pour que je sache qu'on ne discute pas avec les gens qui veulent vous donner de l'argent.

— Et si jamais vous voulez une voiture, poursuivit-il, vous pourrez choisir celle que vous voudrez dans mon magasin et je serai ravi de vous la céder à prix coûtant. Ça me ferait sincèrement plaisir.

— Je ne saurais pas où la garer.

— Je sais, dit-il. Personnellement, je ne voudrais pas avoir une voiture à New York, même si quelqu'un me la donnait. Mais, de toute façon, je n'aimerais pas vivre à New York, avec ou sans

voiture. Vous devriez recevoir votre chèque d'ici quelques jours.

Cela prit trois jours et le chèque était de \$1 500. Je fis un effort pour me demander si cela m'ennuyait de l'accepter et je conclus que cela ne m'ennuyait pas. Je l'avais gagné, j'avais fourni suffisamment d'efforts et obtenu suffisamment de résultats pour le justifier. J'avais exercé une pression sur le mur et le mur avait un peu bougé, j'avais donc fait un vrai travail et méritais une vraie rémunération.

Je déposai le chèque à ma banque, retirai un peu d'argent et réglai quelques factures. Je pris aussi un dixième de cette somme en billets d'un dollar, m'assurai que j'en avais toujours une provision dans ma poche et continuai de les distribuer au hasard, aux gens qui se tenaient dans la rue et me les demandaient.

Le jour où le chèque arriva, je dînai avec Jim Faber et lui racontai toute l'histoire. J'avais besoin de déverser tout ça dans une oreille complaisante, et Jim voulut bien m'écouter.

— J'ai calculé comment se répartit la somme, lui dis-je. Mille dollars pour trouver comment est morte Paula, mille cinq cents dollars pour mentir en le racontant.

— Vous ne pouviez pas lui dire la vérité.

— Non, je ne vois pas comment j'aurais pu. Je lui ai dit *une* vérité. Je lui ai dit qu'elle était morte parce qu'elle se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment et je lui ai dit que celui qui l'a tuée était mort. Un enterrement en mer, ça fait beaucoup plus propre que le fait d'être jetée dans la bauge des cochons, mais est-ce que ça fait vraiment une différence ? Dans les deux cas on est mort et dans les deux cas on se fait bouffer.

— Sans doute.

— Poissons ou cochons, au fond, qu'est-ce que ça change ?

Il approuva d'un signe de tête, puis me demanda :

— Pourquoi vouliez-vous que Willa entende votre conversation avec les Hoeldtke ?

— Je voulais commencer par mettre l'accent sur Paula, plutôt que sur Eddie, pour mieux pouvoir la prendre au dépourvu. Et je voulais qu'elle entende la même version que les Hoeldtke pour qu'elle ne puisse pas se venger en sortant la vraie version, une fois que je l'aurais livrée aux flics. (J'y réfléchis un instant.) Peut-être que j'avais juste envie de lui mentir.

— Pourquoi ?

— Parce que je lui avais déjà livré une grande part de moi-même, avant de connaître les résultats de l'autopsie d'Eddie et de trouver le chloral hydraté dans son armoire à pharmacie. À partir de là, j'ai commencé à m'éloigner. Je n'ai plus jamais couché avec

elle. La seule fois où nous sommes sortis, je l'ai encouragée à boire. Je voulais qu'elle s'écroule, je ne voulais pas que nous retirions nos vêtements. Je n'étais pas sûr qu'elle soit coupable, à ce moment-là, je ne savais pas tout, mais je le craignais et je ne voulais pas qu'il y ait entre nous de l'intimité ou une illusion d'intimité.

— Vous étiez attaché à elle.

— Je commençais à l'être.

— Et maintenant, ça va ?

— Pas terrible.

Il hocha la tête et se servit une autre tasse de thé. Nous étions dans un restaurant chinois et on avait déjà rempli deux fois notre théière.

— Oh, dit-il, avant que j'oublie. (Il plongea la main dans une des poches de son blouson militaire et en sortit une petite boîte en carton.) Ça ne va peut-être pas vous remonter le moral mais c'est quand même quelque chose. Un cadeau. Allez-y, ouvrez-le.

La boîte contenait des cartes d'affaires, de belles cartes gravées. Elles portaient mon nom, Matthew Scudder, et mon numéro de téléphone. Rien d'autre.

— Merci, lui dis-je. Elles sont très bien.

— Je me suis dit que c'était un peu fort que vous n'ayez pas de cartes. Vous avez un copain qui a une imprimerie, la moindre des choses est que vous ayez des cartes de visite.

Je le remerciai encore, puis je me mis à rire. Il me demanda ce qui m'amusait.

— Si je les avais eues plus tôt, répondis-je, je n'aurais jamais découvert qui avait tué Paula.

Et voilà. Les Mets et les Dodgers sont à égalité et jouent la semaine prochaine pour se départager. Les Yankees ont encore une chance mais on dirait bien que les Red Sox et Oakland disputeront le championnat.

Le soir de la dernière victoire des Mets, Mickey Ballou m'a téléphoné.

— J'étais en train de penser à vous, m'a-t-il dit. Un de ces soirs, vous pourriez passer chez Grogan. Nous pourrions passer la nuit à nous raconter des mensonges et des histoires tristes.

— Ça me plairait bien.

— Et le matin, nous irons assister à la messe des bouchers.

— Il faudra faire ça, un de ces jours.

— Et puis je pensais aussi à tous ces gens qui sont venus dire adieu à Eddie. Vous y allez, vous-même, à ces réunions, n'est-ce pas ?

— Oui, j'y vais.

Il s'est tu un instant, puis il a ajouté :

— Un de ces jours, je vous demanderai peut-être de m'y emmener avec vous. Simplement par curiosité, vous voyez. Je voudrais voir comment ça se passe.

— Quand vous voudrez, Mick.

— Oh, c'est pas pressé. Faut pas se précipiter pour ce genre de chose. Mais un de ces jours.

— Vous n'aurez qu'à me dire quand vous voulez y aller.

— Ah. On verra, a-t-il dit.

J'irai probablement à Shea assister au match entre les Mets et les Dodgers. Les Dodgers ne devraient pas poser de problème aux Mets mais on ne sait jamais, la vie est pleine de surprises.